N° 17 1er MAI 1910

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

78, RUE D'ASSAS, 78

PARIS

Dépositaire général : E. DRUET, 108, Faubourg Saint Honoré.

Le numéro : 1 franc net.

# LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,
JEAN SCHLUMBERGER.

Réception le Lundi de 10 à midi.

Adresser correspondance et manuscrits au siège de la Revue

78, RUE D'ASSAS, 78

Pour les réassortiments et demandes de dépôt s'adresser chez E. DRUET, 108, rue du Faubourg Saint-Honoré.

Abonnement d'un an : France 10 frs., Etranger 12 frs.
Abonnement sur papier de luxe 20 francs.

JEAN MOREAS

La mort vient de clore l'œuvre de Jean Moréas; on ne saurait dire qu'elle l'ait interrompue. Les familiers du poète parlaient bien d'un *Philoctète*, d'un *Ajax* ; certains laissaient entendre que ces nouvelles tragédies contiendraient les vers les plus puissants qu'eût écrits leur ami. A dire vrai, notre curiosité n'allait plus jusqu'à l'impatience. Il semblait que les *Stances* nous eussent donné cet accord plein, sonore et calme, sur lequel volontiers s'arrête une œuvre musicale et qui satisfait pleinement l'oreille et le cœur sans qu'il soit besoin qu'on le répète ou le prolonge. De temps à autre, nous lisions avec un plaisir toujours neuf, ces articles fluides, décousus et charmants où Moréas se laissait aller à une causerie élégamment familière ; nous savourions ce breuvage rafraîchissant et un peu clair, tout en sachant que nous ne saurions plus y trouver de saveur nouvelle. Quant au théâtre, nous possédions l'*Iphigénie* et il ne paraissait pas qu'en regard des autres œuvres du poète, celles qu'il écrirait pour la scène dussent prétendre au

rang le plus éminent.... Le cycle semblait parcouru et si Moréas ne songeait pas encore au repos, nous savions qu'il avait eu le temps de dire tout ce qu'il nous importait le plus d'apprendre de lui.

Les plus heureux lecteurs de Moréas furent ceux qui découvrirent son œuvre vers le milieu de sa carrière, à l'époque d'*Eryphile* ou d'*Enone*, moment riche et complexe où la beauté dense des dernières œuvres du poète n'a pas encore exclu l'ingénieuse témérité des premières. Celles-ci n'avaient pas laissé de décourager plusieurs de ceux qui les abordaient sans préparation ; les subtiles recherches qui en font le charme pouvaient paraître laborieuses et les accidents de l'harmonie semblaient, à des oreilles non exercées, plus singuliers qu'agréables. D'autre part les tardifs admirateurs qui vont, aujourd'hui, droit aux poèmes les plus achevés, aux *Stances*, s'exposent à n'en pas découvrir les richesses cachées, à en prendre le raccourci pour de la sécheresse et la coupe uniforme pour un manque d'invention — un peu, toutes proportions gardées, comme on risquerait les plus sottes méprises en abordant Racine à travers *Athalie*.

Pourtant lorsqu'on considère, dans leur ordre chronologique, les six ou huit volumes qu'a laissés Moréas, on y surprend une évolution d'un intérêt

presque unique, tant elle est d'un dessin précis, tant elle paraît volontaire.

On lit en préface de la seconde édition des *Syrtes* : "L'auteur a peu d'amitié aujourd'hui, non seulement pour cet essai de sa jeunesse, mais même pour un autre de ses ouvrages, *Les Cantilènes*. Il dira donc qu'il consent à laisser réimprimer les *Syrtes*, uniquement pour ce que ces vers marquèrent, à leur apparition, la première hardiesse d'une école poétique éphémère qui fut alors légitime et qui s'éteint..." Laissons là les écoles. Personne n'y fut plus embrigadé que Moréas. Chacun de ses livres tour à tour a servi de manifeste, mais rendons leur cette justice qu'ils se passent fort bien de rien prouver et que les gloses ne sont pas parvenues à nous les ternir. Il se peut que l'école fût hardie ; *Syrtes* ni *Cantilènes* ne le sont à parler rigoureusement. La nouveauté y est toute de surface et ne consiste qu'en quelques ornements, en petits caprices de vocabulaire et de prosodie. Tantôt ce sont d'un peu lourds alexandrins, dans la tradition du Parnasse, tantôt des poèmes dont la sentimentalité rappellerait surtout Verlaine, mais un Verlaine moins sensible. La psychologie ne sort guère de cette mélancolie plaintive qui était alors de mode. Ce qu'il en faut retenir, c'est un goût très vif pour tout ce qui est refrain, balancement, retour régulier des mots et des vers. La moitié de ces pièces a un

air de chanson. On voit que l'auteur se plaît à ces rappels prévus, à ces rythmes un peu ronronnants. C'est là l'élément sincère de ces recueils. Nous y surprenons ce que fut entre vingt-cinq et trente ans la véritable pente de Jean Moréas, ce qu'était son don poétique et avec quel ingénu plaisir il s'y abandonnait.

Autant en emporte le vent marque la première réaction du poète contre lui-même. On imagine que Moréas ait senti le danger d'une muse non point bavarde, ni négligée, ni courtisane en quoi que ce fût, mais simplement trop bien sonnante, trop satisfaite de ses harmonieux " fredons ". Et le voilà qui se livre sur lui-même à un ardu travail, comme on rompt à coups de bêche une terre trop compacte. Plus de strophes carrées ; des rythmes légers, brisés, qui n'ont même pas toujours, pour s'y reposer, l'arrêt de la rime ; amenuisement de la syntaxe, délicate recherche des mots, juxtapositions imprévues. On dirait qu'une certaine imitation de Mallarmé intervienne en façon d'exercice d'assouplissement, et si les poèmes sont parfois difficiles, ils sont souvent déliés et charmants.

Mais nous ne sommes encore qu'à une phase transitoire. Les ressources de notre poésie contemporaine ont ébloui Moréas. Il se les est appropriées. Mais ne s'avise-t-il pas que cinq siècles de littérature ont accumulé des richesses encore

jeunes, vivantes, encore propres à combler certains désirs de notre lyrisme que nos moyens d'expression ne satisfont pas. Et de là naît le *Pélerin passionné*, ce singulier ouvrage où tantôt c'est un frère de Villon qui parle, tantôt un compagnon de la Pléiade. On a lourdement reproché ce protéisme à Moréas. " Puisqu'il ne sait pas se trouver lui-même, qu'il imite, disait-on, mais que ce ne soit pas n'importe qui ! " Comme si un Degas s'était fait imitateur de Poussin ou un Cézanne de Watteau, parce qu'on possède d'eux des copies de ces maîtres ! Peut-être que par mille mauvaises raisons, Moréas a tenté de motiver, aux yeux de ses amis, les admirables études où le poussait son instinct. Peut-être même avait-il besoin, pour soutenir son effort, de se l'imaginer chargé de vastes conséquences. Il ne se serait d'ailleurs qu'à demi leurré, car apprendre soi-même à écrire de façon parfaite, n'est-ce pas le plus sûrement

De gentil son et haut style
Hausser le nombre français ?

Ceux qui savent goûter un raffiné mélange de grâce toute fraîche et de culture livresque, qui trouvent du plaisir à une rime d'adjectifs savamment gauche ou à une série d'hiatus — pur seizième — qui, dans un vers fluide, viennent brusquement " gripper ", tous les amateurs du bibelot littéraire font bien de vouer au *Pélerin passionné* une ten-

dresse particulière. Jamais le genre ne fut porté à plus de perfection ; les limites en sont même excédées, car à tout moment la beauté lyrique l'emporte et vient nous requérir directement, en ne violentant pas, mais, ce qui est mieux, en nous faisant oublier l'étroite convention poétique. *Enone au clair visage* est avec *Eriphyle* un chef-d'œuvre de cette émotion intellectuelle et de cette suave ivresse qu'en ses plus tendres moments nous fait goûter Ronsard. Admirable équilibre entre ce que nos exigences ont de plus réfléchi et ce qu'elles gardent de plus spontané !

L'expérience était faite; l'entraînement avait donné tout ce qu'on pouvait en attendre. Moréas n'avait plus qu'à s'abandonner à sa veine assagie, non refroidie. Il pouvait sans risquer la mollesse dérouler sa phrase en belles volutes et en régulières cadences; il pouvait se laisser aller à sa mélancolie naturelle, sûr que son goût le maintiendrait dans les limites d'une fière réserve. Moréas n'a pas inventé la stance, soit, mais il ne faudrait pas à tout propos crier si fort le nom de Malherbe. Ce dernier fut peut-être plus grand par l'intégrité poétique que par l'inspiration et il n'a, lui non plus, inventé cette strophe qui appartient à toutes les époques de notre littérature. Il semble bien qu'à tout prendre, les *Stances* de Moréas, si hautes, si dépouillées, témoignent du plus de générosité et du plus d'émotion. Cet admirable

petit livre a fait passer son auteur d'une gloire de cénacle à la plus large notoriété que des poèmes, d'une grâce stoïcienne puissent trouver auprès du public. Il y a des chances pour qu'il ne vieillisse pas.

Moréas était grec. C'est la seconde fois que par une coquetterie du hasard, notre littérature s'enrichit du sang le plus illustre. Méfions-nous pourtant des considérations ethniques. Le génie grec dont nous nous réclamons c'est celui dont fit preuve une petite province de l'Hellade, et cela pendant deux ou trois siècles seulement. Nous n'invoquons ni Thèbes ni Sparte. Il y a grand' chance pour qu'aujourd'hui l'hérédité attique soit pareille à ce trésor qu'un laboureur mourant prétendit enfoui dans la terre de son champ. A force de fouiller pour chercher ces illusoires richesses, ses enfants en créèrent de réelles. Moréas, comme Chénier, avait une forte culture grecque et du fait seul que la langue antique n'était pas pour lui scolaire mais maternelle, elle pouvait lui livrer plus qu'elle n'accorde à d'autres. Le dialogue de l'*Iphigénie* a cette noblesse familière et naïve des stèles de la plus sobre époque. A la scène, le public doit se dire : " Heureusement ce ne sont pas des vers," et n'est-ce pas le plus aimable éloge qu'il puisse accorder à la discrétion du poète tragique ? Celui-ci d'ailleurs prend sa revanche en

des morceaux lyriques, le plus souvent confiés au Chœur et qui sont de la plus pure, de la plus forte beauté.

Et à retrouver ces passages plus ornés qui ne sont que de nouvelles Stances, on se rend mieux compte où il faut chercher, si l'on peut ainsi dire, un centre de gravité à cet esprit si souple et si curieux. Il semble bien que, malgré tout, l'Antiquité ait affiné son goût et enrichi ses images, plus qu'elle n'a véritablement nourri son style et formé son sens poétique. Les hommes dont Moréas se rapproche le plus, ne seraient-ce pas ces poètes du seizième siècle finissant, qui déjà dégagés du désordre de leurs devanciers n'en ont pas encore perdu l'alerte esprit, et qui font pressentir la mesure du grand siècle, sans en assumer le faste ?

JEAN SCHLUMBERGER.

POEME

> " L'âme des poëtes lyriques fait réellement ce qu'ils se vantent de faire. "
>
> PLATON.

Midi sonne au clocher de la tour sarrazine :
Un calme épanoui pèse sur les collines ;
Les palmes des jardins font insensiblement
Un geste de furtif et doux assentiment.
Le vent a rejeté ses claires arbalètes
Sur la montagne, entre la neige et les violettes.
Les rumeurs des hameaux ont le charme brouillé
D'une vague, glissant sur de blancs escaliers.
— O calme fixité, que ceint un clair rivage,
D'être l'Amour, au centre indéfini des âges ! —
Un noir cyprès, creusé par la foudre et le vent,
Balancé dans l'air tiède, officiant, rêvant,
Semble, par sa débile et céleste prière,
Un prophète expirant, entr'ouvert de lumière.
— Aérienne idylle, envolement d'airain,
La cloche au chant naïf du couvent franciscain
Répond au tendre appel de la cloche des Carmes.
L'olivier, argenté comme un torrent de larmes,
Prolonge, en se courbant sous les placides cieux,
L'humble adoration des cœurs minutieux...
— Quel vœu déposerai-je en vos mains éternelles,

Sainte antiquité grecque, ô Moires maternelles ?
Déjà bien des printemps se sont ouverts pour moi.
Au pilier résineux de chacun de leurs mois
J'ai souffert ce martyre enivrant et terrible
Près de qui le bonheur n'est qu'un ennui paisible.
Je ne verrai plus rien que je n'aie déjà vu ;
Je meurs à la fontaine où mon désir a bu :
Les battements du cœur et les beaux paysages,
L'ouragan et l'éclair baisés sur un visage,
L'oubli de tout, l'espoir invincible, et plus haut
L'extase d'être un dieu qui marche sur les flots ;
La gloire d'écouter, seule, dans la nature
L'universelle Voix, dont la céleste enflure
Proclame dans l'azur, dans les blés, dans les bois,
" Ame, je te choisis et je me donne à toi, "
Tout cela qui frissonne et qui me fit divine,
Je ne le goûterai que comme un front s'incline
Sur le miroir, voilé par l'ombre qui descend,
Où déjà s'est penché son rire adolescent.
— Mais la fougueuse vie en mon cœur se déchaîne :
O son des Angélus dans les faubourgs de Gênes,
Tandis qu'au bord des quais, où règne un lourd climat,
Les vaisseaux entassés, les cordages, les mâts,
Semblent, dans le ciel pâle où la chaleur s'énerve,
De noirs fuseaux, tissant la robe de Minerve !
Vieille fontaine arabe, au jet d'eau mince et long,
Coulant chez les latins, dans de secrets vallons.
Soirs du lac de Némi, soirs des villas romaines
Où la noble cascade en déroulant sa traîne
Sur un funèbre marbre, imite la pudeur
De la Mélancolie, errante dans ses pleurs,

Et qu'un faune poursuit sur la rapide pente.
— Muet accablement d'un square d'Agrigente :
Jardin tout ennuyé de ses fleurs, où j'étais
Un lambeau apaisé d'un monde qui se tait.
Dans ce dormant Dimanche, amolli et tenace,
Mêlée à l'étendue, éparse dans l'espace,
Etrangère à mon cœur, à mes pesants tourments,
Je n'étais plus qu'un vaste et pur pressentiment
De tous les avenirs, dont les heures fécondes
S'accompliront sans nous jusqu'à la fin des mondes...
— Chaud silence ; et l'élan que donne la torpeur !
L'air luit ; le sifflement d'un bateau à vapeur
Jette son rauque appel à la rive marchande.
Une glu argentée entr'ouvre les amandes ;
De lourds pigeons, heurtés aux arceaux d'un couvent,
Font un bruit éclatant de satin et de vent
Comme un large éventail dans les nuits sévillanes...
Sur l'aride sentier, un pâtre sur un âne
Chantonne, avec l'habile et perfide langueur
D'une main qui se glisse et qui cherche le cœur.

— Par ce cristal des jours, par ces splendeurs païennes,
Seigneur, préservez-nous de la paix quotidienne
Qui stagne sans désir, comme de glauques eaux !
Nous avons faim d'un chant et d'un bonheur nouveau.
Je sais que l'âpre joie en blessures abonde,
Je ne demande pas le repos en ce monde ;
Vous m'appelez, je vais ; votre but est secret ;
Vous m'égarez toujours dans la sombre forêt ;
Mais quand vous m'assignez quelque nouvel orage,
Merci pour le danger, merci pour le courage !

A travers les rameaux serrés, je vois soudain
La mer, comme un voyage exaltant et serein ;
Je sais ce que l'on souffre, et si je suis vivante
C'est qu'au fond de la morne ou poignante épouvante,
Lorsque parfois ma force extrême se lassait,
Un ange, au cœur cerclé de fer, me remplaçait.
— Et pourtant, je ne veux pas amoindrir ma chance
D'être le lingot d'or qui brise la balance ;
D'être, parmi les cœurs défaillants, incertains,
L'esprit multiplié qui répond au Destin.
Je n'ai pas peur des jours, du feu, du soir qui tombe ;
Dans le désert, je suis nourrie par les colombes.
Je sais bien qu'il faudra rejoindre en vous un jour
La connaissance entière et calme de l'amour,
Nature ! dont la paix guette notre agonie.
Mais avant cet instant de faiblesse infinie,
Traversant les plateaux, les torrents hauts ou secs,
Chantant comme faisaient les marins d'Ionie
Dans l'odeur du corail, du sel et du varech,
J'irai jusqu'aux confins de ces rochers des Grecs,
Où les flots démontés des colonnes d'Hercule
Engloutissaient les nefs, au vent du crépuscule.

Ctesse DE NOAILLES.

Avril 1910.

MAGNIFICAT[1]

MON âme magnifie le Seigneur.

O les longues rues amères autrefois et le temps où j'étais seul et un !

La marche dans Paris, cette longue rue qui descend vers Notre-Dame !

Alors comme le jeune athlète qui se dirige vers l'Ovale au milieu du groupe empressé de ses amis et de ses entraîneurs,

Et celui-ci lui parle à l'oreille et le bras qu'il abandonne, un autre rattache la bande qui lui serre les tendons,

Je marchais parmi les pieds précipités de mes dieux !

Moins de murmures dans la forêt à la Saint Jean d'été,

[1] *Troisième des "Cinq Grandes Odes suivies d'un Processionnal pour saluer le Siècle nouveau," grand in-4° de* 170 *pages environ — en souscription dès maintenant à* l'Occident, 17, *rue Eblé, Paris.*

Il est un moins nombreux ramage en Damas quand au récit des eaux qui descendent des monts en tumulte

S'unit le soupir du désert et l'agitation au soir des hauts platanes dans l'air ventilé,

Que de paroles dans ce jeune cœur comblé de désirs !

O mon Dieu, un jeune homme et le fils de la femme vous est plus agréable qu'un jeune taureau !

Et je fus devant vous comme un lutteur qui plie,

Non qu'il se croie faible, mais parce que l'autre est plus fort.

Vous m'avez appelé par mon nom

Comme quelqu'un qui le connaît, vous m'avez choisi entre tous ceux de mon âge.

O mon Dieu, vous savez combien le cœur des jeunes gens est plein d'affection et combien il ne tient pas à sa souillure et à sa vanité !

Et voici que vous êtes quelqu'un tout-à-coup !

Vous avez foudroyé Moïse de votre puissance, mais vous êtes à mon cœur ainsi qu'un être sans péché.

O que je suis bien le fils de la femme ! car voici que la raison, et la leçon des maîtres, et l'absurdité, tout cela ne tient pas un rien

Contre la violence de mon cœur et contre les mains tendues de ce petit enfant !

O larmes ! ô cœur trop faible ! ô mine des larmes qui saute !

Venez, fidèles, et adorons cet enfant nouveau-né.

Ne me croyez pas votre ennemi ! Je ne comprends point, et je ne vois point, et je ne sais point où vous êtes. Mais je tourne vers vous ce visage couvert de pleurs.

Qui n'aimerait celui qui nous aime ? Mon esprit a exulté dans mon Sauveur. Venez, fidèles et adorons ce petit qui nous est né.

— Et maintenant je ne suis plus un nouveau-venu, mais un homme dans le milieu de sa vie, sachant,

Qui s'arrête et qui se tient debout en grande force et patience et qui regarde de tous côtés.

Et de cet esprit et bruit que vous avez mis en moi,

Voici que j'ai fait beaucoup de paroles et d'histoires inventées, et personnes ensemble dans mon cœur avec leurs voix différentes.

Et maintenant, suspendu le long débat,

Voici que je m'entends vers vous tout seul un autre qui commence

A chanter avec la voix plurielle comme le violon que l'archet prend sur la double corde.

Puisque je n'ai rien pour séjour ici que ce pan de sable et la vue jamais interrompue sur les sept sphères de cristal superposées.

Vous êtes ici avec moi, et je m'en vais faire à loisir pour vous seul un beau cantique, comme un pasteur sur le Carmel qui regarde un petit nuage.

En ce mois de décembre et dans cette canicule du froid, alors que toute étreinte est resserrée et raccourcie, et cette nuit même toute brillante,

L'esprit de joie ne m'entre pas moins droit au corps

Que lorsque parole fut adressée à Jean dans le désert sous le pontificat de Caïphe et d'Anne, Hérode

Étant tétrarque de Galilée, et Philippe son frère de l'Iturée et de la région Trachonitide, et Lysanias d'Abilène.

Mon Dieu, qui nous parlez avec les paroles mêmes que nous vous adressons,

Vous ne méprisez pas plus ma voix en ce jour que celle d'aucun de vos enfants ou de Marie même votre servante,

Quand dans l'excès de son cœur elle s'écria vers vous parce que vous avez considéré son humilité!

O mère de mon Dieu! ô femme entre toutes les femmes!

Vous êtes donc arrivée après ce long voyage jusqu'à moi! et voici que toutes les générations en moi jusqu'à moi vous ont nommée bienheureuse!

Ainsi dès que vous entrez Élisabeth prête l'oreille,

Et voici déjà le sixième mois de celle qui était appelée stérile.

O combien mon cœur est lourd de louanges et qu'il a de peine à s'élever vers Vous,

Comme le pesant encensoir d'or tout bourré d'encens et de braise,

Qui un instant volant au bout de sa chaîne déployée

Redescend, laissant sa place

Un grand nuage dans le rayon de soleil d'épaisse fumée !

Que le bruit se fasse voix et que la voix en moi se fasse parole !

Parmi tout l'univers qui bégaie, laissez-moi préparer mon cœur comme quelqu'un qui sait ce qu'il a à dire,

Parce que cette profonde exultation de la Créature n'est pas vaine, ni ce secret que gardent les Myriades célestes en une exacte vigile ;

Que ma parole soit équivalente à leur silence !

Ni cette bonté des choses, ni ce frisson des roseaux creux, quand sur ce vieux tumulus entre la Caspienne et l'Aral,

Le Roi Mage fut témoin d'une grande préparation dans les astres.

Mais que je trouve seulement la parole juste, que j'exhale seulement

Cette parole de mon cœur, l'ayant trouvée, et que je meure ensuite, l'ayant dite, et que je penche ensuite

La tête sur ma poitrine, l'ayant dite, comme le vieux prêtre qui meurt en consacrant !

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré des idoles,

Et qui faites que je n'adore que Vous seul, et non point Isis et Osiris,

Ou la Justice, ou le Progrès, ou la Vérité, ou la Divinité, ou l'Humanité, ou les Lois de la Nature, ou l'Art, ou la Beauté,

Et qui n'avez pas permis d'exister à toutes ces choses qui ne sont pas, ou le Vide laissé par votre absence.

Comme le sauvage qui se bâtit une pirogue et qui de cette planche en trop fabrique Apollon,

Ainsi tous ces parleurs de paroles du surplus de leurs adjectifs se sont fait des monstres sans substance,

Plus creux que Moloch, mangeurs de petits enfants, plus cruels et plus hideux que Moloch.

Ils ont un son et point de voix, un nom et il n'y a point de personne,

Et l'esprit immonde est là qui remplit les lieux déserts et toutes les choses vacantes.

Seigneur, vous m'avez délivré des livres et des Idées, des Idoles et de leurs prêtres,

Et vous n'avez point permis qu'Israël serve sous le joug des Efféminés.

Je sais que vous n'êtes point le dieu des morts, mais des vivants.

Je n'honorerai point les fantômes et les poupées, ni Diane, ni le Devoir, ni la Liberté et le bœuf Apis.

Et vos " génies ", et vos " héros ", vos grands hommes et vos surhommes, la même horreur de tous ces défigurés.

Car je ne suis pas libre entre les morts,

Et j'existe parmi les choses qui sont et je les contrains à m'avoir indispensable.

Et je désire de n'être supérieur à rien, mais un homme *juste*,

Juste comme vous êtes parfait, juste et vivant parmi les autres esprits réels.

Que m'importent vos fables! Laissez-moi seulement aller à la fenêtre et ouvrir la nuit et éclater à mes yeux en un chiffre simultané

L'innombrable comme autant de zéros après le 1 coefficient de ma nécessité!

Il est vrai! Vous nous avez donné la Grande Nuit après le jour et la réalité du ciel nocturne.

Comme je suis là, il est là avec les milliards de sa présence,

Et il nous donne signature sur le papier photographique avec les 6000 Pléïades,

Comme le criminel avec le dessin de son pouce enduit d'encre sur le procès-verbal.

Et l'observateur cherche et trouve les pivots

et les rubis, Hercule ou Alcyone, et les constellations

Pareilles à l'agrafe sur l'épaule d'un pontife et à de grands ornements chargés de pierres de diverses couleurs.

Et çà et là aux confins du monde où le travail de la création s'achève, les nébuleuses,

Comme, quand la mer violemment battue et remuée

Revient au calme, voici encore de tous côtés l'écume et de grandes plaques de sel trouble qui montent.

Ainsi le chrétien dans le ciel de la foi sent palpiter la Toussaint de tous ses frères vivants.

Seigneur, ce n'est point le plomb ou la pierre ou le bois pourrissant que vous avez enrôlé à votre service,

Et nul homme ne se consolidera dans la figure de celui qui a dit : *Non serviam !*

Ce n'est point mort qui vainc la vie, mais vie qui détruit la mort et elle ne peut tenir contre elle !

Vous avez jeté bas les idoles,

Vous avez déposé tous ces puissants de leur siège, et vous avez voulu pour serviteurs la flamme même du feu !

Comme dans un port quand la débâcle arrive on voit la noire foule des travailleurs couvrir les quais et s'agiter le long des bateaux,

Ainsi les étoiles fourmillantes à mes yeux et l'immense ciel actif!

Je suis pris et ne peux m'échapper, comme un chiffre prisonnier de la somme.

Il est temps! A la tâche qui m'est départie l'éternité seule peut suffire.

Et je sais que je suis responsable, et je crois en mon maître ainsi qu'il croit en moi.

J'ai foi en votre parole et je n'ai pas besoin de papier.

C'est pourquoi rompons les liens des rêves, et foulons aux pieds les idoles, et embrassons la croix avec la croix.

Car l'image de la mort produit la mort, et l'imitation de la vie

La vie, et la vision de Dieu engendre la vie éternelle.

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de la mort !

Ainsi, la face dévoilée, à grand cris,

Chanta Marie, sœur de Moïse,

Sur l'autre bord de la mer qui avait englouti Pharaon,

Parce que voici la mer derrière nous !

Parce que vous avez recueilli Israël votre enfant, vous étant recordé votre miséricorde,

Et que vous avez fait monter vers vous en lui

tendant la main cet humilié comme un homme qui sort de la fosse.

Derrière nous la mer confuse aux flots entre-choqués,

Mais votre peuple à pied sec la traverse par le chemin le plus court derrière Moïse et Aaron.

La mer derrière nous et devant nous le désert de Dieu et les montagnes horribles dans les éclairs,

Et la montagne dans l'éclair qui la montre et qui l'absorbe tour à tour a l'air de sauter comme un bélier,

Comme un poulain qui se débat sous le poids d'un homme trop lourd !

Derrière nous la mer qui a englouti le Persécuteur, et le cheval avec l'homme armé comme un lingot de plomb est descendu dans la profondeur !

Telle l'ancienne Marie, et telle dans le petit jardin d'Hébron

Frémit l'autre Marie en elle-même quand elle vit les yeux de sa cousine qui lui tendait les mains

Et que l'attente d'Israël comprit qu'elle était celle-là !

Et moi comme vous avez retiré Joseph de la citerne et Jérémie de la basse-fosse,

C'est ainsi que vous m'avez sauvé de la mort et que je m'écrie à mon tour,

Parce qu'il m'a été fait des choses grandes et que le Saint est son nom !

Vous avez mis dans mon cœur l'horreur de la mort, mon âme n'a point tolérance de la mort !

Savants, épicuriens, maîtres du noviciat de l'Enfer, praticiens de l'Introduction au Néant,

Brahmes, bonzes, philosophes, tes conseils, Egypte ! vos conseils

Vos méthodes et vos démonstrations et votre discipline,

Rien ne me réconcilie, je suis vivant dans votre nuit abominable, je lève mes mains dans le désespoir, je lève les mains dans la transe et le transport de l'espérance sauvage et sourde !

Qui ne croit plus en Dieu, il ne croit plus en l'Être, et qui hait l'Être, il hait sa propre existence.

Seigneur, je vous ai trouvé.

Qui vous trouve, il n'a plus tolérance de la mort,

Et il interroge toute chose avec vous et cette intolérance de la flamme que vous avez mise en lui !

Seigneur, vous ne m'avez pas mis à part comme une fleur de serre,

Comme le moine noir sous la coulle et le capuchon qui fleurit chaque matin tout en or pour la messe au soleil levant,

Mais vous m'avez planté au plus épais de la terre

Comme le sec et tenace chiendent invincible qui traverse l'antique lœss et les couches de sable superposées.

Seigneur, vous avez mis en moi un germe non point de mort, mais de lumière ;

Ayez patience avec moi parce que je ne suis pas un de vos saints

Qui broient par la pénitence l'écorce amère et dure,

Mangés d'œuvres de toutes parts comme un oignon par ses racines ;

— Si faible qu'on le croit éteint ! Mais le voici de nouveau opérant, et il ne cesse de faire son œuvre et chimie en grande patience et temps.

Car ce n'est pas de ce corps seul qu'il me faut venir à bout, mais de ce monde brut tout entier, fournir

De quoi comprendre et le dissoudre et l'assimiler

En vous et ne plus voir rien

Réfractaire à votre lumière en moi !

Car il y en a par les yeux et par les oreilles qui voient et qui entendent,

Mais pour moi c'est par l'esprit seul que je regarde et que j'écoute.

Je verrai avec cette lumière ténébreuse !

Mais que m'importe toute chose vue au regard de l'œil qui me la fait visible,

Et la vie que je reçois, si je ne la donne, et tout cela à quoi je suis étranger,

Et toute chose qui est autre chose que vous-même,

Et cette mort auprès de votre Vie, que nous appelons ma vie !

Je suis las de la vanité ! Vous voyez que je suis soumis à la vanité, ne le voulant pas !

D'où vient que je considère vos œuvres sans plaisir ?

Ne me parlez plus de la rose ! aucun fruit n'a plus de goût pour moi.

Qu'est cette mort que vous m'avez ôtée à côté de la vérit de votre présence

Et de ce néant indestructible qui est moi

Avec quoi il me faut vous supporter ?

O longueur du temps ! Je n'en puis plus et je suis comme quelqu'un qui appuie la main contre le mur.

Le jour suit le jour, mais voici le jour où le soleil s'arrête.

Voici la rigueur de l'hiver, adieu, ô bel été, la transe et le saisissement de l'immobilité.

Je préfère l'absolu. Ne me rendez pas à moi-même.

Voici le froid inexorable, voici Dieu seul !

En vous je suis antérieur à la mort ! — Et déjà voici l'année qui recommence.

Jadis j'étais avec mon âme comme avec une grande forêt

Que l'on ne cesse point d'entendre dès que l'on cesse de parler, un peuple de plus de voix murmurantes que n'en ont l'Histoire et le Roman,

(Et tantôt c'est le matin, ou c'est Dimanche et l'on entend une cloche chez les hommes.)

Mais maintenant les vents alternatifs se sont tus et les feuilles elles-mêmes autour de moi descendent en masses épaisses.

Et j'essaye de parler à mon âme, *O mon âme tous ces pays que nous avons vus,*

Et tous ces gens, et les mers combien de fois traversées !

Et elle est comme quelqu'un qui sait et qui préfère ne pas répondre.

Et de tous ces ennemis du Christ autour de nous, *prends tes armes, ô guerrière !*

Mais moi comme un enfant qui agace le petit scorpion hideux avec une paille, cela ne va pas jusqu'à son attention.

" *Paix ! réjouis-toi.*

Et dis : autrement que par des paroles mon âme magnifie le Seigneur !

Elle demande à cesser d'être une limite, elle refuse d'être à sa sainte volonté aucun obstacle.

Il le faut, ce n'est plus l'été ! et il n'y a plus de verdure, ni aucune chose qui passe, mais Dieu seul.

Et regarde, et vois la campagne dépouillée ; et la terre de toutes parts dénuée, comme un vieillard qui n'a point fait le mal.

La voici solennellement à la ressemblance de la mort qui va recevoir pour le labeur d'une autre année ordination,

Comme le prêtre couché sur la face entre ses deux assistants, comme un diacre qui va recevoir l'ordre suprême,

Et la neige sur elle descend comme une absolution."

Et je sais, et je me souviens,

Et je revois cette forêt, le lendemain de Noël, avant que le soleil ne fût haut,

Tout était blanc, comme un prêtre vêtu de blanc dont on ne voit que les mains qui ont la couleur de l'aurore,

(Tout le bois comme pris dans l'épaisseur et la matière d'un verre obscur),

Blanc depuis le tronc jusqu'aux plus fines ramilles et la couleur même

Du rose des feuilles mortes et le vert amande des pins,

(L'air pendant les longues heures de paix et nuit décantant comme un vin tranquille),

Et le long fil d'araignée chargé de duvet rend témoignage à la récollection de l'orante.

" *Qui participe aux volontés de Dieu, il faut qu'il participe à son silence.*

Sois avec moi tout entier. Taisons-nous ensemble à tous les yeux!

Qui donne la vie, il faut qu'il accepte la mort. "

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez délivré de moi-même,

Et qui faites que je ne place pas mon bien en moi-même et l'étroit cachot où Thérèse vit les damnés emmaçonnés,

Mais dans votre volonté seule,

Et non pas dans aucun bien, mais dans votre volonté seule.

Heureux non pas qui est libre, mais celui que vous déterminez comme une flèche dans le carquois!

Mon Dieu, qui au principe de tout et de vous-même avez mis la paternité,

Soyez béni parce que vous m'avez donné cet enfant,

Et posé avec moi de quoi vous rendre cette vie que vous m'avez donnée,

Et voici que je suis son père avec Vous.

Ce n'est pas moi qui engendre, ce n'est pas moi qui suis engendré.

Soyez béni parce que vous ne m'avez pas abandonné à moi-même,

Mais parce que vous m'avez accepté comme une chose qui sert et qui est bonne pour la fin que vous vous proposez.

Voici que vous n'avez plus peur de moi comme de ces orgueilleux et de ces riches que vous avez renvoyés vides.

Vous avez mis en moi votre puissance qui est celle de votre humilité par qui vous vous anéantissez devant vos œuvres,

En ce jour de ses générations où l'homme se

souvient qu'il est terre, et voici que je suis devenu avec vous un principe et un commencement.

Comme vous avez eu besoin de Marie et Marie de la ligne de tous ses ancêtres,

Avant que son âme ne vous magnifiât et que vous ne reçussiez d'elle grandeur aux yeux des hommes,

C'est ainsi que vous avez eu besoin de moi à mon tour, c'est ainsi que vous avez voulu, ô mon maître,

Recevoir de moi la vie comme entre les doigts du prêtre qui consacre et vous placer vous-même en cette image réelle entre mes bras !

Soyez béni parce que je ne demeure point unique,

Et que de moi il est sorti existence et suscitation de mon immortel enfant et que de moi à mon tour en cette image réelle o ur jamais d'une âme jointe avec un corps

Vous avez reçu figure et dimension.

Voici que je ne tiens plus une pierre entre mes bras, mais ce petit homme criant qui agite les bras et les jambes.

Me voici rejoint à l'ignorance et aux générations de la nature et ordonné pour une fin qui m'est étrangère.

C'est donc vous, nouvelle-venue, et je puis vous regarder à la fin.

C'est vous, mon âme, et je puis voir à la fin votre visage,

Comme un miroir qui vient d'être retiré à Dieu, nu de toute autre image encore.

De moi-même il naît quelque chose d'étranger,

De ce corps il naît une âme, et de cet homme extérieur et visible

Je ne sais quoi de secret et de féminin avec une étrange ressemblance.

O ma fille ! ô petite enfant pareille à mon âme essentielle et à qui pareil redevenir il faut

Lorsque désir sera purgé par le désir !

Soyez béni, mon Dieu, parce qu'à ma place il naît un enfant sans orgueil,

(Ainsi dans le livre au lieu du poëte puant et dur

L'âme virginale sans défense et sans corps entièrement donnante et accueillie),

Il naît de moi quelque chose de nouveau avec une étrange ressemblance !

A moi et à la touffe profonde de tous mes ancêtres avant moi il commence un être nouveau.

Nous étions exigés selon l'ordre de nos générations

Pour qu'à cette espéciale volonté de Dieu soient préparés le sang et la chair.

Qui es-tu, nouvelle venue, étrangère ? et que vas-tu faire de ces choses qui sont à nous ?

Une certaine couleur de nos yeux, une certaine position de notre cœur.

O enfant né sur un sol étranger ! ô petit cœur

de rose ! ô petit paquet plus fraîche qu'un gros bouquet de lilas blanc!

Il attend pour toi deux vieillards dans la vieille maison natale toute fendue, raccommodée avec des bouts de fer et des crochets.

Il attend pour ton baptême les trois cloches dans le même clocher qui ont sonné pour ton père, pareilles à des anges et à des petites filles de quatorze ans,

A dix heures lorsque le jardin embaume et que tous les oiseaux chantent en français !

Il attend pour toi cette grosse planète au-dessus du clocher qui est dans le ciel étoilé comme un *Pater* parmi les petits *Ave*,

Lorsque le jour s'éteint et que l'on commence à compter au dessus de l'église deux faibles étoiles pareilles aux vierges Patience et Évodie!

Maintenant entre moi et les hommes il y a ceci de changé que je suis père de l'un d'entre eux.

Celui-là ne hait point la vie qui l'a donnée et il ne dira pas qu'il ne comprend point.

Comme nul homme n'est de lui-même il n'est pas pour lui-même.

La chair crée la chair, et l'homme l'enfant qui n'est pas pour lui, et l'esprit

La parole adressée à d'autres esprits.

Comme la nourrice encombrée de son lait débordant, ainsi le poëte de cette parole en lui à d'autres adressée.

O dieux sans prunelles des anciens où ne se reflète point la petite poupée ! Apollon Loxias aux genoux vainement embrassés!

O Tête-d'Or au croisement des routes, voici que tu as autre chose au suppliant à épancher que ton sang vain et le serment sur la pierre celtique !

Le sang s'unit au sang, l'esprit épouse l'esprit.

Et l'idée sauvage la pensée écrite, et la passion païenne la volonté raisonnable et ordonnée.

Qui croit en Dieu, il en est l'accrédité. Qui a le Fils, il a le Père avec lui. Etreins le texte vivant et ton Dieu invincible dans ce document qui respire !

Prends ce fruit qui t'appartient et ce mot à toi seul adressé.

Heureux qui porte la vie des autres en lui et non point leur mort, comme un fruit qui mûrit dans le temps et lieu, et Votre pensée en lui créatrice !

Il est comme un père qui partage sa substance entre ses enfants,

Et comme un arbre saccagé dont on n'épargne aucun fruit, et par qui magnificence est à Dieu qui remplit les ayant faim de biens !

Soyez béni, mon Dieu, qui m'avez introduit dans cette terre de mon après-midi,

Comme vous avez fait passer les Rois Mages à travers l'embûche des tyrans et comme vous avez conduit Israël dans le désert,

Et comme après la longue et sévère montée un homme ayant trouvé le col redescend par l'autre versant.

Moïse mourut sur la sommet de la montagne, mais Josué entra dans la terre promise avec tout son peuple.

Après la longue montée, après les longues étapes dans la neige et dans la nuée,

Il est comme un homme qui commence à descendre, tenant de la main droite son cheval par le bridon.

Et ses femmes sont avec lui en arrière sur les chevaux et les ânes, et les enfants dans les bâts et le matériel de la guerre et du campement, et les Tables de la loi sont par derrière,

Et il entend derrière lui dans le brouillard le bruit de tout un peuple qui marche.

Et voici qu'il voit le soleil levant à la hauteur de son genou comme une tache rose dans le coton,

Et que la vapeur s'amincit et que tout-à-coup

Toute la Terre promise lui apparaît dans une lumière éclatante comme une pucelle neuve,

Toute verte et ruisselante d'eaux comme une femme qui sort du bain !

Et l'on voit çà et là du fond du gouffre dans l'air humide paresseusement s'élever de grandes vapeurs blanches,

Comme des îles qui larguent leurs amarres, comme des géants chargés d'outres !

Pour lui il n'y a ni surprise ni curiosité sur sa face, et il ne regarde même point Chanaan mais le premier pas à faire pour descendre.

Car son affaire n'est point d'entrer dans Chanaan, mais d'exécuter Votre volonté.

C'est pourquoi suivi de tout son peuple en marche il émerge dans le soleil levant !

Il n'a pas eu besoin de vous voir sur le Sinaï, il n'y a point de doute et d'hésitation dans son cœur,

Et les choses qui ne sont point dans votre commandement sont pour lui comme la nullité.

Il n'y a point de beauté pour lui dans les idoles, il n'y a point d'intérêt dans Satan, il n'y a point d'existence dans ce qui n'est pas.

Avec la même humilité dont il arrêta le soleil,

Avec la même modestie dont il mesura qui lui était livrée

(Neuf et demi au-delà et deux tribus et demie en deçà du Jourdain),

Cette terre de votre promesse sensible.

Laissez-moi envahir votre séjour intelligible à cette heure postméridienne !

Car qu'est aucune prise et jouissance et propriété et aménagement,

Auprès de l'intelligence du poëte qui fait
de plusieurs choses ensemble une seule avec lui,

Puisque comprendre, c'est refaire

La chose même que l'on a prise avec soi.

Restez avec moi, Seigneur, parce que le soir approche et ne m'abandonnez pas !

Ne me perdez point avec les Voltaire, et les Renan, et les Michelet, et les Hugo, et tous les autres infâmes !

Parce que vous avez dispersé les orgueilleux et ils ne peuvent être ensemble,

Ni comprendre, mais seulement détruire et dissiper, et mettre les choses ensemble.

Laissez-moi voir et entendre toutes choses avec la parole

Et saluer chacune par son nom même avec la parole qui l'a fait.

Vous voyez cette terre qui est votre créature innocente. Délivrez-la du joug de l'infidèle et de l'impur et de l'Amorrhéen ! car c'est pour vous et non pas pour lui qu'elle est faite.

Délivrez-la par ma bouche de cette louange qu'elle vous doit, et comme l'âme païenne qui languit après le baptême, qu'elle reçoive de toutes parts l'autorité et l'évangile !

Comme les eaux qui s'élèvent de la solitude fondent dans un roulement de tonnerre sur les champs désaltérés,

Et comme quand approche cette saison qu'annonce le vol criard des oiseaux,

Le laboureur de tous côtés s'empresse à curer le fossé et l'arroyo, à relever les digues, et ouvrir son champ motte à motte avec le soc et la bêche,

Ainsi comme j'ai reçu nourriture de la terre, qu'elle reçoive à son tour la mienne ainsi qu'une mère de son fils,

Et que l'aride boive à pleins bords la bénédiction par toutes les ouvertures de sa bouche ainsi qu'une eau cramoisie,

Ainsi qu'un pré profond qui boit toutes vannes levées, comme l'oasis et la huerta par la racine de son blé, et comme la femme Égypte au double flanc de son Nil !

Bénédiction sur la terre ! bénédiction de l'eau sur les eaux ! bénédiction sur les cultures ! bénédiction sur les animaux selon la distinction de leur espèce!

Bénédiction sur tous les hommes ! accroissement et bénédiction sur l'œuvre des bons ! accroissement et bénédiction sur l'œuvre des méchants !

Ce n'est pas l'Invitatoire de Matines, ni le *Laudate* dans l'ascension du soleil et le cantique des enfants dans la fournaise !

Mais c'est l'heure où l'homme s'arrête et considère ce qu'il a fait lui-même et son œuvre conjointe à celle de la journée,

Et tout le peuple en lui s'assemble pour le Magnificat à l'heure de Vêpres où le soleil prend mesure de la terre,

Avant que la nuit ne commence et la pluie, avant que la longue pluie dans la nuit sur la terre ensemencée ne commence,

Et me voici comme un prêtre couvert de l'ample

manteau d'or qui se tient debout devant l'autel embrasé et l'on ne peut voir que son visage et ses mains qui ont la couleur de l'homme,

Et il regarde face-à-face avec tranquillité, dans la force et dans la plénitude de son cœur,

Son Dieu dans la montrance, sachant parfaitement que vous êtes là sous les accidents de l'azyme.

Et tout-à-l'heure il va vous prendre entre ses bras, comme Marie vous prit entre ses bras,

Et mêlé à ce groupe au chœur qui officie dans le soleil et dans la fumée,

Vous montrer à l'obscure génération qui arrive,

La lumière pour la révélation des nations et le salut de votre peuple Israël,

Selon que vous l'avez juré une seule fois à David, vous étant souvenu de votre miséricorde,

Et selon la parole que vous avez donnée à nos pères, à Abraham et à sa semence dans tous les siècles. Ainsi soit-il !

Paul Claudel.

GEORGES DEHERME ET LA CRISE SOCIALE

"*Les principales difficultés sociales ne sont pas aujourd'hui essentiellement politiques, mais surtout morales, en sorte que leur solution possible dépend réellement des opinions et des mœurs beaucoup plus que des institutions...*

La réorganisation finale doit d'abord s'opérer dans les idées, pour passer ensuite aux mœurs, et, en dernier lieu, aux institutions."

(*Auguste Comte. — Discours sur l'Esprit positif*).

Dans le beau livre posthume de Lucien Jean : *Parmi les Hommes*, qui vient enfin de paraître, je relis les lignes suivantes, publiées il y a cinq ans.

" UN ENNEMI DU PEUPLE. — Un homme sortit du peuple, avec une volonté solide, un grand courage, une âme à la fois enthousiaste et réfléchie. Après avoir éprouvé les grandes passions sociales — cela s'appelle, suivant le moment, patriotisme, socialisme, anarchie — il crut bon d'essayer quelque chose de nouveau, quelque chose de très simple et de très compliqué ; l'éducation populaire. Le grand travail qu'il avait accompli en lui-même pour acquérir une partie de la science humaine et surtout pour clarifier ses sentiments, les ordonner, il voulut amener les hommes du peuple à l'accomplir en eux. Il créa la *Coopération des Idées*. Il disait : " C'est ici la maison

des hommes de bonne volonté." Parce qu'il avait senti la vanité des doctrines, le néant de beaucoup de phrases parlées ou écrites, il disait encore : " Apprenons à apprendre. Estimons notre ennemi s'il y a lieu. Ne fermons pas les yeux pour mieux voir. Toute vérité est bonne à dire. " A l'image de cette petite maison qu'il avait bâtie, on en construisit hâtivement cent autres, mille autres, et il n'est pas bien sûr que l'on y parlât toujours aussi raisonnablement. D'ailleurs on a vu tout cela en son temps.

Mais aujourd'hui il y a autre chose : Deherme et son œuvre d'un côté, et de l'autre les hommes qui sont venus à lui, qu'il a réunis, et qui maintenant disent : " Nous ne voulons pas de sa morale. " Faut-il raconter l'histoire triste de ces incidents, comment on sacrifia l'édificateur sévère à un homme qui passait portant de l'or et des plaisirs faciles ? Faut-il chercher, ici ou là, une vérité solide ? A quoi bon ! Deherme lui-même doit être bien las. Notons seulement l'attitude de ceux qui se sont institués *Voix du peuple*. Ah ! comme on l'a abandonné avec calme, cet homme qui voulait pour les autres la même honnêteté, la même discipline que pour soi-même. Les plus honteux ont dit : " Nous restons neutres... "

Il eût été dur pour Deherme de sentir crouler son œuvre, après des années de patient effort ; mais il lui fut incomparablement plus dur de se la voir dérober, de la savoir faussée dans son principe, détournée de son but. Un tel désastre, survenant à l'âge mûr, marque un homme pour la vie. La crise dont il a souffert rendra désormais Deherme attentif à tous les signes de crise, à tous les désordres de notre temps. Mais elle le rend aussi plus amer, et parfois jusqu'à l'injustice. A lire la Revue qu'il intitule encore *La Coopération des Idées* (bien qu'il la rédige à peu près seul,) j'ai plus d'une fois

regretté que sa propagande, autrefois si libre et si généreuse, fût gâtée par un ton d'âpre critique et de dogmatisme étroit. Parce qu'il est mécontent, non sans cause, il prend pour alliés tous les mécontents, et ceux-là même dont l'idéal est le plus différent du sien. Parce que le désordre l'offense, il subordonne tout progrès à son impatient besoin d'ordre, de discipline, d'autorité ; une autre part, et non la moindre, de sa pensée personnelle ne parvient plus que rarement au jour. Il oublie tout ce qui le rattache à Proudhon pour suivre uniquement Auguste Comte. Assurément il n'a pas tort d'aimer entre tous un maître qui, pénétré du sentiment social, sait amener des esprits trop soucieux d'harmonie abstraite à mieux concevoir les exigences d'un ordre réel et concret ; il n'a pas tort, dans l'émouvant petit livre qu'il lui a consacré, de parler en apologiste plutôt qu'en historien, ni d'insister sur les thèses les plus bienfaisantes du positivisme. Seulement, il n'accepte pas que celles-là ; il exige impérieusement notre adhésion à la doctrine entière ; les objections des philosophes ne sont pour lui qu'ergotages dialectiques, où se trahit un orgueil rebelle ; — comme si, par respect pour Comte, nous pouvions fermer les yeux aux défauts de sa puissante pensée ; et comme si le plus bel hommage à lui rendre n'était pas d'incorporer ses solides enseignements dans un ensemble plus large et plus complet de vérités !

Dès le début de *la Crise sociale*, on retrouve mieux l'ancien, le vrai Deherme. J'aime l'entendre proclamer que " la réaction prochaine sera populaire " ; que " la liberté, la justice, pures entités dans leur sens abstrait (*évidemment*), représentent des aspirations légitimes, des forces sociales dans leur sens positif " ; — gourmander les libéraux " butés dans leur égoïsme de classe " ; — et, rappelant que " huit millions de Français sont hors la Patrie, " nous proposer pour seule issue " l'incorporation définitive du prolétariat à la société. " C'est en effet *la Crise économique* qui l'occupe tout d'abord. Il signale tour à tour l'incohérence du socialisme et l'insuffisance du réformisme actuel ; même au socialisme syndicaliste, il reproche " de subordonner l'ensemble social à une de ses fonctions : la production, et de ne considérer que la production de la grande industrie. " Pourtant il attend beaucoup du mouvement syndical, " antiparlementaire, c'est-à-dire profondément organique. " Il parle par moments comme G. Sorel : " Le syndicalisme est une philosophie de l'action sociale, et toute action, pour des praticiens, est éducative " ; mais il ne confond pas l'action avec la philosophie que M. Sorel y superpose ; il interprète, pour sa part, la *lutte de classes* très différemment : " Le syndicat est bien une organisation de classe. S'il se proposait la suppression des classes, il voudrait sa propre destruction. Et c'est

absurde... La lutte de classe, dans le sens révolutionnaire, destructive de classe, méconnaît la notion de classe ; elle aboutirait à l'absorption de toutes les classes dans la confusion générale... Au contraire, le syndicalisme spontané a bien la notion positive de classe. Et si profondément, qu'il reste sagement conservateur, et plus peut-être qu'il ne conviendrait. Car ce n'est pas, quoi qu'on dise, à la disparition du salariat et du patronat qu'il incline... Les révolutionnaires nient la Patrie par horreur de la guerre, disent-ils ; mais engageant la guerre atroce, constante et confuse, de tous contre tous, ils oublient que, pour les nations organisées, la guerre n'a jamais pour objet qu'une paix plus durable et plus digne, et aussi de se limiter et de se régler... Le syndicalisme n'a pas à énerver l'autorité de la direction industrielle, non plus à la disputer sur qui doit la détenir, mais seulement à la stimuler et à la régler pour qu'elle soit exercée dignement à tous égards."

Malheureusement en maint passage se découvre une disposition utopiste à construire à côté de la réalité ; "Ce sont les enfants, dans la famille reconstituée, qui feront une retraite aux vieux" ; mais que ferez-vous des vieux en attendant la reconstitution de la famille ? "Dans beaucoup de corporations on n'admet point les femmes. C'est d'un sens social admirable. La femme rendue au foyer, c'est la famille reconstituée ;" mais, tant

que le salaire de l'homme est trop faible, tant que des filles pauvres restent sans maris, suffit-il de laisser les femmes sans protection corporative pour les renvoyer au foyer ? — Retraites ouvrières et travail féminin, ces deux problèmes qui se posent dans toutes les nations modernes, Deherme les traite à peu près comme s'ils étaient spéciaux à la France. Le même tendance vicie la partie centrale de son livre, qui porte sur *la Crise politique*. Ici les faits lui fournissent assez et trop d'arguments, mais il les gâte à plaisir, ne séparant nulle part les inconvénients propres au régime, de ceux-là qu'on ne voit pas qu'aucun régime sache éviter. Il n'établit pas une juste balance ; il pèse les maux que nos institutions produisent, sans chercher s'il en est qu'elles empêchent ; il choisit tacitement pour terme de comparaison un modèle de perfection inexistant. Signaler que " chaque habitant des Etats-Unis paie 6 francs par an pour l'entretien de ses fonctionnaires, l'Anglais, 10 francs, l'Allemand, 15 francs ; le Français verse au fisc 25 francs ; " — voilà qui peut nous convaincre, *si* les chiffres sont vérifiés par une saine méthode (si par exemple on n'a pas oublié que nombre de traitements qui relèvent, en Allemagne, des budgets locaux, sont chez nous inscrits au budget de l'Etat). " L'accroissement insensé de 209,696 fonctionnaires en deux ans ", — voilà qui nous convainc tout de suite : le parlementarisme est bien en

cause. “ Les examens et les concours ne signifieraient quelque chose que si l’on n’y préparait point, mais c’est la condition vitale de l’Université officielle d’y préparer ” — voilà un reproche trop gros, trop simple, mais plein de sens ; par contre, tenir la “ séparation de l’Ecole et de l’Etat ” pour synonyme de “ liberté spirituelle ” ne serait juste qu’après examen de cette *liberté* dans d’autres pays. Il est sage de montrer pourquoi l’avancement automatique réclamé par les syndicats de fonctionnaires nuirait à l’intérêt général ; de vouloir que “ le fonctionnaire soit fait pour la fonction utile, non celle-ci pour celui-là ” ; mais quelle est la société d’anges où les fonctionnaires, chargés de devoirs et privés de droits, “ ne rechercheraient les fonctions publiques *que* pour y agir socialement ” ? Il est sage encore de nous rappeler que “ le gouvernement, c’est la réaction ordonnée de l’ensemble sur les parties ; le parlementarisme, la réaction désordonnée des parties sur l’ensemble ” et qu’ “ une assemblée ne peut jamais par elle-même organiser une direction ;” mais de là qu’il y a loin à souhaiter qu’un même chef réunisse en sa personne “ le pouvoir législatif à l’exécutif ! ”

“ S’il n’y avait que la République parlementaire et la monarchie traditionnelle, nous serions avec les partisans du duc d’Orléans. ” Heureusement il existe une troisième possibilité : la dictature positive. Deherme *sait*, il en est sûr, que

“ le plus mauvais des dictateurs sera toujours préférable au meilleur des parlements. ” M. Georges Valois lui objecte : “ Un dictateur représentera toujours un parti, celui qui l’a imposé. Et ce sera un parti qui le renversera. Nous aurons encore la curée, le *spolia victoribus*, avec l’instabilité, l’agitation générale, la fièvre politicienne. ” A quoi Deherme répond : “ Qui ne voit que le prétendant est déjà prisonnier d’un parti, et lié par des solidarités de partisans ? ” Combien n’ont-ils pas raison l’un et l’autre ! “ *Supposons*, dit encore Deherme, un homme d’Etat débarrassé des injonctions de la piraterie financière, des chantages de la presse, des pressions de la politique d’affaires et des sollicitations d’électeurs et d’électeurs d’électeurs. Il est indépendant et responsable. Il est, d’ailleurs, conseillé et jugé par le pouvoir spirituel des philosophes qui dirige l’opinion publique et il a pour contrepoids le prolétariat formidablement organisé pour le travail. Quel mal pourrait-il ou voudrait-il faire ? ” L’énormité de ces suppositions me stupéfie à tel point, que l’idée d’un parlementarisme parfait devient toute simple en comparaison. Est-ce bien un homme éprouvé par la vie qui, sautant ainsi d’un extrême à l’autre, oppose à ce qu’il croit être le système du “ Cercle carré, ” le système plus logique du “ Carré circulaire ” ?

Parce que trop souvent les droits ont été présentés au peuple sans les devoirs correspondants ;

parce qu'aujourd'hui chacun connaît mieux ses propres droits — comme titres à revendiquer — que les droits des autres — comme limite à respecter, — et que les nécessités d'une organisation viable — comme condition de tous les droits, — Deherme cherche un remède à l'individualisme dans la formule d'Auguste Comte : " L'individu n'a qu'un droit, celui de faire tout son devoir. " Formule que le positivisme justifie " en rapportant tout à ce qui dure, c'est-à-dire à la société ; " formule qu'on ne justifie pas du tout, si la société n'est l'objet d'une adhésion raisonnable. Et comment le serait-elle, si elle impose des devoirs de servitude, sans garanties, sans réciprocité, autrement dit, sans *droits* ?

Je vois bien enfin de quelle manière Deherme entend le pouvoir spirituel qui mettra fin à la *Crise Morale* : " C'est ce qui dirige en dehors du pouvoir temporel. C'est à dire une puissance vivante, qui ne se détermine point par des articles de loi, dont les agents ne se recrutent point par nomination ni élection, mais par sélection et vocation, qui n'a jamais recours à quelque contrainte physique, et qui n'en est (*qui n'en devrait être ?*) que plus obéie et respectée. " Mais vainement ajoute-t-il ensuite : " Il ne s'agit point d'imposer à l'opinion générale les systèmes particuliers, provisoires, de tel ou tel penseur plus ou moins subtil... Il ne s'agit pas d'orthodoxie absolue, mais

de la convergence qui est indispensable pour que la société ne se détraque point. " Il ne laisse d'avance à l'esprit que le choix entre deux orthodoxies. N'a-t-il pas dit, aux premières lignes de son livre : " On n'est libre que dans la discipline, on n'aime la liberté que dans la règle. Le positivisme et le catholicisme sont une discipline et une règle pour la pensée et la conduite. *Dans ces deux grandes doctrines, et par elles seulement*, on peut s'entendre, on peut s'associer, puisqu'on peut savoir dans quelle mesure et pour quelle fin. " Ainsi pour lui rien n'a changé depuis le temps où Auguste Comte dépêchait au général des Jésuites son disciple Sabatier. Et voici quel cas il fait des doutes les plus sincères : " Nous savons bien que, du dehors, l'une et l'autre doctrines se peuvent discuter. Tout se peut discuter ainsi, et d'abord la vie. Mais il s'agit, précisément, de vous placer au-dedans d'un ordre, de subordonner les mouvements de la pensée et de l'énergie à l'existence, enfin de nous guérir de la manie anarchique, léthifère, de la discussion sur ce qui est nécessaire à la force et à la vie d'une société." — Non, ce n'est pas *du dehors*, c'est *du dedans* que tout peut et doit être discuté. C'est justement quand on accepte la nécessité d'un ordre, qu'apparaît bien l'insuffisance des solutions qui négligent une partie des éléments à ordonner. S'il doit exister un pouvoir spirituel, il ne se formera point à l'ombre d'un dogmatisme ; et pour sauvegarder

en face du temporel son indépendance et son droit de contrôle, il n'ira pas décréter tout d'abord quel doit être ce pouvoir temporel — ce qu'Auguste Comte, je crois, ne nommerait pas contrôle, mais bien empiétement.

" Ce serait déjà quelque chose, — une véritable puissance spirituelle — qu'un groupe d'hommes renonçant délibérément à toute candidature, à toute distinction, à tout lucre, pour se consacrer à l'éducation populaire et à l'organisation sociale. " Oui, ce serait quelque chose, ce serait même beaucoup, que de répandre autour de soi les principes d'une vie étrangère à la politique, et de multiplier les germes d'organisation spontanée. Mais, parce que la politique gêne ces germes en train de croître, opposer politique à politique, dresser un parti contre les partis, c'est vouloir guérir le mal par le mal, et déchaîner des forces redoutables dont les effets échappent à nos mains.

MICHEL ARNAULD.

PAS-COMME-LES-AUTRES

STUPEUR DEVANT LA VIE

C'est une petite ville où, silencieux, vit Pas-comme-les-autres. Elle est entourée de jardins, de champs et de prés, de montagnes couvertes de forêts. Elle s'enorgueillit d'être un chef-lieu de canton. Comme elle ne voit pas plus loin que la dernière maison de sa plus lointaine commune, elle s'estime unique. Elle croit que nulle autre, en tout cas, ne lui peut être comparée. Vaniteuse, il lui faut une " place " grande, propre, une rue pavée, d'autres rues où de l'herbe pousse, mais que ses cantonniers balaient une fois par semaine. Parfois, sentimentale, elle s'endort au chaud murmure des platanes et des tilleuls, les soirs d'été ; positive presque toujours, elle songe :

— Le blé pousse bien. La récolte sera superbe.

Elle n'est point paresseuse. La vie lui fut dure. Née en plein milieu des bois, sur du granit, elle a déraciné des chênes, arraché de la bruyère, fait sauter des rochers. A mesure que les maisons prenaient la place des arbres, les moissons, celle

des herbes inutiles, elle a tressailli de joie. Pendant six jours qui furent six cents ans, elle a créé. Depuis le septième, elle se repose.

Elle a l'air de vivre là, toute seule, en ermite, mais elle communique avec le reste du monde par quatre routes où vont et viennent des chariots, des camions, et deux diligences, et par de ces poteaux, plantés le long des routes, que relient les uns aux autres des fils de fer qui n'en finissent pas, et qui commencent Dieu sait où ! Pas-comme-les-autres sait déjà que ce sont les poteaux du Télégraphe, qui servent à porter le poids des dépêches. Il applique contre l'un d'eux son oreille. Rien. Aucun bruit. Le Télégraphe dort. Il frappe du pied contre le poteau, violemment, écoute, et s'enfuit à toutes jambes : il est sûr d'avoir réveillé le Télégraphe, ce mystérieux personnage, qui va se lever et le poursuivre pour lui tirer les oreilles, s'il ne se sauve pas au plus vite.

Elle vit en ermite, comme des milliers d'autres petites villes, dispersées partout, qui ne se verront, ne se connaîtront jamais. Et, certainement, chez chacune d'elles, il doit y avoir un enfant qui, lui non plus, ne ressemble pas aux autres. Pas-comme-les-autres a des frères qu'il ne verra sans doute jamais. Ici, il est seul.

L'hiver est le temps des lampes et des poêles, le printemps, des violettes et de l'herbe toute verte, l'été, des cris de coq dans le silence de

l'après-midi, l'automne, du vent qui pousse la pluie contre les volets.

La maison qu'il habite lui semble immense, avec ses deux pièces où tables, armoires et lits font bon ménage. Tout cela est si grand, si haut, qu'il lui faut se dresser sur la pointe des pieds, grimper sur une chaise pour voir ce qu'il y a sur la table, sur la cheminée, sur le premier rayon du placard où sont empilés de bien vieux journaux. Les autres rayons sont inaccessibles. C'est un monde mystérieux peuplé de toiles d'araignées où bien peu de mouches ont dû mourir. Peut-être les araignées sont-elles mortes. Leur œuvre est là.

La cheminée, sans feu, est si fraîche, l'été ! La plaque de fonte est délicieuse ; il y appuie la paume de ses mains. L'hiver, elle est indispensable : elle devient un personnage autour de qui l'on fait cercle pour l'entendre raconter ses histoires. Il l'aime ; il s'accroupit devant elle. Immobile, silencieux, il écoute pétiller les étincelles, suinter les bûches. Par toutes ses langues de feu qui se dressent, se recourbent, s'allongent, la cheminée lui parle.

La pendule, — une vieille pendule en marbre, — fait beaucoup moins de bruit que les grandes horloges des autres maisons. Elle ressemble à une petite vieille qui trottine continuellement ; on l'entend heurter, de son bâton, le bois de la cheminée. Elle n'a été mise au monde que pour

marcher. Elle ne s'arrête jamais, que lorsqu'elle se sent trop fatiguée. Alors, pour qu'elle parte de nouveau avec une provision de courage, on la réconforte, on la remonte.

Le jour, c'est à peine si on l'entend, si l'on prend garde à elle. Car tous les bruits du dehors entrent dans la maison par la fenêtre, par la porte ouvertes, et, quand elles sont closes, l'hiver, par la cheminée. Il y a toujours quelqu'un qui passe son chemin, une femme qui crie, une voiture qui roule. Mais c'est la nuit que l'on entend vivre toute la maison. Les cloisons craquent. Il tressaille: c'est comme si son âme, elle aussi, tout-à-coup craquait. Les rats courent au-dessus du plafond, dans le grenier. Le grenier ! C'est tellement au-dessus de la terre qu'il touche presque au ciel. Jamais Pas-comme-les-autres n'y est encore monté. Il lui aurait fallu grimper le long d'une échelle plus longue que celle de Jacob. Il sait qu'il y a du bois, de la paille, des fagots. Les rats doivent être bien heureux au milieu de tout cela. Ce sont de gentilles bêtes, souples, gracieuses. Pourquoi leur tend-on des pièges ? Ils ne font de mal à personne. Ils s'amusent la nuit, comme moi le Jeudi. Toutes les nuits, c'est Jeudi pour les rats.

Voici la ville avec ses différents quartiers dont aucun ne ressemble à l'autre. Il y en a de tristes et de gais, de lointains où il va, joyeux, parce qu'il y a des arbres, des jardins, de la lumière autour

des maisons, de tout proches qu'il évite de traverser. La ville est remplie d'hommes et de femmes qui ne le regardent que pour se moquer de lui, de garçons et de filles de son âge qui l'effraient par leur turbulence.

La ville est envahie par la neige. De temps en temps, les cantonniers passent avec un traîneau triangulaire, tiré par un âne, et qui, tant bien que mal, fait sa trouée le long des rues, des chemins et des routes jusqu'à la dernière maison de chaque faubourg. Après, c'est la solitude des bois : à la grâce de l'hiver !

Gercé, fendu, le sol des sentiers sue de la glace comme les sapins, en été, suent de la résine. Parce qu'il manque de s'étaler, Pas-comme-les-autres songe :

— On glisse encore plus que sur les aiguilles des sapins !

L'air froid pique comme des milliers d'aiguilles fines. Et il ne faut pas compter, pour se retenir, sur les branchettes des arbres : gelées, elles cassent comme du verre.

Sur les chênes, des feuilles encore, mais si jaunes qu'elles semblent artificielles, comme si, de zinc, elles avaient rouillé sous les pluies du dernier automne. Plus rien de vert, que les houx et le buis. A chaque branche pendent des aiguilles de glace que le soleil fait étinceler. Toute la plaine est blanche, d'une blancheur qui fait mal aux yeux,

mal à l'âme. Jamais toute cette neige ne pourra fondre. Elle est là pour l'éternité.

L'église est la maison de Dieu. Dans les grandes villes, Dieu habite les cathédrales, qui sont des maisons bien plus importantes que les églises : alors, il doit falloir des journées pour en faire le tour, car l'église, ici, est si grande que Pas-comme-les-autres ne la connaît pas tout entière, et si haute qu'il ne montera jamais — il aurait bien trop peur ! — jusqu'à la pointe du clocher. Les fenêtres n'ont pas de rideaux ; leurs carreaux ne sont pas ordinaires : les uns, tout petits, sont réunis, soudés par du plomb, les autres, tout d'une pièce, portent de belles images. Ce sont, paraît-il, des vitraux. Il y a beaucoup de chaises, pour que ceux qui viennent en visite puissent s'asseoir. Il y a des chaises plus basses pour que ceux qui ont quelque chose à demander puissent se mettre à genoux. Ici, Pas-comme-les-autres se sent tout petit. Bien avant d'entrer, il enlève sa casquette. Le soir, il a peur du silence, de l'ombre. L'église est trop près du cimetière. A partir du crépuscule, elle doit être envahie par les morts. Les morts vivent sous terre, mais chaque nuit ils remontent, " reviennent ". Il y en a de bons, de doux, qui ne cherchent pas à faire de mal. Ils sont allés tout droit au ciel. Ils ont, autour de la tête, une auréole plus lumineuse qu'un clair de lune. Mais les damnés sont terribles : Pas-comme-les-autres les voit,

squelettes épouvantables, environnés de flammes, et cherchant, de leurs doigts recourbés, sans chair, à l'emporter avec eux.

Il faut aussi connaître les cloches de l'église. Elles sont trois, la petite, la moyenne, la grosse. Il faut les avoir vues, immobiles, au milieu des énormes poutres qui s'enchevêtrent, dans le silence du clocher clair, où la lumière semble à son printemps, où l'air frais circule avec précision, avec douceur. Une chauve-souris vole, là-bas, au-dessus des voûtes de la nef, vient effleurer, d'une aile veloutée, les cloches, et retourne vite dans l'ombre. De temps en temps, arrivent, portés sur les ailes invisibles du vent, un grain de sable, un fétu de paille, qui frappent imperceptiblement sur le métal sonore. Et l'on dirait alors qu'une des cloches soupire.

L'histoire de la France est presque aussi captivante que sa géographie.

On l'apprend dans un manuel à couverture jaune. Il y a, là aussi, des images. Seulement, il faut savoir les trouver. Il faut tourner les pages. Et Pas-comme-les-autres ne peut pas s'en empêcher. Il lui semble que le temps ne marche pas assez vite : si l'on écoutait le frère, qui vous donne vingt lignes par jour à apprendre, on resterait un mois entier sur un petit règne de rien. Mais une demi-heure suffit pour un siècle. Il ne met pas longtemps pour arriver de Clovis à Louis XI. S'il ne sait pas

toutes les dates, il connaît par cœur toutes les images.

Il voit des paysages étranges.

Des cabanes sont bâties sur des lacs. Des huttes, dont le toit conique fume, sont dressées au milieu de clairières. A ces visions, des mots sonores s'adaptent à merveille : " lacustres ", " aurochs ".

Un Gaulois, les jambes serrées dans des bandelettes que Pas-comme-les-autres a coloriées, du bout de son crayon, en bleu, répète le mot célèbre :

— Je ne crains qu'une chose....

Les Rois Fainéants, mollement étendus sur des coussins, se promènent dans des chariots à roues pleines traînés par des bœufs à longues cornes, si pointues qu'elles semblent aiguisées. Il croit entendre grincer les essieux.

Le poing gauche sur la hanche, son fourreau vide lui battant le mollet, Roland, au fond du val de Roncevaux, sonne du cor. Sur les rochers blancs, il y a de grands sapins noirs, tout droits.

Et voici le Moyen Age.

Il rêve.

Il est tantôt le page aux longs cheveux bouclés qui joue d'un instrument bizarre, accoudé à l'étroite fenêtre d'une tour, tantôt, soudainement grandi, le seigneur bardé de fer, une plume blanche au casque, qui, partant pour la Terre-Sainte, se retourne, une dernière fois, vers son doux château.

Il se promène dans des rues tortueuses, à pavés pointus, où les maisons surplombent.

Le reste ne l'intéresse plus. La vie naïve a vécu. Des savants viennent, qui parlent grec, des capitaines, si drôlement habillés, qu'ils ont l'air de présenter chacun sa tête sur un plat de dentelles, des ministres, des rois de plus en plus graves.

La Révolution, enfin, lui fait peur. Elle fut cruelle. Elle a tué les Jeudis et les Dimanches. Elle a cassé les cloches. Elle a tué le Moyen Age, et c'est pourquoi les jolies rivières, les beaux fleuves que l'on montre, sur les cartes, tout bleus, Pas-comme-les-autres les voit, alors, rouges de sang.

Certaines nuits sont terribles, où il rêve.

— Mais qu'est-ce que j'ai donc, tout-à-coup ? J'étais, il n'y a qu'un instant, léger comme un oiseau. Je volais entre des troncs de grands arbres dont je ne sais même pas les noms. J'allais si vite, qu'il fallait que je fasse bien attention de ne pas me briser contre les grosses branches. Je n'avais qu'un tout petit effort à faire, et je m'arrêtais, planant. Puis, je volais au-dessus des cimes des arbres, bien plus heureux que le vent, parce que, moi, je me sentais léger.... Maintenant, mes jambes sont comme collées au sol, juste quand j'aurais besoin de courir pour échapper.... Oh ! Ce sauvage qui me poursuit !... Aussi, qu'est-ce que je suis venu faire ici ? J'aurais bien mieux fait de rester chez nous. Personne ne me bousculait, et j'avais

mon chocolat tous les matins... Si seulement je pouvais tourner à droite !... Je me cacherais derrière un buisson ; il passerait sans me voir... Mais le vent se met de la partie, contre moi... Je pourrais courir, à présent... Mais le vent me cloue sur place... Je vais être pris !

Sa chemise est trempée de sueur. Il découvre les restes du festin des cannibales : des os, des crânes... Une voix formidable crie :

— Que les morts se lèvent !

Mais, seuls, les os et les crânes remuent. D'invisibles mains les disposent, et voici que, comme sur les cartouches funéraires que l'on accroche, pour les enterrements, aux cierges, deux tibias, au-dessous de chaque crâne, s'entrecroisent. Il erre à tâtons dans les nefs de l'église toute noire. Elle est pleine de morts, de cannibales. Et le vent donne de la tête, comme un bélier, contre la grand'porte qu'il fait voler en éclats, arrive sur lui, le renverse, l'emporte dans un tourbillon de chaises, de bancs, de chandeliers, le fait tournoyer en l'air à des hauteurs prodigieuses, et, brusquement, le lâche, le laisse tomber, le jette sur son lit dont le sommier qui plie le renverrait comme une balle, si, à cet instant précis, trempé de sueur et claquant des dents, il ne s'éveillait.

De quoi, conscient de sa faiblesse et de ses ridicules, Pas-comme-les-autres n'a-t-il pas peur ! Il a peur de l'ombre qu'accumulent, que tassent

dans tous les coins les soirs d'automne et d'hiver, peur, en été, des orages et de la solitude dans les sentiers des bois, peur du grand Christ décharné qui écarte les bras et joint les pieds sur la croix qui domine, à l'église, le maître-autel, peur des gros chiens qui s'approchent, non pour lui lécher les mains, mais certainement pour les lui mordre, les lui dévorer, peur des revenants enveloppés de longs suaires ! Ah ! Ce n'est pas lui qui marche la tête haute, fier, ou simplement insoucieux. Il s'avance à petits pas de petit ; il perd plusieurs centimètres de sa taille. Qu'est-il, près de ce gros menuisier, de ces maçons qui fument en construisant des maisons et qui vont dans les auberges, près du pharmacien dans la boutique duquel il n'entre qu'en balbutiant ? Qu'est-il à côté seulement des plus grands que lui, des garçons de douze ans qui viennent de faire leur première communion ? Il lui semble qu'il n'arrivera, lui, jamais à douze ans. Et il ne leur parle qu'en tremblant.

On lui dit que l'univers est grand. Il sait qu'il n'est pas aussi grand que sa petite ville. Les autres ne se gênent pas pour crier à tue-tête dans la grand'rue : il n'y passe, lui, que le moins souvent possible, et toujours silencieux, parce que les boutiques l'en écrasent de tout le luxe de leurs devantures, et la tête baissée, parce que les commerçants le dominent de toute leur importance.

Les autres ne se gênent pas pour galoper sur les routes : lui, n'ose pas. Les routes vont trop vite, vont trop loin dans le désert.

La vie s'étale autour de lui comme une mer immense au milieu de laquelle il se sent perdu. Secoué comme une barque sans pilote, au moindre souffle, il frissonne. Un coup de vent le fait chavirer; il va se noyer. C'est à peine s'il respire encore. Le calme revenu, son âme est ruisselante.

HENRI BACHELIN.

SUR LA MORALE ET LA PÉDAGOGIE DE MAURICE ARRÈS

Il n'est pas trop tard pour parler du discours que Barrès a prononcé sur l'enseignement primaire en Janvier dernier à la Chambre, d'abord parce qu'il traite d'un sujet toujours vivant, et en second lieu parce qu'une récente brochure d'un Bénédictin, Dom Pastourel, (qui, à le juger sur la culture dont son opuscule témoigne, mène au couvent de Erbalunga en Corse une belle vie méditative) [1] donne un prétexte pour essayer de définir et d'examiner l'éthique de Maurice Barrès.

Si Barrès n'était qu'un écrivain il y aurait quelque pédanterie à insister sur son système et à discuter vivement ses idées. Un écrivain à proprement parler n'a pas de système et si Gœthe lui-même, quelque incliné qu'il fût vers la philosophie, n'en eut point, rien de plus indécent, à plus forte raison, que de juger en théologien ou en spéculatif la première partie du *Génie du Christianisme*. Mais Barrès a trop le souci du style, de

[1] *Egotisme et acceptation* ; *à quelle philosophie rattacher Maurice Barrès* — par dom Pastourel.

l'unité dans la vie et dans la pensée, de la continuité dans l'attitude, pour ne pas rester, à la tribune, un écrivain et, dans ses livres, un nationaliste. C'est Maurice Barrès, député, qui écrit le *Jardin de Bérénice*, et c'est Maurice Barrès, écrivain, qui intervient dans la discussion sur la valeur et les destinées de l'enseignement primaire français. C'est réellement une éthique que son œuvre nous propose ; si bien que c'est à Pascal lui-même que Dom Pastourel compare Maurice Barrès. Et ce rapprochement, dont il est intéressant de discuter l'exactitude, est au moins d'abord justifié en ceci, que l'œuvre toute entière de Barrès, comme celle de Pascal, ne vise à nous toucher que pour mieux nous instruire. Mais que nous apprend-elle, et quel est le contenu positif de cette doctrine, qui exerce sur la vie morale des jeunes écrivains français une si forte et si noble influence ?

I

Commençons par la pédagogie avant de toucher à la morale. C'est en montrant comment Barrès résoud le problème de l'éducation que nous avons chance de définir ce à quoi il tient dans la vie ; presque toujours on enseigne aux enfants ce qui favorise les intérêts ou les sentiments des grandes personnes. Dans son discours sur l'enseignement primaire, Barrès a montré qu'un tel enseignement

ne peut ni ne doit être neutre : " *Un digne instituteur est celui qui se préoccupe de communiquer une flamme à l'enfant, de former une âme.* " Jusqu'à nos jours, le cœur traditionnel des petits Français a été formé par la religion catholique. De cette religion, l'instituteur entend bien se passer ; est-il donc capable, sans son secours, de former une âme? Barrès n'a pas de peine à montrer l'inanité des doctrines sur lesquelles l'instituteur appuie son enseignement moral. C'est très bien de remplacer dans les livres de grammaire le " temps pascal " par le " canal latéral " et la " croix des tombeaux " par le "feu des fourneaux"[1]; mais c'est insuffisant. sur quoi fonder la morale?—A l'éclectisme de Jules Simon succède le solidarisme de Léon Bourgeois, puis voici la sociologie. De tous ces systèmes l'instituteur ne peut tirer des paroles vivantes à l'usage des petits garçons.

C'est un spectacle pathétique que celui de cet instituteur isolé dans sa maison d'école et assailli par tous les systèmes comme Saint Antoine au désert.[2] Mais ce qu'il entend dans sa solitude ce n'est plus la voix des philosophes d'Alexandrie, c'est la voix de Léon Bourgeois, et c'est la voix d'Albert Bayet.

Pour toutes ces voix dont il est assailli, l'insti-

[1] Grammaire de monsieur Augé.

[2] " *Si chétive, si incomplète que soit sa demi-culture,* dit Barrès, *elle lui crée l'isolement d'un penseur.* "

tuteur désorienté éprouve le plus grand respect. Et quelque chose de ce respect qu'il a pour ses maîtres, il exige que les enfants de son école le reportent sur lui. " Partout où j'irai, (répètent en chœur les petits garçons en tablier noir), j'emporterai le souvenir de mon instituteur. Aimons celui qui nous a libéré, affranchi de l'ignorance comme un prisonnier aime celui qui le fait évader. Il nous aide à nous affranchir de nos revenants, à sortir de la grotte du Chien. " Accents religieux et soupirs mystiques. L'instinct religieux chez l'instituteur survit à l'abandon de toute religion. " *Ils se détournent du catholicisme, où ils trouveraient une expression religieuse épurée et appropriée à leurs besoins, mais leur penchant religieux survit* " — Penchant "*foncier et invétéré qui les porte vers un fanatisme tout neuf d'une virulence invraisemblable.* " Ce sont des prêtres manqués.

Quel remède à une si inquiétante situation ? Cet instituteur à la fois désorienté et vaniteux, qu'il passe un concordat, je ne dis pas avec l'Eglise, mais avec les familles des enfants dont il a la charge. Il est en train de dégrader " une civilisation, un ensemble de délicatesses morales que vingt siècles ont créées. " Ces délicatesses il peut les retrouver dans les familles de ses élèves. " Les mœurs d'une famille *bien réglée*... sont des maîtres de mesure et de tact bien utiles pour un jeune homme aux affirmations tranchantes. Les spectacles

de la famille viendront éveiller dans le cœur du jeune maître les sentiments qu'il se proposait d'anéantir dans l'âme des enfants. "

* * *

Prenons pour vrai le portrait du jeune instituteur que Barrès nous propose. Il y a donc une crise de l'éducation morale dans l'instruction primaire. Mais quel remède Barrès indique-t-il ? Il s'agit surtout pour lui de sauver la civilisation française, c'est-à-dire qu'il ne faut pas que les enfants soient dépouillés de leurs vénérations essentielles et abdiquent, par exemple, le sentiment de l'honneur, les grandes vertus militaires de leur pays, et cette charité belliqueuse des Français, si active chez la Jeanne d'Arc que Péguy a fait revivre. Comment sauver ces précieuses valeurs ? — En faisant collaborer l'instituteur avec les familles. — Mais c'est là le point difficile. Est-ce que les familles françaises ne sont pas divisées ? Est-ce avec les familles terriennes de l'Anjou ou les familles ouvrières de Paris que l'instituteur doit collaborer ? Car il faut bien qu'il choisisse. Il est inconcevable que l'enseignement national, pour respectueux qu'il soit des diversités régionales, ne tâche pas dans une certaine mesure à accorder les esprits. Si l'instituteur de Paris se borne à pousser les enfants qu'on lui confie dans le sens où leur famille déjà les incline, et si, pour

ses élèves, l'instituteur de Maine-et-Loire en fait autant, on ne voit pas bien à quoi sert l'enseignement primaire (étant admis qu'il doit avoir une efficacité morale et qu'il ne peut pas et ne doit pas rester neutre) ni surtout comment, à la faveur de cette discorde sans cesse et comme à dessein aggravée par l'éducation (puisque les écoles dans ce système ne seront que le prolongement des familles en querelle) vivra la civilisation française que Barrès tient à conserver. Il faut donc que l'instituteur choisisse entre ces familles qu'anime une inspiration si différente. Barrès l'aide-t-il dans ce choix ?

Assurément ; et quant à lui son opinion est bien nette. Jaurès, attristé, lui aussi, par ce qu'il y a de verbal et d'arrogant dans l'esprit du jeune instituteur, voulait, comme Barrès, mettre ce sectaire au contact des réalités. Il proposait qu'on lui permît d'entrer dans les syndicats ouvriers. Barrès repousse cette solution. L'éducation doit être faiseuse de calme et les syndicats ouvriers sont révolutionnaires. C'est au contact des familles françaises " *bien réglées* " que l'instituteur, peu à peu, fera son éducation morale ; et par familles bien réglées Barrès entend celles qui observent la tradition catholique française. — Ce concordat avec les familles, c'est donc bien, au bout du compte, un concordat avec l'Eglise. Mais c'est vraiment un concordat à la manière de Napoléon ; c'est-à-

dire que Barrès exige des instituteurs qu'ils s'inclinent devant l'Eglise, non pas qu'ils adhèrent à ses dogmes. C'est extérieurement, et non pas dans leur cœur même, qu'ils doivent prendre parti pour l'Eglise. Barrès se place à un point de vue social et non à un point de vue religieux. Ce qui est important pour lui, c'est de sauver notre civilisation. Or ce qui nourrit cette civilisation, c'est la tradition religieuse. Pour sauver l'une, rallions-nous à l'autre.

Que telle soit bien la pensée de Barrès c'est ce qu'atteste cette phrase étonnante : " Nous avions un système qui avait fait ses preuves ; il four-" nissait un produit humain d'une valeur incontestée. Qu'avez-vous à lui substituer ? La vieille maison pouvait avoir ses lézardes mais elle gardait son toit. Les réparations étaient faciles."

La première réparation consiste donc à consolider le clocher. On demande aux instituteurs d'y consentir par amour de la civilisation française. — Cercle carré, comme dit souvent Maurras. Mais Maurras le dit, lui, chaque fois qu'on le met en présence de la réalité. Barrès, si l'on s'en tient à son discours, ne s'attache à la religion que parce qu'elle nourrit la civilisation qu'il aime. On comprend à la rigueur qu'il puisse, lui, par traditionalisme, faire les gestes de la prière. Mais il demande aux instituteurs, pour soutenir une civilisation que par hypothèse ils n'aiment plus, de se rallier à la religion sans d'ailleurs exiger qu'ils y croient. Etrange moyen,

on l'avouera, d'allumer en eux la "flamme" et de susciter l' "élan" qu'ils doivent communiquer à leurs élèves. — Aussi bien, il faut s'entendre. La théorie de la race et la théorie de la religion se rejoignent mal chez Barrès lui-même. Est-ce vraiment la croyance catholique qui nourrit la civilisation française ? Est-ce au contraire l'esprit français qui a choisi le catholicisme comme étant la religion la moins "virulente" pour parler comme Barrès lui-même, la mieux adaptée à ses besoins, et qui l'a disposée à sa mesure ? Le bon sens indique que c'est, selon Barrès, la seconde réponse qui est la bonne. Il est évident d'ailleurs que le catholicisme ne produit pas dans tous les pays les mêmes effets. La civilisation française n'est pas celle de la catholique Espagne ni celle de l'empire du Brésil. Dans une théorie nationaliste, c'est la race qui explique les caractères de la religion. L'esprit français peut donc survivre à la ruine de l'église où il loge. — Si, au contraire, on admet, avec les gens vraiment pieux, que c'est la croyance catholique, vivante, sincère, agissante, qui a créé les vertus françaises, il y a contradiction à demander aux instituteurs de se rallier à cette croyance par amour pour ces vertus, puisqu'au contraire c'est la vie de la première qui a suscité les secondes. Ou bien donc c'est la croyance catholique qui est le support de l'édifice français : il s'agit donc tout simplement de rallumer en France, chez les institu-

teurs et chez Barrès lui-même, une réelle ferveur catholique — ou bien c'est l'esprit français qui a choisi comme la plus commode la religion catholique, et on ne voit pas pourquoi il n'aurait pas le droit quand il lui plaît, de déménager, ni comment en consolidant une maison lézardée, on guérit la maladie d'un homme désorienté. [1]

II

Mais c'est mal prendre sans doute la pensée de Maurice Barrès. Parlant devant une Chambre athée, il s'est placé au point de vue social, et réserve pour ses livres sa véritable doctrine sur les rapports de la religion et de sa sensibilité. Il se peut que les contradictions où s'embarrasse Monsieur Barrès, député, ne soient que superficielles et qu'au plus profond de sa pensée l'écrivain aisément les résolve. C'est ce que pense Dom Pastourel. " On voit, dit-on, des athées ravis de faire, par nationalisme, des gestes religieux traditionnels. Quel que soit l'intérêt de cette attitude au point de vue social, on ne peut pas dire qu'elle ait une valeur directement morale, et encore moins religieuse. *La théorie qui accepte une tra-*

[1] Mais quelle solution donner au problème de l'éducation ? *C'est un défaut normalien et français*, dit Barrès quelque part, *de vouloir que celui qui pose un problème* (j'ajoute : qui critique la solution qu'un autre en a donnée) *apporte en même temps la solution.*

dition sans exiger la vie qui l'a inspirée ne peut être qu'un traditionalisme mort. C'est d'une façon bien différente qu'il faut envisager l'œuvre de Maurice Barrès. " Comment donc faut-il la prendre ?

Selon Dom Pastourel, ce qui fait le prix du traditionalisme de Barrès, c'est qu'il émane d'une pensée vraiment religieuse. L'Individualisme de Barrès, par sa propre pente, rejoint la religion et dans le traditionalisme catholique et français trouve à la fois son soutien solide et son naturel complément. Pour bien marquer que c'est une évolution spontanée et même nécessaire qui, de l'auteur d'un *Homme libre*, a fait sortir l'auteur des *Amitiés françaises*, c'est à la marche de la pensée de Pascal que Dom Pastourel compare le mouvement de la sensibilité de Maurice Barrès.

Mais il y a deux manières de rapprocher Pascal et Barrès. Ou bien on peut pousser Pascal dans le sens de Barrès ou bien c'est Barrès qu'on tirera dans le sens de Pascal. C'est le second parti que prend Dom Pastourel ; Barrès, au contraire, dans une conférence sur Pascal nous invite, semble-t-il, à nous arrêter au premier.

* * *

Pour Barrès, Pascal est un savant qui est remonté jusqu'aux premiers principes de la science et en a reconnu la fragilité. Il s'est aperçu, de

plus, qu'incapable de donner satisfaction à sa raison, elle n'est pas moins incapable de contenter son cœur. Et le cœur de Pascal a des exigences. Ce grand savant ne se borne pas à humilier la raison par sa doctrine de la science. Sensible, et sensible jusqu'à la neurasthénie, il ne trouve le contentement du cœur que dans la religion où l'a nourri son père, magistrat de Clermont-Ferrand. Pascal est donc bien, en un sens, un romantique, mais il l'est précisément de la même manière que Barrès. Cette satisfaction du cœur qu'il cherche, comme les romantiques, il ne la trouve pas comme eux dans les divagations de l'âme et l'anarchie de l'esprit, dans le libertinage intellectuel et sentimental. Il le trouve au contraire dans l'acceptation d'une contrainte. Il n'atteint la plénitude qu'il a tant désirée et qui lui arrache des pleurs de joie, qu'en se soumettant à la discipline même qui l'a formé. Ainsi Pascal est un grand savant, auvergnat et malade, qui, après avoir cherché dans toutes les sciences un aliment à son inquiétude passionnée, finit par le trouver simplement dans le catéchisme de son curé : son Dieu, ce n'est pas " le Dieu des philosophes et des savants ", c'est " le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ". [1] — C'est surtout le Dieu de l'Eglise

[1] Ecrit trouvé dans l'habit de Pascal après sa mort. Petite édition Brunschvicg, p. 142.

Catholique Française, qui a versé " telle goutte de sang " pour lui, Pascal.

C'est ainsi que Pascal retrouve les sources d'eau vive qui ne l'avaient abandonné (Dereliquerunt me fontes aquae vivae)[1] que parce que sa pensée s'était répandue à travers les sciences et à travers le monde. Il reprend le fil de la tradition religieuse. C'est seulement en consentant de se limiter par la règle de l'Eglise que Pascal assure l'épanouissement immortel de son cœur. " Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre ".

Au fond, la pensée de Barrès c'est que la solution proposée par Pascal ne vaut que pour des esprits d'une formation analogue à la sienne. On ne peut comprendre Pascal que si on a été élevé dans les rites et les pompes de l'Eglise Catholique. Comme Barrès, Pascal s'est aperçu de la faiblesse de la raison. Il a réhabilité les droits de la sensibilité, comme les romantiques ; mais il a compris aussi que, seule, une discipline sévère assure l'équilibre de cette sensibilité. Et la discipline qui lui convient est précisément celle où il est prédestiné par l'éducation qui l'a nourri. De là vient l'importance que Pascal attache à la coutume. Les *Pensées*, au bout du compte, sont l'œuvre d'un savant qui accepte d'être de son Eglise et de son pays. On connaît des œuvres qui sont, contre les

[1] Ibid.

Barbares, les bastions de la littérature française. Les *Pensées* en sont le Massif Central. La solution que donne Pascal au problème des rapports de l'intelligence et du cœur, c'est au fond celle même que Barrès en a donnée.

* * *

C'est Maurice Barrès au contraire que Dom Pastourel pousse dans le sens de Pascal. " Ce qui fait l'intérêt moral de l'œuvre de Barrès, c'est que nous lui donnons pour base la vie individuelle avec ses exigences." — Ce moi, que Barrès défend contre les Barbares, il ne le concentre que pour mieux le donner. Il ne le défend contre le panthéisme romantique qui voudrait le dissoudre, que pour le mieux dépasser dans un mouvement de charité.

D'une part, en effet, Barrès s'aperçoit que ce moi qu'il aime s'explique par l'histoire de son pays, et le labeur de ses ancêtres. La société, et non pas une vague société humaine sans consistance et sans limites, mais la réelle société lorraine, est donc le solide soutien de sa personne. — D'autre part, le moi qui s'analyse, dans le même moment qu'il découvre la nappe secrète où il s'alimente, constate en lui du même coup une tendance invincible à l'amour de ces réalités qui le constituent : une " tendance à la bonté." — " J'allais avoir

l'abondance, dit l'homme libre, et déjà, j'étais rempli de bonté "[1] — Le moi trouve donc naturellement son complément dans le corps social. Le voilà qui s'humilie. Mais, dans cette humiliation, quelle douceur !

Or, selon Dom Pastourel, entre une telle conception et la pensée de Pascal, il y a bien des analogies. " Le membre séparé, dit Pascal (fr. 483)[1] n'a plus qu'un être périssant et mourant ". L'individu retranché de la communauté humaine languit et diminue. Il ne faut pas oublier que pour Pascal, comme pour Barrès, c'est le salut de l'âme individuelle qui est la chose essentielle. C'est à l'individu que Pascal attache toute dignité. Il l'exalte bien au dessus de la nature (qui peut tuer l'homme, mais n'en sait rien) — et n'hésite pas à parier son immortalité. Mais la condition même du salut de l'âme individuelle, c'est qu'elle accepte d'être le membre d'un corps. Un membre, non pas une cellule. C'est que l'idée de membre implique, selon Dom Pastourel, " en même temps que la *dépendance* du moi, sa *subsistance* dans une forme individuelle. ". — Le moi se subordonne au corps : il n'en est pas simplement un élément ou une partie. C'est bien le corps qui lui " influe la vie ", (fragment 476) — mais il ne peut perdre son individualité. Et c'est ce que Pascal veut dire, dans

[1] *Un homme libre*. 2me éd., p. 15.

[1] Nous citons toujours la petite édition Brunschvicg.

ce fragment que la brochure de Dom Pastourel porte en épigraphe " Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils " aient une volonté, et qu'ils la conforment au corps ". Sans doute, depuis le péché, le moi n'aime naturellement que lui-même. Et il lui faut un effort pour s'attacher à ce corps dont il est membre. Pourtant, et en dépit du péché originel, c'est par une naturelle tendance que l'égotisme se transforme en charité. Plus le moi est puissant, plus il est concentré, plus il aspire à se donner. " Le propre de la puissance est de protéger, dit Pascal " (fragment 310) — le propre de la richesse est d'être donnée libéralement. " La générosité, chez Pascal, comme chez Barrès, est une fonction de la puissance : l'altruisme, un produit de l'égotisme.

* * *

Voilà donc deux manières de rapprocher Pascal et Barrès. Il semble que, sous ces deux formes, ce rapprochement repose sur des confusions. On peut dire, en gros, que Barrès n'a pas compris Pascal, et que Dom Pastourel n'a pas compris Barrès. — En premier lieu, rien de plus contraire à l'esprit de Pascal que de donner à son livre une signification étroite, et que de croire qu'une éducation particulière, ou telles manières déterminées de sentir soient nécessaires à l'intelligence de son

Apologie. Pascal se fût récrié devant un pareil " blasphème. " C'est particulièrement aux libertins que son Apologie s'adresse. " Il suppose un homme, dit la Préface de Port Royal, qui, *ayant toujours vécu dans une ignorance générale, et dans l'indifférence à l'égard de toutes choses*, et surtout à l'égard de lui-même, vient enfin à se " considérer dans ce tableau, et à examiner ce qu'il est. " — C'est que Pascal pense avec Montaigne (et tous les classiques), que chaque homme porte en lui la " forme de l'humaine condition. " — Nul écrivain moins " régionaliste " dans tous les sens du mot, que lui. Et on le comprend aisément. C'est justement sur le postulat, je ne dis pas de l'unité, mais *de l'universelle dualité* de la nature humaine que repose son Apologie. Tous les hommes, depuis le péché, sont également grands tout ensemble et misérables, ont les mêmes "avantages," et les mêmes "faiblesses. " — Son livre est réellement d'inspiration catholique, et s'adresse à la communauté des êtres raisonnables.

Ce n'est pas une moins grave erreur, et c'est une erreur précisément de même nature que commet Barrès, quand il parle comme si le " cœur " signifiait pour Pascal ce que lui-même appelle *sensibilité*. Pour Barrès, disciple de Taine, la sensibilité varie d'individu à individu ; elle est le produit complexe de très diverses influences. Pour Pascal, le " cœur, " s'il n'est pas, comme le

bon sens de Descartes, tout entier en un chacun,[1] — (car enfin, il y a des "géomètres qui ne sont que géomètres, et des fins qui ne sont que fins"), au moins est chez tous les hommes de même nature. Le cœur, pour Pascal, est "une sorte de raisonnement."[2] Il est aussi indépendant de l'individu (au sens où Taine prend ce mot) que l'intuition, qui nous révèle, selon M. Bergson les rapports du corps et de l'esprit, est indépendante de la complexion naturelle ou de l'humeur nationale de ce philosophe. Le cœur est une raison à sa manière, c'est-à-dire qu'il est ordre et liaison; mais une raison "naturelle, tacite et sans art," infiniment plus subtile que l'autre, et dont le vivant mouvement échappe à la raison géométrique, qui dans son exercice l'implique. Le cœur, c'est l'activité spontanée de l'intelligence, qui pose sans déduction les principes dont le géomètre déduit les conséquences, mais qui n'est pas du tout libre de les poser comme il lui plaît et qui surtout les pose *toujours de la même manière*. Si le cœur a ses raisons, il a aussi sa *vérité*. Et pour bien comprendre ce que Pascal entend par "cœur," il n'est que de se reporter au fragment 282 des *Pensées* :[3]

[1] "L'expression en passe tous les hommes, et le sentiment n'en appartient qu'à peu d'hommes" (Pensées I, I. p. 319).

[2] Pensées, p. 318. — Boutroux "Science et Religion" p. 28. Voir aussi Rauh: "La Philosophie de Pascal" (Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux 1892). —

[3] Pensées, p. 459.

Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis. Et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit le double de l'autre." Ce que Barrès entend par " cœur " Pascal l'eût appelé *fantaisie.* C'est la fantaisie qui varie d'individu à individu, et qui dépend de "l'hérédité et de la race." Pascal expressément l'a distinguée du cœur, (ou sentiment). [1] " La fantaisie est semblable et contraire au sentiment, en sorte qu'on ne peut distinguer entre ces contraires..." etc.. — " Les hommes [2] prennent souvent leur imagination pour leur cœur. " — Ce cœur qui sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace, ce n'est pas du tout le cœur lorrain de Barrès.

Si Barrès n'a pas compris le caractère de l'individualisme et de l'"irrationalisme" de Pascal, Dom Pastourel a faussé le sens de l'individualisme de Barrès. Le moi auquel tient Barrès, ce n'est pas celui auquel Pascal attachait tant de prix. C'est au contraire celui qu'il jugeait " *haïssable* " (fr. 455) : c'est la " terre de malédiction " que les fleuves brûlants de la concupiscence " embrasent plutôt qu'ils n'arrosent " (fr. 458) — Le salut de la personne humaine, où Pascal s'intéresse, exige précisément le sacrifice de ce moi pour lequel,

[1] Fragment 274.
[2] Fragment 275.

depuis le péché, elle ne peut s'empêcher d'avoir des complaisances. Le " moi " c'est l'ensemble de sentiments et de goûts particuliers qui résultent, en chacun de nous, du tempérament, de l'éducation, de l'hérédité. Le moi, au sens où Barrès le prend, est de l'ordre des corps : ce n'est pas devant cet ordre que Pascal humilie l'ordre de l'esprit, mais seulement devant l'ordre infiniment supérieur de la charité. Et si Pascal reconnaît comme Barrès les " fatalités " qui pèsent sur la raison humaine, il " n'accepte " ni " n'aime " comme lui, ces " fatalités qui le bornent ". Il n'admet pas plus la subordination de la raison au corps individuel qu'au corps social. C'est, au contraire, sur l'inquiétude spirituelle de l'homme qu'il compte pour l'amener à renoncer au moi, à mourir à son corps et à sa patrie terrestre. " Car toute la dignité de l'homme consiste en la pensée ".

Pascal humilie notre raison imbécile, et abaisse ceux qui s'élèvent. Mais cet abaissement n'est pas pour lui la solution du problème : et il élève ceux qui s'abaissent. Ce n'est pas une résignation amoureuse qui le saisit, mais l'indignation au contraire, quand il s'aperçoit que cette pensée qui fait l'orgueil de l'homme est enchaînée par les " coutumes " traditionnelles, et les misères organiques. C'est en se déracinant, en s'arrachant à la terre, à l'amour propre, que l'homme peut espérer de faire son salut. Seulement, (et c'est ici qu'inter-

vient le janséniste) cette rédemption de l'homme, cette mort humaine, l'homme n'est pas capable de l'effectuer par les seules forces de sa raison : il y faut l'opération de la grâce : " Qu'à moi en soit la gloire, et non à toi, ver de terre " (Fr. 553). — C'est donc à Barrès lui-même qu'on peut adresser cette pensée de Pascal (fr. 436): " Quel dérèglement du jugement, par lequel il n'y a personne qui ne se mette au-dessus de tout le reste du monde, et qui n'aime mieux son propre bien et la durée de son bonheur et de sa vie, que celle de tout le reste de monde ".

Son propre bien, et la *durée* de son bonheur et de sa vie, voilà justement ce que Barrès recherche. Qu'après cela, pour assurer à son moi le bien, le bonheur, et la durée, il lui impose une discipline et le réintègre dans sa race éternelle; que, pour mieux jouir de soi-même, il se soumette à la terre et aux morts, voilà qui n'importe guère, puisque c'est toujours à son moi qu'en somme il demeure attaché.

Bref, Pascal cherche le salut de son âme, et veut lui éviter des péchés : Barrès cherche à sauvegarder sa sensibilité, et veut lui épargner des heurts. Pour sauver sa personne et sa dignité d'homme raisonnable, Pascal meurt à la concupiscence et à l'amour propre : par amour propre et pour être plus assuré que sa concupiscence sera satisfaite, Barrès accepte avec amour de mourir à la vie de la raison. Avec

quelle volupté il enchaîne sa raison ! Derrière le char où le moi triomphe, qu'elle est belle, cette " reine enchaînée " !

Le secret de Barrès, je le lis dans une phrase du *Jardin de Bérénice :* " Les colombes roucoulent sur le bas toit de tuiles : les écoliers énervés tapagent dans la ruelle. Et pourtant c'est la paix où mon cœur est à l'aise ". — La paix et le confort du cœur, c'est-à-dire de sa sensibilité individuelle, voilà ce que toujours Barrès a cherché. Et si pour traverser la vie il " s'enveloppe dans la part originelle de sa race ", c'est comme, pour traverser la mer, un lord spleenétique, sur la chaise-longue d'un paquebot, s'enveloppe dans un châle écossais. C'est devant la cheminée de Charmes que Barrès a le moins froid.— Il ne faut pas confondre les grelottements de cette âme " glacée de morne " avec les transes de l'ardent Pascal, ni l'hygiène que l'égotiste s'impose, avec les mortifications que le janséniste s'inflige, ni la joie spirituelle enfin que le 29 novembre 1654, Pascal a atteinte, avec la " magnifique douceur " dont le 2 novembre en Lorraine a comblé l'âme de Barrès.

Il faut remarquer d'ailleurs que dans le culte de la terre et des morts, c'est moins le cœur que l'imagination de Barrès qui est satisfaite. Il ne s'agit pas de contester sa sincérité, qui est profonde. Mais ces réalités où il s'appuie, on peut bien le soupçonner de les imaginer. Ce n'est pas la Lor-

raine qui a créé Maurice Barrès ; c'est lui qui a créé la Lorraine. Elle n'est rien, au sens où il l'entend, que le beau nom qu'il a donné à son âme : c'est son âme qui est pleine de mirabelles tombées : c'est elle que traversent les routes romanesques entre les peupliers décoratifs.

*
* *

Barrès n'a pas comme Pascal subi sa destinée : il a construit sa carrière. Il a *imaginé* sa vie. Après beaucoup d'agitations, après avoir écouté tous les violons de tous les tziganes, c'est en Lorraine qu'il a choisi de faire son lit et de dresser son tombeau. Il n'y a pas, dans la vie de Barrès, les contradictions qu'on a voulu y voir. Mais justement ; dans toute vie humaine, il y a des contradictions. Barrès a moins mené une vie humaine qu'il n'a écrit une magnifique biographie. Il a prémédité jusqu'à sa tombe. Il dormira dans sa Lorraine natale. Du plateau de Sion-Vaudémont on domine toute la Lorraine, comme du Grand-Bé on domine la mer.

C'est Chateaubriand que Barrès rappelle, et non pas Pascal, (s'il faut nous livrer à notre tour à ce vain jeu des parallèles). Il le rappelle par un singulier mélange d'exaltation et d'ennui, d'orgueil et de fatigue, de générosité et de calcul. Les mêmes problèmes que les historiens de la littérature aiment à se poser à propos de Chateaubriand,

on est tout naturellement amené à les poser à propos de Barrès.

On s'est trop souvent demandé si Chateaubriand était sincère, ce que valait son christianisme. Pourquoi ne serait-il pas sincère? Le vrai, c'est que sa sincérité n'est pas la conviction d'un spéculatif, ni la foi d'un cœur passionné: c'est la sincérité des natures imaginatives — Barrès tout de même. Il est magnifiquement doué pour imaginer les plus nobles attitudes du cœur. Il a adopté en toute bonne foi celle qu'il a trouvée la plus noble. Mais parfois il se rappelle que c'est un beau jour qu'il l'a adoptée. Et il regrette alors le temps où il la cherchait. De là vient, en même temps que son ironie, la divine musique de ses phrases: elles semblent les mélodies d'un exilé. Avant de rentrer en Lorraine, il se sentait exilé de sa patrie. En Lorraine, il souffre d'une autre mélancolie. Le voyageur qui rentre dans la maison de son père souvent s'y sent un exilé. " Heureux ceux qui pleurent, dit Pascal, non pas de voir écouler toutes les choses périssables que les torrents entraînent, mais dans le souvenir de leur chère patrie, de la Hiérusalem céleste, dont ils se souviennent sans cesse dans la longueur de leur exil." Ce n'est pas du ciel, mais de ses libres voyages, et des fleuves de Babylone que Barrès aujourd'hui se souvient.

En même temps que l'on aperçoit pourquoi

est inexact le rapprochement entre Pascal et Barrès que Dom Pastourel nous propose, on comprend pourquoi Barrès n'est pas apte à constituer une morale ni une pédagogie cohérente. Son système ne vaut que pour lui. Il ne peut pas édicter de préceptes : il se dicte une ordonnance. Il est naturel qu'avec sa sensibilité il tienne au catholicisme. Il ne peut exiger des autres qu'ils se rallient au catholicisme par amour de la sensibilité de Barrès, et d'autre part, il est manifestement impuissant à poser d'une autre façon le problème.

Son œuvre ne peut pas avoir la portée philosophique et morale de l'œuvre d'un Pascal. Il est vrai du moins qu'elle apprend à ne pas sentir bassement ; plus véritable encore qu'elle ennoblit l'imagination. Si, refusant de mettre Barrès sur le même plan que Pascal, parce que Pascal " est d'un autre ordre et infiniment plus élevé " on compare Barrès à Chateaubriand, ce n'est pas lui faire la part petite.

Henri Franck.

FERMINA MARQUEZ

(Suite)

XIII

Ils eurent une autre conversation, dont l'amour chrétien fit tous les frais. Puis, il lut la " Vie de Ste Rose de Lima." Jamais cette fille, qui se proposait de vivre d'après un pareil modèle, ne pourrait aimer un homme. Quelle désillusion ! Pourtant, quand il plaça, parmi ses livres, dans son pupitre, ce livre qu'elle avait dû si souvent feuilleter, il fut content d'avoir au moins d'elle, cette chose.

" Pauvre petite " se dit-il, comme une pensée nouvelle venait de briller en lui, " pauvre petite, si *elles* t'avaient entendue parler ainsi, comme elles se seraient moquées de toi ! " *Elles*, c'étaient les demoiselles de sa province, celles qui l'avaient tant fait souffrir, avec leurs railleries. Car la bêtise a ceci de terrible, qu'elle peut ressembler à la plus profonde sagesse. Lorsqu'elle parle, elle se trahit aussitôt ; mais où elle reste cachée, où elle ressemble à la sagesse, c'est lorsqu'elle se contente de rire. Ces jeunes filles étaient " très pieuses et très bien élevées " ; intellectuellement, elles étaient les produits de pensionnats très bien pensants ; et tout ce qui leur semblait extraordi-

naire, sans pourtant les effrayer, leur semblait du même coup ridicule. Elles avaient des chuchotements, des regards qui en disaient long, des sourires pincés, et le rire, l'épouvantable rire, léger, qui accueille toutes les grandes et nobles idées qu'ont les jeunes collégiens trop enthousiastes. Leur piété de demoiselles "comme-il-faut", fières des dots qu'elles auront, était tellement au-dessous de cette piété enflammée qui faisait rayonner le visage de la jeune Américaine ! Ah, comme il les méprisait, et comme il se prenait à aimer Fermina Marquez, à la seule pensée que sa grandeur d'âme pourrait être l'objet des railleries de ces "beaux partis" de province. Maintenant, il était certain qu'il était épris d'elle, — sans espoir, bien entendu ; mais aussi pour toujours, naturellement.

Il s'avouait sa défaite : il avait pensé se faire aimer et c'était lui qui était tombé amoureux. Ce qu'il redoutait le plus au monde était arrivé. Il s'étonnait surtout, que son travail n'en souffrît pas. Bien loin de se relâcher ou de se laisser distraire, il travaillait, en effet, plus que jamais. Il avait pris l'habitude de la supposer toujours présente à son côté. D'abord, ce n'avait été qu'un jeu de son imagination ; il eût rougi de révéler à quelqu'un cet enfantillage. Maintenant, c'était presque une hallucination. Le timbre de sa voix lui était devenu si familier qu'il croyait l'entendre, elle absente. N'était-ce pas le bruissement de sa robe ? N'était-ce pas le poids de son cher corps qui se posait sur le banc ? Son corps... il n'y voulait pas songer. C'eût été une profanation. Il vivait en sa présence comme nous vivons en présence de notre ange gardien.

Ainsi, quand il la retrouvait, chaque jour, dans le parc,

il lui semblait l'avoir quittée depuis quelques instants. Il aurait voulu lui dire : " C'est pour vous que je travaille ; pour vous, et en songeant à vous. Et, si je veux remporter tous les prix de ma classe, c'est pour avoir un peu de gloire à vous offrir ; c'est parce que celui que vous avez pris pour confident ne peut pas n'être pas le premier d'entre les hommes ! "

XIV

— Assurément, je crois ; mais non pas à votre manière. Ne vous l'ai-je pas déjà dit ?

Joanny pensa qu'il devait, à son tour, lui confier ses plus secrètes pensées. Depuis longtemps il souhaitait de les dire à quelqu'un. Il avait renoncé de bonne heure à découvrir son cœur à ses parents. Nos parents ne sont pas faits pour que nous leur découvrions nos cœurs. Nous ne sommes pour eux que des héritiers présomptifs. Ils n'exigent de nous que deux choses : d'abord, que nous profitions des sacrifices qu'ils font pour nous ; et ensuite, que nous nous laissions modeler à leur guise, c'est-à-dire que nous devenions bien vite des hommes, pour prendre la suite de leurs affaires ; des hommes raisonnables qui ne mangeront pas le bien si péniblement acquis. " Ah, chers parents ! nous deviendrons peut-être des hommes ; mais nous ne serons jamais raisonnables. " — On dit cela, jusqu'à vingt ans, parce qu'on se croit né pour de grandes choses.

Du reste, les parents de Joanny avaient trahi sa confiance. Ce qu'il leur avait raconté, à ses premiers retours du collège, — l'histoire de la classe abandonnée où l'on

allait fumer en cachette, par exemple ; et l'histoire de la bouteille de champagne apportée par un domestique aux élèves de philosophie, — tout cela avait été mystérieusement rapporté au Préfet des Etudes. Lorsque l'idée que son père était le " mouchard " avait traversé son esprit, Joanny avait rougi soudain : le plus doux des liens qui l'avaient jusqu'ici rattaché à *ses vieux* venait de se briser. Dès lors, il ne leur confia plus rien. Eux, ne s'aperçurent pas de ce changement : l'enfant avait de bonnes notes pour sa conduite et pour son travail : que pouvaient-ils demander de plus ?

Surtout, les confidences que Joanny avait à faire n'étaient pas de celles que le premier venu peut entendre. C'étaient de grandes et sublimes pensées, destinées à régénérer le monde. Or, les bourgeois sérieux, ceux qui travaillent, n'aiment pas la politique abstraite, les idées pures, les utopies. Ils ne perdent pas de vue les intérêts matériels. Joanny sentait, entre les opinions de ses parents et ses propres rêves, un contraste pénible, presque ridicule. Et du reste, la grande idée de Joanny Léniot était pour faire sourire tous les honnêtes gens. Il était partisan d'un retour à l'hégémonie impériale romaine, telle que cette hégémonie existait sous Constantin et sous Théodose.

Nous lisons Victor Duruy sans enthousiame, et c'est tant pis pour nous. Car si l'enthousiasme n'est peut-être pas dans l' " Histoire romaine " de Duruy, au moins devrait-il être en nous. A un âge où nous commencions à nous gorger d'Emile Zola et de Paul Bourget, à l'abri derrière nos pupitres, Joanny Léniot s'enivrait d'histoire romaine. Les temps légendaires, la royauté et les débuts de la République lui importaient peu. C'est à partir de

la troisième guerre punique que cela devenait vraiment intéressant. Mais le Monde Civilisé une fois assis dans la Paix Romaine offrait un spectacle plus admirable encore. Ensuite, l'établissement de la Monarchie Impériale avait été le couronnement de l'œuvre. Oh! pourquoi l'empire n'avait-il pas su mieux assimiler les Barbares? Pourquoi tous ces petits royaumes? Sans doute, Clovis reçut la pourpre consulaire; en fut-il moins Roi des Francs? Il est vrai que l'Eglise restait, puissante et respectée, comme si l'Empire, à force d'être divin, s'était confondu avec Elle, — l'Eglise devenant un Empire spirituel. Et encore aujourd'hui, l'Eglise était tout ce qui reste de l'Empire.

— Oui, je vénère ce reste de l'Empire, je m'y attache désespérément," expliquait Joanny à sa nouvelle amie; " pourquoi Charlemagne a-t-il permis que l'Empire fût partagé? Pourquoi Charles-Quint n'a-t-il pas fait une nouvelle conquête des Gaules? Pourquoi Napoléon ne s'est-il pas fait couronner Empereur d'Occident? Qu'est-ce que ce nom de tribu barbare dont on m'affuble: Français? Je ne suis pas français. Mon catéchisme me dit que je suis Catholique Romain, et moi je traduis cela ainsi: Romain et Maître du Monde! Mon souverain, mon unique Maître, c'est ce grand vieillard maigre, qu'on représente toujours vêtu de blanc, le Divin-Auguste Léon, Empereur d'Occident! Je l'ai vu; j'ai tant supplié mes parents, qu'ils m'ont emmené à Rome, aux dernières vacances de Pâques. Nous avons obtenu une audience; je lui ai parlé. Il me fallait lui dire: "Oui, Saint-Père; non, Saint-Père." Mais mon cœur, mon cœur, indomptable criait: "César!"...

— Alors que lui-même, dans son humilité, n'a voulu d'autre nom que celui de Serviteur des Serviteurs de Dieu. ”

— Oui, vous me croyez impie, je le vois bien. Il vous semble que j'adore Dieu, non parce qu'il est Celui qui Est, mais parce qu'il est le Dieu de Rome. Mais le Dieu de Rome, le Dieu qui a pris la place de Jupiter Capitolin, pourrait-il n'être pas le vrai Dieu ? Si vous saviez comme, vue du Pincio, Rome semble près du Ciel !... Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que rouve, pendant la messe.”

Joanny se tut, haletant. Ce n'étaient plus des confidences, maintenant ; c'était un appel passionné. Il ne doutait pas, dans l'ardeur de son enthousiasme, qu'il n'entraînerait l'opinion de celle qui l'écoutait.

— Lorsque je regarde l'autel, ce ne sont pas des cierges allumés, des draps et des fleurs d'or, c'est la Majesté Romaine que je vois. Le prêtre, les fidèles, tous sont assemblés là en qualité de Catholiques Romains ; autant dire, de Romains, n'est-ce pas ? La Ville est aux mains des infidèles ; les divinités de l'Empire sont tous les jours insultées ; et cependant ceux qui sont dans cette maison se glorifient d'être appelés Romains. O mânes de Caton, voici les derniers citoyens !... Là, dans cette Maison du Seigneur, j'entends parler encore la langue de ma vraie patrie : le latin. Car votre castillan, et notre français, et l'italien encore ne sont que des dialectes issus du latin parlé, ” poursuivit Joanny, récitant malgré lui sa grammaire ; “ ce sont des langues vulgaires, d'anciens patois de paysans. Un temps viendra, vous dis-je, où de nouveau on enseignera le latin dans toutes les écoles de l'Empire,

le latin classique, et où tous les vulgaires seront oubliés. Et ce jour n'est peut-être pas si éloigné qu'on pense. — Voulez-vous, Mademoiselle, que je vous dise une chose ? Mais vous ne la répéterez à personne, vous me le promettez ? Eh bien, j'ai appris, tout seul, à prononcer le latin à peu de chose près comme les anciens Romains le prononçaient. Il m'a fallu longtemps. Parce que, d'abord, je ne pouvais pas m'exercer à haute voix ; dans les collèges français, on prononce le latin d'après certaines règles, et si l'on s'écarte de ces règles, les autres élèves rient, et puis les professeurs n'aiment pas cela. Les Américains, quand ils sont nouveaux ici, prononcent le latin à l'espagnole ; mais on leur apprend bien vite à le prononcer à la française. Il ne s'agit pas seulement de certaines lettres ; il s'agit aussi de la quantité des voyelles. C'est parce que je l'ai bien apprise que je suis bon en vers latins. Parfois, quand je suis seul, et surtout pendant les vacances, en me promenant dans la campagne, je me récite de longs passages de Lucrèce, de Virgile et d'Ovide, en accentuant les mots à la romaine. Vous ne pouvez pas savoir quel plaisir c'est pour moi. Il me semble que je parle, dans leur propre langue, à tous ces grands hommes de l'Antiquité, et qu'ils me comprennent ! Par malheur, il faut que je me surveille attentivement, en récitant les leçons et en lisant les textes des versions ; je n'ai pas envie qu'on s'aperçoive que je n'accentue pas comme tout le monde.

— Mademoiselle, je ne vous ennuie pas, au moins ? "

Elle répondit : " Non, vous ne m'ennuyez pas. " Et elle ajouta dans un soupir : " Monsieur Léniot, pourquoi ne faites-vous pas un meilleur usage des dons que Dieu

vous a faits ? " " Tiens, " pensa Joanny, flatté, "elle s'aperçoit que j'ai des dons. " Il reprit :

— Tout le mal est venu du morcellement de l'Empire. Le nombre des habitants avait augmenté, j'en conviens. Mais c'était assez de deux empires, l'un à l'Orient et l'autre à l'Occident, d'un Empire-Janus plutôt, présentant les deux faces du monde civilisé à la barbarie de l'univers. Pourquoi a-t-on permis à des usurpateurs, de prendre les titres de Roi d'Angleterre, de Duc de Bourgogne, de Roi de France ? Mais non, partout où sonne la parole romane nous sommes sur le territoire de l'Empire : Voyez, autour de nous, les Gaules, dans la plénitude de leur été ; voyez là-bas, Lutèce. Elle a grandi, certes, Lutèce des Parisiens, depuis le temps où l'Empereur Julien y venait passer les mois d'hiver ; — non, c'était avant qu'il devînt Empereur. — La population de l'Empire a augmenté : il faudra plus de fonctionnaires qu'autrefois, voilà tout. — Il y a aussi les Amériques, l'Australie, les Colonies européennes d'Afrique. Mais l'Administration qui a gouverné la moitié de l'Europe pourra bien gouverner la moitié du Monde. — Au moins, vous ne me trouvez pas ridicule ? "

Elle l'écoutait sans ennui.

— C'est que, " reprit Joanny, " lorsque j'ai parlé de cela, une ou deux fois, on s'est moqué de moi. Mon correspondant, à Paris, un dimanche, m'a d'abord écouté sans rien dire, puis il m'a conseillé de lire un roman de Flaubert, " Bouvard et Pécuchet, " pour y trouver des idées " du genre de la mienne ". J'ai bien compris, au ton, qu'il voulait plaisanter, et je ne tiens pas à lire ces livres modernes, qui ont été écrits par des auteurs qui ne seraient peut-être pas capables de traduire leurs propres

ouvrages en bon latin !... Une autre fois, j'ai voulu faire comprendre mes idées à un vieil ami de ma famille, qui me paraissait plus intelligent que le reste de la compagnie. Il s'est mis à rire tout de suite, et m'a dit qu'il avait vu bien des réactionnaires dans sa vie, mais qu'il n'avait jamais rencontré un homme qui fût aussi réactionnaire que moi; et que ce n'était pas beau, pour le fils d'un vieux républicain, d'avoir de ces idées-là. — Parce que, dans l'intérieur, ou, comme nous disons, en province, les enfants doivent avoir les mêmes opinions politiques que leurs parents : s'ils y manquent, on les mésestime. Oh ! Mademoiselle, vous ne pouvez pas vous figurer combien l'intérieur est encore sauvage ! — Enfin, cet homme riait. Alors, pour l'agacer, je lui ai dit que je me considérais, non pas comme un Français, mais comme un Citoyen romain. J'avais deviné juste : ça l'a mis en colère tout de suite. J'avais dérangé ses pauvres larves d'idées, et elles grouillaient dans son crâne étroit. Il était tout rouge. Comme il me paraissait petit, borné ; il tenait dans ma main; il s'y trémoussait, comme un insecte qu'on taquine. Je voyais en lui, non pas un homme, mais un produit manufacturé, une machine à dire ce qu'il faut dire et à penser ce qu'il faut penser. Ah ! si jamais je me suis senti supérieur à quelqu'un, c'est bien à cet imbécile ! "

— Oh ! Monsieur Léniot, ce n'est pas bien de parler ainsi ! "

Il y avait un tel accent de reproche dans la voix de la jeune fille, que Joanny se tut, tout décontenancé. Il avait jusque là déclamé, avec le bel aplomb que lui donnait la certitude d'être approuvé entièrement de celle qui l'écoutait. Et, bien au contraire, la voici qui protestait, à bout

de patience, contre ses paroles. Enfin quoi, il lui avait déplu ; et c'était ce qui pouvait lui arriver de pire. Il continua de parler, mais son cœur n'était plus dans ce qu'il disait. Tout ce qu'il se disposait, l'instant d'avant, à exprimer brillamment, lui parut soudain ridicule, vain et sans intérêt. Il prit un détour, entama le chapitre des vertus romaines. Il exalta la pauvreté surtout :

— Rome, " dit-il, " est la fille aînée de la pauvreté : voilà le secret de sa puissance. Les poètes du Siècle d'Auguste eux-mêmes s'en rendaient compte. Ecoutez ce que dit Horace :

" Hunc....

ce mot se rapporte à Fabricius dont il vient de parler,—

Hunc et incomptis Curium capillis,
Utilem bello tulit et Camillum
Saeva paupertas et avitus apto
Cum lare fundus !

" Saeva paupertas " : la " cruelle pauvreté "......

Joanny resta bouche bée ; il venait de lire dans les yeux de la jeune fille une pensée qui l'affola. Ces yeux semblaient dire : " Est-ce une insolence ? se moque-t-il de moi ? " Il se souvint alors qu'une dame, à qui il avait déclamé, un jour, un passage de Tacite, lui avait dit d'un ton fâché : " Vous pouvez bien m'insulter si vous voulez : je ne comprends pas ce que vous dites. "

L'appel à l'étude du soir les sépara tout aussitôt. Elle ne lui tendit pas la main...

Toute la soirée, Joanny eut les tempes bourdonnantes et les joues enflammées. Il lui avait déplu. Il avait été ridicule, d'abord ; et, ensuite, odieux. Ah ! ces grandes

tirades bêtes et puériles : “ Léon, Empereur d’Occident ”, et l’invocation aux mânes de Caton ! Il y avait là de quoi mourir de honte. Il aurait voulu renier ces phrases. Au moins, s’il les avait écrites, il aurait pu les effacer avec une gomme. Mais il n’y a pas de gomme, au monde, qui puisse effacer dans la mémoire des autres les paroles que nous leur avons dites. Il aurait dû, aussi, s’excuser d’avoir fait cette citation latine. Mais ce qui avait dû la scandaliser, c’est qu’il s’était moqué de ses propres concitoyens et qu’il avait renié sa patrie.

— Ça doit lui sembler monstrueux, à cette pauvre fille ! Rien de plus conservateur que les femmes ; leurs idées sont toujours en retard d’une génération au moins ! ”

Lorsque, du haut de son esprit, il avait raillé la sottise du républicain de province, comme le Bon-Sens, l’infâme Bon-Sens, outragé, avait frémi en elle ! Quoi, elle était de tous points pareille au “ produit manufacturé ” qu’il avait mis en colère. Alors, il regretta de ne l’avoir pas scandalisée davantage, de ne l’avoir pas poussée à bout. C’est un jeu : avec quelques paradoxes bien choisis, on fustige l’intellect des sots : d’abord ils se fâchent, et puis ils finissent par hurler comme des chiens. Oh, le joli petit jeu de société !

Les sots ? Mais qu’est-ce que les sots ? La distinction, si nette, qu’il établissait, correspondait-elle à la réalité ? C’était vraiment trop simple, de dire qu’il y a deux classes d’hommes : les imbéciles et les gens intelligents, et de se ranger, naturellement, au nombre de ces derniers ! Et pourtant les poètes classiques se font un mérite de mépriser le vulgaire. Ah ! il était fatigué de ces réflexions. La vérité, c’est qu’il y a des choses qu’il ne faut pas dire devant tout

le monde. De même qu'on ne s'habille pas d'une manière extraordinaire pour aller dans la rue, à cause des gamins qui vous régaleraient d'un charivari ; de même il ne faut pas laisser voir à tout venant les pensées extraordinaires qu'on a ; on pourrait s'entendre dire : " Oh ! Monsieur Léniot, ce n'est pas bien, de parler ainsi. "

Et lui, qui avait pensé trouver, à défaut d'une amante, au moins une amie, une camarade à qui il pourrait tout dire, une égale ! *Une égale* ! — Bon, il retombait encore dans ses théories sur la bêtise des gens. Il lui avait déplu, et voilà tout.

Le lendemain, il s'excusa de son mieux :

— Je vous ai bouleversée, hier soir, avec mes paradoxes ; et j'ai été assez impoli pour citer du latin. Dites que je vous ai bien ennuyée ? "

— Mais non, je vous assure ; et vous ne m'avez pas du tout *bouleversée*.

— Vous êtes bien bonne, de me dire cela. Mais désormais, nous serons bons camarades, n'est-ce pas ?... Je voudrais tant vous laisser un souvenir qui ne soit pas mauvais.

Elle ne répondit rien. Il se sentit très loin d'elle ; tout-à-fait étranger à sa vie. Mais ce ne fut qu'une impression passagère. Ils ne firent jamais plus allusion à cet incident.

XV.

A quelques jours de là, il lui rendit la " Vie de Sainte Rose de Lima. " Il avait retrouvé dans ce livre, plusieurs des expressions les plus vives qu'elle avait employées dans leurs entretiens, par exemple : " le lit étroit et dur de la

Croix ". Il aurait pu lui parler de cela ; mais il eut peur de lui faire trop de peine. Il se contenta de dire, en prenant, malgré lui, un air important :

— C'est une vieille traduction espagnole des Actes des Saints. Cela sent son castillan de la fin du Siècle d'Or."

— Vous connaissez aussi la littérature espagnole? Vous êtes un vrai savant, Monsieur Léniot ?

— Oh, Mademoiselle... "

Elle ne se moquait pas ; elle s'était même efforcée de mettre un ton respectueux dans sa question. Joanny se rengorgeait.

— Mais si ; M. Santos Iturria a dit un jour devant moi que vous étiez le meilleur élève du collège. "

Alors, il essaya de lui expliquer le classement des devoirs, les compositions, le tableau d'honneur. Mais il y mettait trop d'ardeur, et l'on voyait tout de suite qu'il y attachait une importance exagérée. En dehors du collège, tout cela n'était d'aucun prix, et à peine compréhensible. Il se tut, interdit : il n'osait même plus prononcer le mot " composition ", qui soudain lui parut exprimer une idée enfantine, dont les grandes personnes sourient non sans raison. Il sentit que le défaut de maturité de leur esprit se trahissait dans tout ce qu'ils disaient, dans la manière dont elle avait exprimé ses sentiments religieux comme dans la façon dont il lui avait parlé de l'histoire romaine.

— Vous travaillez beaucoup " ? dit-elle.

— Oui, beaucoup. On croit que j'apprends facilement, mais ce n'est pas vrai ; mon esprit est lent, je ne saisis pas les choses du premier coup. Vous voyez que je vous avoue même des imperfections. "

Elle lui demanda si c'était par goût pour ses études ou

bien par obéissance pour ses parents qu'il se donnait tant de peine ?

— Non, c'est pour plaire à quelqu'un ; c'est pour être digne de quelqu'un... Il y a un mois, je ne savais pas au juste à qui je voulais plaire, mais je savais que cette personne viendrait. C'est pour honorer sa venue que je décorais de gloire toute ma vie, que je faisais de ma vie un beau palais qu'elle viendrait habiter. Maintenant cette personne est venue... C'est vous. "

Et voilà, c'était dit. Elle ne rougit pas ; elle restait calme. Elle était si belle qu'il croyait sentir la chaleur de son visage. Bientôt elle demanda en quelle classe était Santos Iturria. Puis elle ne parla plus que de choses insignifiantes. Ils se séparèrent plus tôt que de coutume.

Imprévu, presque inaperçu, le grand période était arrivé, avait été dépassé — dans un profond silence. C'était un échec bien complet, cette fois. Joanny était furieux d'avoir menti pour rien. Car enfin ce n'était pas pour les beaux yeux — assurément très beaux — de Fermina Marquez qu'il travaillait. Cela devait arriver : maintenant, il la déstestait cette dévote !

Le lendemain et les jours suivants, jusqu'aux vacances de la Pentecôte, ils restèrent constamment près de Mama Doloré, et n'échangèrent que des propos de politesse.

XVI

Camille Moûtier était un élève de cinquième. A treize ans, c'était un petit garçon pâle ; aux cheveux bruns toujours coupés trop courts, aux yeux tristes. On devinait

que ses regards avaient été vifs et malicieux, mais autrefois, avant son entrée au collège. Car il n'était pas fait pour la vie de collège. Pour lui, elle était un supplice renouvelé tous les jours. On comprenait, en l'observant, qu'il avait tellement pris l'habitude de souffrir que la souffrance était devenue sa meilleure amie.

Il n'aspirait qu'à se faire tout petit, qu'à disparaître. Il connaissait la douleur qu'infligent les maîtres, l'administration aveugle, par leurs réprimandes et leurs punitions. Et il connaissait aussi la douleur qu'infligent les Autres, les camarades brutaux, surtout ceux qui savent torturer les âmes par des railleries affreuses, ou par des humiliations qui font souhaiter la mort. Déjà même plusieurs fois, il avait songé à se tuer ; mais une crainte religieuse l'en avait empêché. Il se résignait donc à vivre. Et même il essayait de paraître gai, pour ne pas s'attirer, par un air maussade, plus de persécutions. Quelquefois, ne pouvant presque plus retenir son envie de pleurer, sur les rangs ou au réfectoire par exemple, il se mettait à faire des grimaces, dont tout le monde riait, mais qui l'aidaient à refouler ses larmes.

Camille Moûtier était vite devenu un très mauvais élève. En effet, les punitions et les mauvaises notes étaient bien plus faciles à supporter que les mille taquineries des camarades. Il s'était bien battu, les premiers temps, et il lui arrivait bien encore de donner quelques coups de poing, quand un peu de colère se ranimait en lui. Mais sa colère avait été usée par le désespoir. Les taquins s'acharnaient sur lui. Et de plus, sa fierté était si délicate, que certaines plaisanteries, que d'autres eussent supportées sans chagrin, et qu'on fait cesser en ripostant une fois pour toutes,

l'affectaient comme des injures graves, dont le souvenir le torturait. Mon Dieu, nous ne pouvons pas être bons.

Il attendait la nuit pour pleurer à son aise. Si l'on n'a pas mis votre lit en portefeuille, et si l'on n'a pas glissé une assiette pleine de purée entre vos deux draps, vous pouvez pleurer tout votre soûl. Camille Moûtier attendait que tout le monde fût endormi ; alors tout son chagrin montait dans ses yeux, débordait, et coulait doucement sur ses joues. J'ai souvent prêté l'oreille à ces grands désespoirs d'enfants : on n'entend pas de sanglot, on n'entend rien, sinon, à de longs intervalles, *un petit sifflement*. Si le surveillant était éveillé, il pourrait croire qu'un mauvais plaisant sifflote.

Aussi, la joie que lui apportaient les vacances était-elle presque trop grande pour lui. Ces vacances ! il jouissait d'elles dans toutes leurs minutes. C'étaient des rendez-vous avec lui-même ; il s'y retrouvait, libre et gai comme avant son entrée au collège. Pour quelques jours ou quelques semaines, il cessait d'être une pauvre chose souffrante et pleurante. Et ses parents, le voyant si joyeux, si attentif à ses jeux, si "enfant", s'attendrissaient sur l'insouciance et le bonheur sans mélange de l'enfance, — de l'enfance telle que Madame Amable Tastu et Victor Hugo l'ont chantée : le meilleur temps de la vie.

Mais l'entrée de Fermina Marquez dans l'existence du collège, enleva beaucoup de leur bonne saveur aux vacances du petit Camille Moûtier. Maintenant il avait trouvé quelque chose à aimer dans son enfer. Dès la première minute il fut certain qu'il n'oserait jamais s'approcher d'elle, qu'il ne serait jamais rien pour elle. Avant même d'avoir été aperçu d'elle, il priait pour elle tous les soirs.

Il fut jaloux de Santos et il fut jaloux de Léniot. En pensée, il se donnait à elle, pour toujours, ne voyant plus rien au monde, sourd, extasié. Il se remit à vivre. Quelques combats, où il eut le dessus, écartèrent de lui, pour quelque temps, les taquins. Alors il osa faire connaissance avec le petit Marquez, qui était aussi en cinquième. Etre vu avec Marquez lui plaisait; est-ce qu'ainsi il n'était pas plus près d'elle; est-ce que son nom n'était pas associé, dans la pensée de ceux qui le voyaient marcher au côté de Marquez, avec son nom à elle? On écrivait sur les murs les noms de ceux qui devenaient des inséparables; les amitiés trop exclusives étaient tournées en ridicule, et on les persécutait si bien, qu'on réussissait parfois à les rompre. Eh bien, le jour où Camille Moûtier lut, sur les murs du manège, l'inscription: "Moûtier et Marquez", il fut plus gai qu'il n'avait jamais été depuis son entrée à Saint-Augustin: "Si elle avait lu cela!"

Il ramenait à elle tous ses propos: parler de son frère, c'était encore, pour lui, parler d'elle; parler de Paris, où elle habitait, c'était encore parler d'elle; parler de la Colombie, parler de l'Amérique, parler de l'histoire d'Espagne, parler de la bataille de Rocroi, c'était encore parler d'elle! Les progrès qu'il fit en castillan furent étonnants: le castillan n'était-il pas la langue maternelle de Fermina Marquez? Et, dans ce prénom étranger: Fermina, il voyait quelque chose d'admirable; ce prénom résumait pour lui toute la beauté du monde. C'était la plus belle parole qui fût sortie de la bouche des hommes. Il n'aurait jamais trouvé le courage de dire à haute voix: Ferminita. Ce diminutif était trop familier, trop près d'elle.

Pourtant, s'il avait pu être vu par elle... seulement vu!... A la Pentecôte il eut la chance de passer un jour entier à Paris; un vrai jour vivant de Paris, et non pas un de ces dimanches renfrognés et mornes, lorsque tous les magasins se sont fermés exprès pour n'être pas vus des collégiens et des Saint-Cyriens. Les Saint-Cyriens, eux, semblent sourire avec mystère en passant le long des devantures closes: ils ont vu les étalages jeudi dernier. Mais pour les collégiens, pas d'étalages: cela pourrait leur faire oublier leurs thèmes. Jusqu'aux librairies qui sont oblitérées: les collégiens doivent se contenter des éditions classiques; et la littérature contemporaine n'est pas faite pour eux. Du reste, elle ne vaut rien: MM. les surveillants-généraux, qui se montent des bibliothèques avec les romans confisqués aux élèves, vous donneront à entendre que, pour commencer à avoir du talent, un auteur doit être mort depuis soixante-quinze ans.

Camille Moûtier avait passé tout un samedi à Paris, chez son correspondant qui, s'étant souvenu de l'existence du petit collégien, l'avait envoyé chercher à Saint-Augustin par son domestique. C'était une corvée pour le domestique: il dut faire semblant d'écouter tout ce que ce petit garçon lui dit de l'Amérique et des beautés de la langue castillane. Arrivé dans l'appartement sombre de la rue des Saints-Pères, Camille Moûtier fut aussitôt confié à un neveu de son correspondant, un jeune homme de vingt ans, qui faisait son droit.

Camille l'avait déjà vu, ce grand étudiant en droit; mais il n'aurait su dire en quel lieu ni quand. Cet appartement et cette famille lui apparaissaient toujours comme des choses et des gens vus en rêve, dans un rêve qui

revient quelquefois, mais qui ne dure jamais assez pour que l'aspect des lieux et que les traits des gens se gravent dans la mémoire du dormeur. Même la notion de leurs liens de parenté était incertaine, pour lui ; cette vieille dame, était-elle une invitée de chaque dimanche, une tante de province, ou bien la mère de son correspondant ? Il les prenait les uns pour les autres. Il ne reconnaissait avec certitude que son correspondant lui-même : il avait toujours une redingote à revers de soie et une calotte de velours noir.

Il pouvait bien les ignorer ; eux, ne se gênaient pas pour lui : ils continuaient devant lui leur existence quotidienne, parlant de choses et de personnes qu'il ne connaissait pas. C'était un rêve, ni bon ni mauvais ; fatigant, plutôt ; parce que, bien qu'il évitât avec soin de se mêler à l'action des personnages, il devait s'observer et répondre quand on l'interrogeait. A table, par exemple, vous ne savez jamais si c'est vraiment à vous qu'une question s'adresse.

Donc, en ce jour d'été, sous le plafond des rues fraîchement peint en bleu, Camille Moûtier rêva qu'il se promenait avec Gustave, le fantôme qui faisait son droit. Gustave était un peu honteux d'être vu avec un potache. Et toute conversation, avec ce gosse, lui semblait impossible : ils n'avaient rien de commun. C'était une journée perdue. Mais bah, il retrouverait bien d'autres journées d'été, qui le dédommageraient de celle-ci ; d'autres journées, passées en des compagnies infiniment plus intéressantes. Il répondait par monosyllabes à Camille Moûtier qui lui expliquait abondamment la découverte du Darien, l'expédition de Balboa, et comment la Nouvelle-Grenade était devenue

la Colombie. Ce petit garçon savait bien sa géographie. Un peu plus tard, la voix du petit garçon trembla très fort, et Gustave qui ne songeait même plus à lui, avait prêté l'oreille : le petit garçon parlait d'un de ses camarades, nommé Francisco Marquez et de la sœur de ce camarade, Fermina. Gustave blasphéma :

— Fermina ? En voilà un nom à coucher dehors ! Fermina !

Devant le beau magasin de jouets qui est au coin de la rue du Louvre et de la rue de Rivoli, sous les arcades, ils s'arrêtèrent. Le petit garçon, comme il sied à un petit garçon, ne se lassait pas de regarder l'étalage. Il fallut entrer dans le magasin. Et Gustave fut surpris de voir que le petit garçon achetait un petit drapeau, un drapeau de soie imprimée collé à une hampe de fer. " Qu'est-ce que le petit garçon voulait faire de cet accessoire de cotillon ?" Vraiment les grandes personnes ne savent rien comprendre.

Et, le lendemain de la rentrée, à la récréation de une heure, Camille Moûtier, ayant aperçu Mama Doloré et ses nièces dans le parc, sortit de la cour, le cœur battant très fort. Une fois hors de la vue des surveillants, il se mit à courir, et, comme un beau chevalier paré des couleurs de sa dame, il passa devant Fermina, tenant à la main un petit exemplaire du drapeau colombien, flottant !

— Tiens ", s'écria la jeune fille, " le drapeau de mon pays ". Camille Moûtier revint sur ses pas, et balbutia :

— J'allais le porter à Paquito ; où est-il, Mademoiselle ?" Il n'attendit même pas la réponse. C'était déjà trop pour son courage. Il se sauva.

Ce fut la grande aventure qu'il eut cette année-là.

XVII

Santos Iturria, à la rentrée des vacances de la Pentecôte, parut avec une physionomie radieuse. Il ne profitait jamais des vacances, et c'était un événement que de l'entendre appeler, un jour de sortie, au guichet du parloir. Lui-même semblait ne pas tenir beaucoup à ces congés ; ses équipées nocturnes en compagnie du nègre lui suffisaient. Mais à l'approche des vacances de la Pentecôte de cette année-là, il avait tout mis en œuvre pour obtenir une sortie. Et il avait réussi à se faire demander par un jeune secrétaire de la légation mexicaine, qu'il avait connu à Montmartre.

Joanny Léniot voyait clair en lui-même ; il avait bien dit : son esprit était lent, et il ne comprenait pas les choses du premier coup. Même lorsque le lendemain de la rentrée, Santos, l'ayant rencontré dans un couloir, lui eût dit : “ Petit Léniot, il y a deux personnes que vous gênez bien, ” il n'avait pas compris. Il fallait qu'il vît.

Et il avait vu.

— La chica sera ici dans un instant,” dit Mama Doloré en accueillant Joanny. Il répondit d'une voix très calme :

— Oui ; elle est dans la charmille avec Iturria senior. ”

— Ah vraiment ? ” fit Mama Doloré, avec indifférence. Pilar posa sur lui un de ses beaux regards de feu noir, sérieusement. Cette enfant savait-elle ? Elle avait peut-être pitié de lui. Il ne manquait plus que cela !

— Quand elle reviendra, dites-lui que je l'attends sur la terrasse. ”

Il y monta. Quelques minutes plus tard, Fermina Marquez était près de lui. Il ne lui dit pas bonjour. Mais d'un

geste théâtral, il lui montra Paris, c'est-à-dire cette légère brume grisâtre que l'on apercevait à l'horizon.

— C'est grâce à mes pareils que cette ville mérite de s'appeler la Ville Lumière. — Vous comprenez ? »

Elle ne répondit rien.

— Vous comprenez ? »

Voyant qu'elle était décidée à se taire, il se tourna vers elle, et lui dit l'auguste vérité :

— J'ai du génie ».

Elle ne dit rien. Elle s'attendait à une scène d'un autre genre. Elle éprouvait même un soulagement, à voir que les choses prenaient cette tournure. Quant à lui, il la regardait avec un sang-froid qu'il n'avait jamais encore possédé en sa présence. Il pouvait même la regarder dans les yeux sans être ébloui. Il lui semblait qu'il portait en lui-même une beauté auprès de laquelle la beauté de la jeune fille disparaissait.

— Quand je vous ai dit que c'était pour vous plaire, ou pour plaire à une femme, — que je travaillais, j'ai menti. J'ai menti et je m'en vante ! C'est pour moi que je travaille. Je suis possédé par une ambition si grande que seule l'assurance d'une gloire immortelle pourra la satisfaire. Je m'étonne, vraiment, que vous n'ayez pas compris plus tôt que vous aviez affaire à un homme de génie. »

Il ricana ; mais aussitôt il continua sans violence :

— On peut s'y tromper, en effet. Surtout avec moi, qui n'ai rien que mon génie, et qui suis absolument dépourvu de *dehors*, comme ils disent ; absolument dépourvu de brillant, et sans conversation, et sans talent de société, et presque sans intelligence après tout ! Oui, je suis tout seul avec le fardeau de mon génie, qui est comparable à

une très haute montagne, abrupte et noire, d'un aspect trop austère pour vos regards, Mademoiselle. — Oh, écoutez-moi jusqu'au bout ; je ne vous dirai rien qui puisse vous faire de la peine. Tenez, asseyons-nous. "

Il lui prit la main et l'entraîna. Elle cédait, ne souhaitant même pas s'en aller. Elle savait qu'il venait de la voir dans la charmille avec Santos. Or, il lui semblait qu'il ne s'agissait plus de cela, mais de choses beaucoup plus graves, qu'elle comprenait mal. Il dit :

— L'amour de nulle femme ne suffira jamais à remplir mon cœur. Ce que je veux, c'est la gloire. Et la vraie gloire, celle qu'on n'a pas demandée. Je vois autour de moi de bons élèves qui ne sont pas satisfaits d'être ponctuels et de faire des devoirs sans fautes ; ils éprouvent le besoin de fortifier leur position par toutes sortes de petites intrigues : ils cherchent à rendre des services aux surveillants, ils rient de tous les bons mots que disent les professeurs à leurs cours. Pour moi, je ne puis faire cela : mon visage, aussi bien que mon âme, est trop sévère. Je travaille sans aucune ostentation de zèle ; mais si vous saviez avec quelle application farouche ! J'accueille les compliments mêmes avec une indifférence simulée. Enfin, j'aime à sentir que je suis antipathique à tous les professeurs, et que, malgré cela, ils sont bien obligés de me donner les meilleures notes.

" J'ai pour correspondant à Paris Julien Morot, le romancier. Il paraît qu'il est célèbre. Je respecte tellement la gloire, que je respecte même sa gloire à lui, dont je ne voudrais pour rien au monde. C'est une gloire pareille à la célébrité d'une maison de commerce : elle ne se soutient que par une incessante réclame. Payée en services rendus

à des gens influents, payée en dîners et en réceptions, payée en argent même, c'est la réclame qui est à la base de la célébrité de cet écrivain. Aussi, il sait ce que vaut la gloire ! Un jour, il m'a dit : " Fais-toi des relations, c'est le seul moyen d'arriver. " Comprenez-vous : cela veut dire qu'il méprise sa gloire : elle est, pour lui, un fonds de commerce qu'il exploite et qui lui rapporte tant par an. Il voudrait bien avoir le temps d'écrire pour son propre plaisir, il voudrait bien pouvoir libérer ce qu'il a de génie. Mais il est pris dans l'engrenage : les éditeurs, les directeurs de revue, l'accablent de commandes. On ne le laisse pas tranquille. Et lui, il sait que toute sa célébrité est un leurre ; que, dix ans après sa mort, son nom sera tombé dans un oubli profond ; et que même cette célébrité, dont il aura joui de son vivant, le desservira auprès de la postérité : car le dédain tombé sur les œuvres de sa maturité, enveloppera aussi ses deux ou trois premiers livres, qu'il a, dit-il, écrits naïvement, avec foi, avec enthousiasme, ses deux ou trois premiers livres qui sont assurément le meilleur de son œuvre. Il sait tout cela. J'ai quelquefois pensé ; " Pourquoi ne préfère-t-il pas une fortune médiocre, l'obscurité de son vivant, et la gloire posthume, à cette célébrité artificielle et à cet avilissement de son talent ? " Mais un jour, il me donna une terrible réponse à cette question que je m'étais posée. Comme je lui parlais d'une théorie esthétique moderne : — " L'art pour l'art, c'est très joli, " me dit-il, " mais, vois-tu, il faut vivre. " Et il regarda sa femme et ses enfants. Il a perdu même le droit d'être pauvre.

" Au début de ma vie, l'exemple de Julien Morot précise, par contraste, mes instincts. J'appliquerai à ma

carrière politique des principes exactement opposés à ceux qui dirigent sa vie artistique. Moi, je ne m'enchaînerai à rien, ni à personne. Mon isolement sera complet ; il l'est déjà. Je resterai enfoui dans le silence et dans l'obscurité ; je fuirai le monde. Ma jeunesse sera pareille à celle du lieutenant Bonaparte. Je subirai, s'il le faut, avec patience, les dédains du monde, les ricanements des sots, j'affronterai avec calme les sourires d'incrédulité de mes proches, — mais le jour où mon soleil se lèvera sur eux, tous les hommes s'agenouilleront dans mon rayonnement matinal !

" J'attendrai. J'ai de la patience. J'ai déjà si longtemps attendu. Depuis que je pense, depuis que j'ai des sensations, j'ai vu mon génie en moi. J'ai donc pris l'habitude d'être méconnu. Ma mère m'emmenait chez la couturière et chez l'épicier, et je m'étonnais que ni la couturière ni l'épicier ne vissent que j'étais un enfant de génie. J'avais tort de m'étonner. Maintenant encore, ils ne voient pas que je suis un homme de génie ; ils ne peuvent pas voir cela. Ils ne savent même pas que je suis un bon élève ; ou, si ma mère le leur a dit, ils l'ont oublié. Ils me saluent d'une manière obséquieuse ; mais c'est parce qu'on leur a dit que mon père gagne deux cent mille francs par an dans les soieries. Ils honorent en moi la puissance de l'argent, que je méprise, moi. Ils ne rendront hommage à mon génie que le jour où ils m'auront vu, tranquille et maussade, passer à cheval en avant de toute l'armée !

" Je me rappelle, quand j'avais neuf ans, sept ans même. Des vieillards venaient chez nous. Leur vie était faite, et ils arrivaient sans gloire au seuil du tombeau. Sans gloire ; les deux mots terribles ! Avaient-ils même jamais désiré la gloire ? Avaient-ils du moins, dans leur

âme, les ruines majestueuses d'un grand espoir brisé ? Non ; ils n'avaient jamais eu d'ambition. Ils avaient été étudiants à Paris, et puis ils étaient venus s'installer notaires ou avoués en Province. Ils tiraient vanité de n'avoir jamais rien désiré de chimérique, c'est-à-dire rien de grand, dans toute leur existence. Et moi, petit garçon taciturne, quantité négligeable, moi, je les méprisais dans mon cœur. Ils avaient traversé la vie en silence, pareils aux animaux, que la Nature a inclinés vers la terre et qu'elle a faits esclaves de leurs appétits grossiers. " Il hésita une seconde. " Cette phrase est de Salluste, " dit-il ; et il poursuivit :

" Pourtant, je savais à peine, alors, ce que c'était que la gloire ; ce que c'était que l'ambition, et toutes ces passions dont je suis plein.... D'autres fois, nous avions à recevoir et à traiter des marchands, des financiers, enfin toutes sortes de gens vulgaires. Comme je ne leur adressais jamais la parole, parce que leur vue seule suffisait à m'écœurer, ils me prenaient pour un enfant arriéré, et me demandaient : " Comment je m'appelle, moi ?" Un jour, j'ai répondu à l'un d'eux, avec une lenteur et une douceur extrêmes : " Im-bé-ci-le ". Mon père m'a souffleté ; mais j'avais produit mon petit effet, je vous assure.

" O Mademoiselle, ma modestie et mon humilité n'ont pas de borne ! Tant qu'un homme n'a pas renié expressément, en ma présence, son propre génie, je crois à son génie. Mais presque tous les hommes avec une candeur bien remarquable, certes, s'empressent de nier toute prétention au génie. On en trouve même qui vous disent : " Dès qu'on a acquis un peu d'esprit critique, et pour peu qu'on soit intelligent, on s'aperçoit qu'on n'a pas de génie ". C'est ainsi qu'ils avouent leur propre nullité, qu'ils

s'infligent eux-mêmes cette épouvantable deminutio capitis. Combien en ai-je vu abdiquer de cette façon ! Mademoiselle, *maintenant*, vous pouvez entendre ma profession de foi : je méprise l'esprit critique ; je hais la science ; et je ne respecte que les passions humaines, parce qu'elles seules comptent, au milieu de toutes les sottises modernes ! "

Il n'avait pas cessé de la regarder. Il lui disait des choses folles ; des choses qu'il n'eût pas même osé s'avouer, en tout autre temps. Et cependant, il la dominait. Pour elle, résignée, elle le laissait divaguer. Elle restait là, prêtant à peine l'oreille à ce qu'il disait, attendant qu'il eût fini. Il reprit :

— Considérez un peu quelle est ma position. Ne suis-je pas semblable à un homme qui posséderait des milliards cachés dans un souterrain ? Cet homme habiterait une petite ville, il ne pourrait pas sortir de cette petite ville où l'on ne trouverait rien de ce qui s'appelle le luxe. Il serait obligé de vivre comme les autres habitants, sans pouvoir jamais dépenser ses milliards. Et cette richesse fabuleuse, les gens de ce petit pays ne voudraient pas croire qu'il la possède vraiment. Et, quand il parlerait de ses milliards, on lui rirait au nez. — Avez-vous lu " Le Secret de Monsieur Synthèse ", de Louis Boussenard ? Je l'ai lu, quand j'avais neuf ans, et je m'en souviens encore. Il y a dans ce livre un personnage qui est l'homme le plus riche et le plus savant du monde ; c'est le Docteur Synthèse. Il possède un capital qui lui permettrait de devenir, du jour au lendemain, " propriétaire foncier du Globe ". Que mon jour vienne seulement, et moi aussi j'ai, non dans les banques, mais en moi-même, de quoi devenir

propriétaire foncier du Globe ! Et mon jour viendra. Il est bien venu pour le lieutenant Bonaparte. Est-ce que : Joanny Léniot, cela ne sonne pas aussi bien ? Pour flatter mes parents, les petites gens chez nous me disent volontiers : " Vous serez si riche un jour, M. Joanny ". Ils ne se doutent guère combien je serai riche en effet. Ils en mourraient d'envie. — Voulez-vous une preuve de mon génie ? eh bien écoutez ceci :

" Mon père, il y a quelques années, avant qu'il me mît à Saint-Augustin, me fit suivre, pour quelque temps, les classes d'une école primaire de notre quartier, à Lyon. Mon père, dois-je dire, avait l'intention de se porter candidat à je ne sais quelle dignité publique. Ce fut pour flatter la plèbe qu'il me fit fréquenter cette école. Je dus la quitter au bout d'un mois : les élèves — tous — me persécutaient et auraient fini par me tuer. On a pensé qu'ils étaient jaloux de mes habits de bourgeois, de mes bonnes manières, de la richesse de mon père, enfin, chagrins que je ne fusse pas un de leurs semblables, c'est-à-dire : un voyou. Il y avait bien un peu de tous ces sentiments dans leur haine pour moi ; mais cette haine était vraiment trop forte : ils avaient deviné l'homme de génie en moi, et c'était l'homme de génie que ces jeunes Gaulois persécutaient, d'instinct.

" Les hommes se sont dit : Il nous est étranger ; ah ! le jour où, les ayant mêlés à tous les peuples de l'Empire dans l'immense creuset de mon armée ; ayant fait, de ces sauvages Gaulois de l'intérieur, des Citoyens romains, je passerai devant le front de leurs légions, de quel cœur ils crieront, mes insulteurs d'autrefois : Ave Cæsar ! — Et, lorsque les petits-enfants de leurs arrière-petits-enfants liront l'histoire de ma vie dans leurs manuels d'histoire,

comme ils sangloteront d'admiration et d'amour pour moi !"

Il la regarda posément. Il aurait pu continuer à mettre ainsi son âme nue devant elle. Il y trouvait un plaisir extrême. Il ne la respectait plus ; ou du moins il ne se gênait plus avec elle. Il se leva, voulant terminer lui-même l'entrevue.

— J'étais venu vous dire, Mademoiselle, que je n'aurai plus le plaisir de passer les récréations en votre compagnie. J'avais demandé à mon père l'autorisation de prendre quelques leçons d'aquarelle, avant les grandes vacances, pour avoir un passe-temps de plein air pendant Août et Septembre prochains. Mon père m'a donné son autorisation; j'ai vu le professeur de dessin... Nous commencerons par des fleurs, c'est très intéressant. Bref, mes récréations de l'après-midi se passeront désormais dans la salle de dessin. Je vous quitte. Je vais prendre congé de Madame votre tante et de Mademoiselle votre sœur... Mademoiselle.... "

Il s'inclina cérémonieusement. Il fut surpris de voir qu'elle lui tendait la main. Et sa poignée de main fut remarquablement énergique ; vraiment, elle *retint* sa main.

Tout de suite il alla prendre congé de Mama Doloré, donnant la même excuse, récitant le même mensonge. Il se demandait : " Comprend-elle que ces leçons d'aquarelle ne sont qu'un prétexte ?" — Pilar assurément avait compris. Il crut voir, dans son regard d'adieu, un regret : " Moi, je n'aurais pas dit non. " Mais peut-on jamais savoir ? Joanny se raisonnait : " Après tout, j'ai peut-être mal interprété ce regard ; et n'ai-je pas comme tout le monde, ma part de fatuité naturelle ?"

Cependant il allait solliciter une entrevue avec M. le

Préfet des Etudes. Il fallait que, dès le lendemain, il commançât ses leçons d'aquarelle, sans attendre l'autorisation paternelle, dont il était assuré d'avance, et qu'il demanderait ce soir même par lettre. L'huissier le fit attendre dans l'antichambre. Il s'y trouva assis en face d'une glace. Comme rien ne réfléchissait votre visage, dans l'intérieur du collège, vos propres traits cessaient bientôt de vous être familiers, et vous connaissiez mieux le visage de vos camarades que le vôtre. Quelques Narcisses possédaient bien de petits miroirs de poche dont ils se servaient en grand mystère. Mais Joanny n'était pas de ceux-là ; et il retrouvait, dans cette glace, son image, comme on retrouve une personne que l'on connaît et dont on étudie le visage à chaque nouvelle rencontre. C'est en se regardant dans sa glace qu'un homme parvient à modifier, autant qu'il est en son pouvoir de le faire, les jeux de sa physionomie. Joanny voyait, avec une surprise mêlée de peine, quelques-uns de ses états d'esprit les plus habituels écrits clairement dans ses traits. L'expression trop attentive de ses yeux ; ce pli à son front, voilà ce qu'il devait faire disparaître. Oui, un " visage sévère " ; c'était bien cela. Un teint mat, des yeux bruns, et, surtout, des muscles faciaux presque immobiles, des joues qui ne pouvaient pas sourire ; un visage lourd et dur, bien que d'un dessin délicat, presque classique ; *romain.*

Une sonnerie électrique appela l'huissier dans le cabinet du Préfet des Etudes. Puis l'huissier revint pour annoncer " l'élève Léniot. "

L'élève Léniot salua M. le Préfet des Etudes. Il lui exprima son désir de prendre des leçons d'aquarelle ; et, en quelques minutes, tout fut réglé. Il dit ensuite, que

ses récréations étant désormais occupées par ces leçons, il ne pourrait plus accompagner “ les dames Marquez ” dans leurs promenades au parc. “ Il serait peut-être opportun de désigner un autre élève pour me remplacer auprès d’elles, ” ajouta-t-il avec une légère intonation ironique, que le Préfet des Etudes ne remarqua point.

— En effet ; mais, quel élève ?

— Je suis certain qu’elles agréeront très volontiers Santos Iturria. ”

— Bien. Vous allez dire à M. Iturria senior que je désire lui parler, qu’il vienne ici . . . Ah ! M. Léniot ” ajouta le Préfet des Etudes, comme Joanny se dirigeait vers la porte, “ je puis bien vous l’annoncer tout de suite : vous avez été choisi, par le comité des Professeurs, pour faire le discours latin à Son Eminence. Son Eminence nous honorera de sa visite dans une quinzaine de jours ; tenez-vous prêt. Je vous félicite bien sincèrement, et je suis certain que, dans cette circonstance, vous soutiendrez la réputation du Collège, et la vôtre. Je ne vous retiens plus. ”

On était déjà en étude. Léniot, passant devant l’étude de Philosophie, poussa la porte et entra. Il transmit au surveillant, l’ordre du Préfet des Etudes appelant Santos Iturria dans son cabinet. “ Il va donc savoir que c’est moi qui facilite leurs entrevues ” pensa Joanny. Il n’éprouvait aucune jalousie.

Il était même content. Une fois assis à sa place dans son étude, et tranquille, il rechercha les causes de son contentement. C’était d’abord cette grande nouvelle que venait de lui annoncer le Préfet des Etudes : il avait été désigné pour faire le discours latin à l’archevêque. C’était

là un honneur qu'il n'avait pas même osé souhaiter. " Quand les autres sauront cela ! — et mes parents. " Mais il y avait quelque chose dont il était encore plus satisfait : c'était le discours qu'il venait de faire à Fermina Marquez. Il l'avait improvisé rapidement, comme il improvisait, en marchant dans la cour des récréations, ses meilleures compositions françaises : il les portait " dans sa tête " pendant plusieurs jours, les modifiant, les retouchant, supprimant un adverbe, changeant de place tout un membre de phrase. Et, une heure avant le moment fixé pour remettre les copies, il écrivait sa composition, directement au net, sans une rature. C'est ainsi qu'il aurait pu réciter d'un bout à l'autre, sans hésitation, tout le discours de rupture qu'il avait fait à la jeune fille. Il en était satisfait : cette fois, il était bien sûr de n'avoir pas été ridicule.

A peine regrettait-il des mots un peu vifs : " des marchands, des financiers, toutes sortes de gens vulgaires " et le père Marquez qui était banquier. Mais non, ce n'était pas une sottise. Pendant tout le temps qu'il avait parlé, Joanny avait senti que, du fond de sa conscience, une force cachée le poussait à dire cela, et que tout cela était plein d'un sens plus complet qu'il ne croyait. Bref, il avait encore menti. Son génie, par exemple. C'était la première fois qu'il s'affirmait à lui-même l'existence de son génie. Quand il lisait cette " Vie de Franklin ", il ne croyait pas à son propre génie. Quand on lisait, en classe, le devoir de quelque autre élève, il s'étonnait devant mille pensées subtiles, mille habiletés de traduction qu'il n'eût jamais découvertes, lui. Que de fois il avait éprouvé la vérité du sentiment exprimé par ce vers :

“ Mon génie étonné tremble devant le sien ”.

En vérité, il y avait, dans sa vie, pour quelques instants où il lui semblait que sa personnalité remplissait le monde, des jours et des jours où il se sentait réduit à un point, et où l’univers était si grand que l’idée de son propre néant l’épouvantait. Au sujet de sa modestie et de son humilité il avait donc été sincère. Mais de nouveau il avait usé d’artifice lorsqu’il avait fourni ce qu’il avait nommé une *preuve* de son génie. Pendant qu’il parlait de persécution il avait obscurément associé les idées suivantes : Jean-Jacques Rousseau, — la folie de la persécution, — le génie. Sa preuve était double : apparente, en ce qu’il se disait persécuté à cause de son génie ; et évidente, parce que souvent l’homme de génie se croit persécuté. Oh ! c’était très fort !

En somme, toute son éloquence revenait à ceci : “ Entre Santos Iturria et moi vous avez choisi. C’est bien. Mais sachez donc qui vous avez rejeté, et regrettez-moi ! ” Il n’avait pas songé un instant à lui reprocher sa coquetterie, à lui dire combien cette coquetterie contredisait ses discours religieux ; bref, à l’accuser d’hypocrisie. “ Voilà donc ce qu’elle redoutait ! ” Voilà donc pourquoi son adieu avait été si cordial.

Sans transition, il songea aux beaux yeux sérieux de la petite sœur. “ Moi, je n’aurais pas dit non ”. Il se rappelait tous les gestes et toutes les jolies manières de Pilar. Un jour que son grand ruban s’était dénoué, il avait vu ses cheveux nus étalés sur ses épaules, des cheveux d’un noir absolu, qui devaient être lourds et durs au toucher. Fermina avait rattaché le ruban, prenant la chevelure à poignée... Couchaient-elles dans la même chambre ?...

“ Moi, je n’aurais pas dit non ”. Il gardait le souvenir de ce regard comme si c’eût été le souvenir d’une vraie caresse, qui le faisait rougir, qui fouaillait tout son sang.

Presque tous les jeudis, la mère et les sœurs de Requena (un gamin de huitième) venaient passer l’après-midi à Saint-Augustin. C’étaient trois petites Cubaines aux yeux hardis : Pilar, Encarnacion et Consuelo, seize, quinze et quatorze ans. Joanny avait souvent entendu parler d’elles, et il les avait vues quelquefois. On disait qu’elles se laissaient embrasser dans tous les coins du parc. Elles aimaient les baisers pour les baisers mêmes, et non à cause de ceux qui les leur donnaient. Aussi n’étaient-elles point jalouses, et l’on pouvait comparer, et juger si les lèvres de seize ans sont plus douces que celles de quatorze ou de quinze ans.

Quinze ans. Joanny s’apercevait qu’il y avait quelque chose de sensuel dans les seuls noms de ces âges : quinze ans, seize ans, dix-sept ans, etc... Prononcer à haute voix ces mots, et penser à des filles... L’année prochaine, dès la rentrée, il trouverait un moyen pour passer l’après-midi des Jeudis dans le parc... Oh ! dompter une fille de cette race fière. On les dit tellement caressantes en dépit de tous leurs airs hautains... Et même si les petites Requena venaient jeudi prochain...

Ou bien, pendant les vancances ; il trouverait sans doute une occasion. Un jour qu’il s’était fort éloigné de la maison de campagne de ses parents, (c’était pendant les dernières grandes vacances), une jeune bergère, debout au milieu d’un champ, l’avait interpellé pour lui demander des nouvelles d’une servante qui était chez ses parents. Et il n’avait pas compris, le lourdaud, que ce n’était là

qu'un prétexte trouvé par la jeune paysanne pour entrer en relations avec le " petit monsieur du château ". Ah, si pareille occasion se représentait, il ne la laisserait pas échapper. Justement, il allait avoir seize ans vers la fin d'Août ; il était temps, pour lui, de se dégourdir un peu.

Il se rappelait aussi une petite bonne que ses parents avaient eue, autrefois. Il avait douze ans à peine à ce moment-là. La bonne s'appelait Louise, et elle avait dix-neuf ans. Un jour, elle lui avait chipé un soldat de plomb, un général de soldats de plomb auquel il tenait particulièrement. Elle avait fait semblant de cacher ce jouet dans son corsage, entre sa peau et sa chemise, et elle avait dit à Joanny : " Si M'sieur y veut, faut que M'sieur y cherche ". Et il " y " avait cherché, en feignant une grande colère, mais en réalité tout confus et rouge de plaisir.... Il allait peut-être trouver, chez ses parents pendant ces vacances, une petite bonne de l'espèce de cette Louise. Elle était si propre et si gentille, cette Louise. Une servante ? bah ! une fille est toujours une fille.

Et au besoin, il pourrait, de la maison de campagne de ses parents, gagner en bicyclette la station la plus voisine, Régny. En partant tout de suite après le repas de midi, il aurait le temps de passer deux heures entières dans Roanne. Il serait revenu pour le dîner, et personne, chez lui, ne le soupçonnerait d'être allé en ville. Une femme est toujours une femme, sous tous les vêtements du monde. Joanny pressa ses deux mains sur son cœur ; il perdait la tête, il voyait rouge. Il pensa mourir.

. . . .

" ... *Le songe où je croyais avoir vu le sage Mentor descendre aux Champs Elysées achevait de me décourager : une*

secrète et douce langueur s'emparait de moi. J'aimais déjà le poison flatteur qui se glissait de veine en veine, et qui pénétrait jusqu'à la moelle de mes os. Je poussais néanmoins encore de profonds soupirs ; je versais des larmes amères ; je rugissais comme un lion, dans ma fureur. O malheureuse jeunesse ! disais-je, ô dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un temps de folie et de fièvre ardente ? Oh ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laerte, mon aïeul ! La mort me serait plus douce que la faiblesse honteuse où je me vois."

Dans toute la longueur du Télémaque, Joanny n'aimait bien que deux passages ; la description des Sages crétois au Livre V, et ce passage-là, où Télémaque, avec l'emportement même et l'exagération de la jeunesse, maudit la jeunesse. Il avait voulu relire ce passage. Jusque là, il l'avait admiré surtout parce qu'il y voyait une peinture de ce qu'était le jeunesse des autres. Ces fureurs, " ce temps de folie et de fièvre ardente ", voilà ce que connaissaient les autres jeunes gens. Lui, il était bien sûr d'échapper à tout cela, enfoui qu'il était dans ses livres et dans ses cahiers, cuirassé par son orgueil et armé par son ambition. Et maintenant, bien au contraire, il aimait ce passage parce qu'il y découvrait l'expression fidèle de son propre état d'esprit.

Pour l'instant, il était calmé, mais dans quelques jours, dans une heure peut-être, le péché renouvellerait son attaque, et le tourbillon des désirs emporterait de nouveau sa raison. Son enfance était finie. Sa jeunesse commençait, et commençait malgré lui. Combien de temps la fièvre et la folie dureraient-elles pour lui ? Lui faudrait-il renoncer à ses projets de gloire ? sa carrière allait peut-être se trouver retardée de cinq, de dix ans ? Désormais, plus de tranquil-

lité. Sans doute il se maintiendrait à la tête de sa classe ; sans doute il brillerait à ses examens. Mais au prix de quelles luttes ; au milieu de quelle agitation ! S'il avait gardé sa foi, au moins ; il aurait eu Dieu pour allié dans sa lutte contre ses passions. Mais depuis longtemps la religion n'était plus pour lui que l'idéal suranné de quelques vieilles dévotes.

Joanny appelait, non pas la vieillesse, mais cet âge où, la fougue de la jeunesse passée, il pourrait s'asseoir de nouveau et définitivement, en face de ses dictionnaires et de ses papiers, — ou en face de sa vie, plus intéressante que tous les livres du monde. — Une jeune fille venait de le repousser, et il l'en aurait remerciée, si elle l'avait renvoyé à ses livres et à l'élaboration de son grand avenir. Mais elle l'avait renvoyé à sa sœur, — à *ses* sœurs, à toutes les femmes.

Qu'il était donc las. La vie était insipide. Sa plus récente place de premier, il n'avait aucun plaisir à y songer. La gloire même était sans intérêt. Encarnacion, la plus jolie des petites cubaines, — non, il valait mieux ne pas penser à elle. C'était peut-être encore une déception qu'il se préparait là. Il suivit sa classe au dortoir, fatigué, écœuré, mécontent du monde et de lui-même, ne désirant plus que s'oublier dans le sommeil.

Il dormit bien mal, et ne se réveilla qu'à l'appel du tambour. Toute la nuit, il avait rêvé qu'il récitait un discours latin en présence de l'archevêque, et il lui avait semblé prononcer, ore rotundo, un nombre infini de belles terminaisons et de nobles désinences : abunt, arentur, ibus, arum.......

(A suivre.) VALÉRY LARBAUD.

JOURNAL SANS DATES

Hendaye

Moins fatigué j'eusse occupé sans doute, chaque jour, quelques pages simplement à louer ce pays. Pourtant je n'y fus amoureux de rien ni de personne ; mais la lumière azurée, mais je ne sais quelle senteur sauvage parmi le luxe épais du printemps...

En sandales, j'ai fait presque en courant cette longue course d'Urrugne. Je tenais la lettre de M. à la main. L'air était brillant de soleil. L'heure passait sans me meurtrir. Sur les plateaux, le long des pentes, des asphodèles croissaient en abondance ; non point cet asphodèle rameux des garrigues du Gard ou des abords sacrés de Syracuse, mais portant sur une tige unique ses fleurs, à la façon des tritomas.

Sur les rochers, près de Vera, nous avions cueilli l'avant-veille des bruyères aux grelots couleur digitale, solitaires ou presque sur leurs tiges et si gros qu'ils semblaient les ployer.

Sur ces rochers et sur les talus de la route, une plante rampante et touffue à fleurs bleues (de ce bleu profond que je ne connaissais qu'à la gentiane, et que Jammes dit être une gentiane en effet) fait dans l'herbe des trous de nuit. L'œil voluptueusement s'y enfonce.

A Saint Sébastien, sur la place, nous nous fîmes servir du chocolat espagnol, épais et fortement aromatisé de cannelle ; on le sert dans de petites tasses, bien trop petites à mon gré. J... prétend ne pouvoir souffrir le chocolat à l'espagnole ; elle demande donc un chocolat "à la française." On lui apporte presque aussitôt de ce chocolat, oui du même ; mais la tasse est beaucoup plus grande, et J... le déclare excellent. M... consent au chocolat espagnol, mais prend les gâteaux à l'œuf en horreur. Et comme je m'irrite à les voir toutes deux si résignées ou résolues à ne goûter à ce pays que par les yeux ou tout au mieux du bout des lèvres, en enfonçant mes dents dans cette pâte huileuse et grumeleuse et safranée, je crus mordre à même l'Espagne ; ce fut affreux.

* * *

Je goûte un vain plaisir à constater chez mon compagnon encore un peu moins de don que chez moi pour les langues. Au premier restaurant, passé la frontière, comme il indique du doigt, sur la carte des vins, une demi-bouteille de "cerveza" que nous jugeons devoir être de la bière :

— Pilsen o inglès ? demande le garçon.

— Mon pauvre ami, c'est inutile d'essayer, je ne comprendrai rien de ce que vous dites !

Si pressante qu'ait été notre curiosité de Valence, arrivés le matin, vers midi nous ne songeons qu'à repartir.

— Pourtant pas sans avoir vu la cathédrale...

Guidés par notre fantaisie de calle en calle, nous voici

devant elle brusquement. C. qui fume un assez bon cigare m'envoie en éclaireur voir "si ça vaut la peine d'entrer." Le cigare n'étant pas achevé quand je ressors, nous repartons... Mais était-ce bien la cathédrale ?

J'ai dormi comme un minéral. Matin charmant ! Une joie inouïe carillonne à travers la ville ; c'est l'heure où les troupeaux la parcourent ; chaque chèvre qui passe égrène en trottinant la note unique de sa clochette. L'air est tout parfumé d'azur ; les toits brillent. Fuir ! ah ! fuir plus au sud et vers un dépaysement plus total. C'est par un tel matin que l'espoir le plus confiant et le plus hardi de notre âme appareille, et que la toison d'or tremble devant Jason.

Elche. — Grâce à nos manteaux du Tyrol nous passons ici pour deux toreros catalans.

Ainsi que naguère à Séville, les "cercles" sont ce que j'admirai le plus à Murcie. Ces cercles ont ceci de particulier qu'ils sont toujours rectangulaires. On dirait l'intérieur d'un omnibus dont les deux côtés se seraient beaucoup reculés. Touchant les deux murs latéraux, deux rangs de larges fauteuils se font face. Dans chaque fauteuil un cercleux. Chaque cercleux fume un cigare et, de biais, regarde passer le passant. Le passant, en passant, regarde le cercleux fumer son cigare. Une grande glace sans tain sépare les cercleux des passants : vu du dehors le cercle a l'air d'un aquarium.

Les cercles sans prétentions sont de plain pied avec la rue. (C'est une rue où ne passent point de voitures)

D'autres, un peu plus relevés, présentent les genoux du cercleux à hauteur de l'œil du passant. L'assis domine. Ni livres, ni journaux, ni consommation autre que celle des cigares ; ni conversation possible de fauteuil à fauteuil trop distant. Sur la devanture d'un de ces aquariums où stagnent ainsi quelques turbots, on lit "Circulo instructivo". Que sont les autres ?

Lorsqu'on vient en Espagne assoiffé de soleil, de danses et de chants, rien de morne comme la salle d'un cinématographe où la pluie nous force à demander abri. Chants et danses, en vain nous en avons quêté jusqu'à Murcie. A Séville sans doute on en trouve encore, à Grenade... Oui je me souviens que dans l'Albaycin, il y a près de vingt ans, (rien depuis, non pas même les chants de l'Egypte, n'a su toucher endroit plus secret de mon cœur) c'était, la nuit, dans une vaste salle d'auberge, un garçon bohémien qui chantait ; un chœur, à demi-voix, d'hommes et de femmes, puis de subites pauses, coupaient ce chant haletant, excessif, douloureux, où l'on sentait son âme, à chaque défaut de souffle, expirer. L'on eût dit une première ébauche de la dernière ballade de Chopin ; mais cela restait comme en marge de la musique ; non pas espagnol, mais gitane, irréductiblement. Pour réentendre ce chant, ah ! j'eusse traversé trois Espagnes. Mais je fuirais Grenade de crainte de ne l'y réentendre point.

Du reste un temps affreux nous fit rebrousser chemin vers le nord.

Au souvenir de cette soirée reste attaché celui d'une rougeur.

C'était aux vacances de Pâques. Je voyageais avec ma mère. J'avais un peu plus de vingt ans ; mais je n'eus vingt ans qu'assez tard ; j'étais encore tendre et tout neuf.

Pour le divertissement de quelques touristes, un manager avait organisé une soirée de danses au premier étage d'une posada de faubourg. Déjà je répugnais, alors, à tout ce qui sent l'apprêt... mais quel autre moyen de voir ces danses ? Elles ne s'exhiberont bientôt plus que dans les musics-halls et les cabarets de Paris.

Habanera, cachucha, seguedille authentiques nous furent servies ce soir-là. Sur trois des côtés de la salle, des chaises de paille et des bancs réservés aux touristes étaient disposés sur deux rangs. J'étais assis à côté de ma mère ; nous avions en face de nous une vingtaine d'Espagnols et de gitans, dont six femmes ; les uns très pâles, les autres tannés comme le cuir de leurs souliers. (Je dis cela par romantisme ; mais je crois qu'à peu près tous étaient chaussés d'espadrilles.) Chaque femme à son tour se levait et dansait, seule ou bien avec un cavalier ; le chœur des instruments, des claquements de mains et des voix rythmait la danse...

Le spectacle, un peu morne au début, s'animait. On en était peut-être à la troisième danse ; celle qui la dansait, une Andalouse sans doute, au teint rose, s'agitait du ventre et des bras selon la mode des juives algériennes, et faisait flotter deux foulards, l'un caroubier, l'autre cerise qu'elle tenait du bout des doigts. Vers la fin de la danse elle commença de toupiner, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, d'abord au mitan de la salle, puis en grand cercle, à la manière d'un toton près de choir, suivant le rang des spectateurs qu'elle frôlait. Au moment

qu'elle passait devant moi, vlan ! je reçus du foulard dans la figure ; et le foulard tomba sur mes genoux. J'eusse voulu que ce fût par maladresse et par hasard ; mais non : c'était direct, subit et concerté, discret... C'est ce qu'au même instant je dus comprendre, et je sentis un flot de sang m'éblouir — car ce petit manège s'éclairait au souvenir d'une chanson que parfois chantait une petite couturière qui venait travailler chez nous ; elle chantait cela lorsqu'elle était bien sûre que ma mère ne pouvait pas l'entendre ; j'ai su depuis que c'était tout bonnement *la chanson de Madame Angot*, " pas bégueule, forte en gueule " etc ; il y était question, au cours d'un couplet, du sultan qui " lui jeta le mouchoir ". J'entendais bien ce que le geste voulait dire ; évidemment ce devait être d'un usage courant dans certains pays.

Plus rouge encore que le foulard, que je dissimulai précipitemment sous ma veste, je m'efforçai de croire que ma mère n'avait rien vu, et songeais avec suffocations aux suites possibles de mon " aventure "... La fête cependant continuait. Je ne prêtais plus qu'une faible attention aux trémoussements d'un couple de gitans ; mais, au moment que cette nouvelle danse s'achevait en délire et que les applaudissements des spectateurs éclataient, je vis avec stupeur la gitane tout-à-coup quitter la danse, sortir un petit mouchoir de son sein et le jeter non loin de nous sur les genoux d'un vieux daim qui n'applaudissait point, mais, à petits coups de grosse canne, faisait résonner le plancher. Le daim assurément connaissait les usages ; et mon œil ne le quittait plus. Qu'allait-il faire ?

Très calme et souriant, il se saisit du petit mouchoir, fouilla dans son gousset, en sortit une pièce blanche, très

ostensiblement la roula dans un coin du mouchoir, fit un nœud par dessus, puis, de loin, jeta le tout vers l'Espagnole... Tout rassuré je ressortis de dessous ma veste le foulard rouge et demandai une piécette à ma mère. A présent que je recouvrais contenance, ce qui me dépitait surtout c'est que, des six Espagnoles ou gitanes que cette fête rassemblait, celle qui m'avait "jeté le mouchoir" était de beaucoup la moins belle.

Dans la crainte que des lettres ne s'égarent et que je n'en sache rien, un ami qui reçoit mon courrier s'est chargé de le rassembler et de me l'envoyer, par paquets numérotés, sous double enveloppe. C'est ainsi que je peux savoir, à présent, que le paquet 3 et le paquet 4 sont perdus, chacun contenant douze lettres. Et comme j'ignore de qui, me voici bien avancé.

André Gide.

NOTES

LA VAGUE ROUGE, par *J.-H. Rosny l'Aîné.*

"*Roman de mœurs révolutionnaires — Les Syndicats et l'antimilitarisme.*" — Ce sous-titre explicatif, sans doute utile pour attirer le grand public, ne risque pas de nous égarer : de la part d'un Rosny, nous ne pouvons craindre une fiction didactique ou morale, une thèse rendue plausible par un choix arbitraire de personnages ou d'événements. Ce n'est pas d'hier que l'auteur du *Bilatéral* étudie les mouvements sociaux ; et pour philosopher l'auteur du *Pluralisme* n'a pas attendu de fréquenter les philosophes. L'imagination la plus foisonnante, l'intelligence la plus lucide, chez lui ne se contrarient point, mais plutôt travaillent ensemble au bel équilibre de ses inventions. Il comprendrait moins bien les théories, s'il n'imaginait fortement les besoins d'où elles émanent et les actes où elles tendent ; mais sans l'exacte compréhension des théories, il ne se formerait pas une vision si exacte d'une scène de propagande syndicaliste, d'une grève ou d'une émeute. Il ne fallait pas moins que ce double don pour peindre avec vraisemblance le syndicaliste jaune, l'apôtre de la C. G. T., plusieurs types de patrons, et les caractères si différents qui pour des yeux mal prévenus se confondent dans l'unité d'une foule ouvrière. Rosny a sur Paul Adam cette grande supériorité, de ne rien écrire qu'il ne connaisse bien ; et sur Bourget cet avantage d'être impartial sans nul effort. La rivalité amoureuse du patron et de l'ouvrier, dans la *Barricade*, embrouillait l'action ; dans la *Vague Rouge*, elle l'éclaire et la concentre. Ce n'est pas seulement parce qu'un long récit se prête mieux qu'une pièce de théâtre à des explications ménagées ; c'est que l'épisode, ici, tient au sujet par de plus profondes racines. Les

rapports de Christine Deslandes avec le patron Delaborde et l'agitateur Rougemont ne sont point de nature à déplacer le conflit, mais seulement à le rendre plus particulier, plus aigu, plus humain.

Voilà donc un roman très bien construit, très fort ; je ne le relirai jamais. Il est plein d'une vie puissante, qui ne se prolonge aucunement en moi ; il abonde en figures nettement tracées, sans qu'aucune s'impose à mon souvenir ; la vérité que j'y admire dans les détails et dans l'ensemble, vérité de journal et vérité d'histoire, me fait rarement éprouver cette impression de justesse parfaite que l'art seul peut nous donner, et qui seule fait la vérité de l'art. Les Rosny nous ont expliqué jadis que les structures complexes et nouvelles déconcertent trop l'esprit pour sembler belles dès l'abord ; un sujet neuf, un sujet rude, un grand sujet, ne comporte pas en effet la sobriété, le raffinement, ni les nuances qu'exige une menue étude de mœurs ou l'analyse d'un cas sentimental. Mais la beauté dont je regrette ici l'absence n'est incompatible avec aucun sujet. Plus apparaît mouvante et variée notre existence contemporaine, plus il importe que chacun de ses aspects essentiels soit cerné d'un trait sûr et précis. Quand, dans une même œuvre, nous trouvons unies la logique la plus ferme et des gaucheries de composition, quand la compréhension des âmes n'y force point la sympathie, quand les images les mieux choisies s'y noient dans une profusion accablante, quand une riche invention verbale nous laisse attendre en vain l'expression nécessaire, — ce n'est pas l'excès de force, c'est l'excès de hâte qu'il faut accuser.

On sait combien une production surabondante use chaque année un peu plus le crédit qui fut accordé d'abord aux frères Margueritte et à M. Paul Adam. Rosny retient mieux son public, car il est plus riche en ressources, et parfois s'applique à les concentrer. Pourtant la balzacienne " volonté de puissance " n'est pas sans le tourmenter aussi ; comme eux il nous contraint à remettre en question les avantages et les dangers de la fécondité littéraire. Et le troublant exemple de Balzac va peser sur tout ce débat : Par souci de perfection formelle, n'appliquons-nous pas aux vivants une mesure qui fut injuste

à ce mort ? ne leur tendons-nous pas des chaînes que sa vigueur a pour toujours brisées ? ne dénigrons-nous pas dans le présent cela même que nous admirons dans le passé ?... Mais il n'est pas besoin d'accorder au génie des libertés refusées aux talents pour saluer chez Balzac une possession autrement fatale, et moins d'ambition avec plus d'amour. On comprend sa fièvre à créer un monde qui reste unique, et sans lui n'eût pas existé. A voir au contraire combien se ressemblent les divers mondes qu'exposent nos Balzacs contemporains, on juge ceux-ci moins impatients de création que de conquête; pour faire sur la carte une tache plus large, chacun veut, sur terre connue, planter le premier son drapeau. — Ils vont éperdûment de synthèse en synthèse ; chacune de leur œuvres a nom Totalité. Il ne craignait pas, lui, de limiter sa vue, et de s'enfermer longtemps dans la maison du père Grandet, dans l'appartement du curé de Tours. Car toutes ses créatures avaient sur lui des droits égaux ; il ne les façonnait pas à plaisir, pour compléter sa galerie ; toutes portent l'empreinte de la nécessité. Aussi nécessaires que l'action même du *Cousin Pons*, sont les moindres paroles de Schmucke, les moindres gestes de la Cibot, et les plis de leur visage, et la coupe de leurs habits. Paul Adam n'a pas moins d'invention que Balzac; il en a bien davantage : soyez sûr qu'il trouve en passant plus de choses auxquelles il ne s'attendait pas ; il ne sera jamais à court de détails particuliers, intéressants, interchangeables. Si, dans la *Vague Rouge*, vingt ouvriers discutent, si huit déserteurs s'enfuient en Belgique, je me fie à l'imagination de Rosny pour marquer chacun d'un trait qui le distingue. Tel aura ses gestes lents de tamanoir, tel sa laine noire et qui sent le suint, un troisième, un herpès sur son nez en toupie. Après quoi nous les connaissons comme les connaît l'auteur, qui n'a pas vécu en eux plus que nous ; à leur défaut, d'autres tiendraient leur rôle, sans que le livre en fût changé. Remplissage consciencieux, original, éblouissant ; tout de même, remplissage, couleurs variées après coup afin d'animer les vides d'un dessin démesuré. — L'abondance de Balzac a ceci de prodigieux, qu'*elle n'exclut pas les raccourcis ;* dans ses plus longs romans

s'offrent à nous quelques phrases si pleines, quelques pages si denses qu'il nous faut bien, pour y rêver, fermer le livre. Nos Balzaciens (Rosny seul parfois excepté) ignorent les raccourcis ; ils disent tout et plus que tout ; ils supposent — et développent, hélas ! — chez le lecteur une étrange faculté d'attention passive ; ils ne laissent rien à faire à l'esprit, ils l'écrasent sous leurs richesses, au grand péril de sa vigueur. Nous nous défendons — en sautant des pages ; parmi les œuvres de talent, nous prenons l'habitude de discerner bien vite celles qu'on doit feuilleter, et non pas lire. C'est un fait ; la critique n'y est pour rien ; mais il faut qu'elle le signale aux auteurs qui semblent l'ignorer. A eux seuls de décider, bien entendu, s'il leur est vraiment impossible d'écrire moins, plus lentement et mieux ; si leur tempérament répugne à se restreindre en surface, pour gagner en profondeur.

M. A.

***

LA FLAMBÉE, par *Henri de Régnier.*

Ce qui animait les premiers romans de M. Henri de Régnier, c'était une verve en même temps fine et bouffonne, un sens un peu amer et très comique du ridicule des gens, toute une raillerie alerte et charmante, de tradition assez moliéresque, que l'on sentait très bien, malgré la froideur élégante et voulue du style, et qui faisait avec lui le plus piquant contraste. Cette verve gaie n'était point sans étonner chez le mélancolique auteur de *Tel qu'en Songe,* chez le poète dont nous avions coutume de chérir l'intime tristesse. Et si M. de Régnier s'amusait, c'était du malheur de ses héros, car le pauvre M. de Galandot, l'incertain M. de Pocancy avaient plus d'infortunes que de joies. Il y avait quelque chose d'inhumain dans la distance que prenait M. de Régnier vis-à-vis d'eux. Devenu ensuite moins conteur, c'est-à-dire plus romancier, il s'est rapproché des hommes, a compati davantage à leur peines, à leurs plaisirs, à leurs angoisses. Dans *le Mariage de Minuit,* dans *les Vacances d'un jeune homme sage* surtout, il s'attendrit. Mais comme il a moins envie de rire, sa verve dimi-

nue, les truculents personnages, les savoureux et singuliers maniaques sont moins nombreux. Les bouffons cèdent la place aux jeunes gens de notre temps, inactifs et songeurs faisant de leur vie un rêve où se prolonge l'image du passé, passionnés de bibelots, de vieilles demeures et de jardins anciens, amoureux sans espoir et sans audace, effrayés par la passion. Et cependant, de livre en livre, ces rêveurs deviennent plus heureux ; si Franois, si Renaudier meurent, ce n'est pas sans avoir été aimés. Et voici que dans *la Flambée*, André Mauval est aimé aussi, et cependant bien qu'il n'en meure pas, ce romans est le plus triste qu'ait écrit M. de Régnier. A peine si l'on entrevoit un personnage de " l'ancienne manière," héros en chambre, militaire de café, tous les autres comparses sont vrais, d'une vérité courante et coutumière. C'est un livre grave, sobre, enveloppé d'un style un peu détaché, un peu lointain, tout baigné d'une poésie qui est parfois humble et parfois altière et qui nous touche par ce qu'il a de familier et de véridique. Peu de romans aussi exacts ont été écrits sur l'amour d'un jeune homme, et cela sans avoir le parti-pris de dénigrement, de rabaissement d'un Tristan Bernard, par exemple. Et rien n'est plus émouvant, plus contenu, ni plus dans la manière de M. de Régnier que cette page finale où le jeune homme, après avoir oublié son amour, jette dans une citerne de Boudroum un tête d'argile d'Halicarnasse en laquelle il a cru retrouver les traits de celle qu'il aima. Ainsi, moins pittoresque et plus humain, M. de Régnier, romancier, va rejoindre dans une résignation hautaine et une mélancolie apitoyée M. de Régnier, poète.

E. J.

* * *

LES RYTHMES SOUVERAINS d'*Emile Verhaeren*.

Non, Hercule n'a point fini ses travaux. La crainte qui le tient de se " recommencer " est une vaine crainte. Est-ce que son cœur ne " brûle pas comme autrefois son torse " ? N'a-t-il pas encore la plus jeune ardeur ? Un souci de renouvellement le tourmente : c'est le plus noble des soucis quand il naît de lui-même, au sommet d'une belle carrière et en

plein applaudissement.... Mais que le poète sache bien que nous, nous et ceux qui comme nous l'admirent, nous n'avons jamais rien souhaité de pareil. Nous ne sommes point las des pittoresques tableaux de Flandre, ni des grandes fresques modernes où se mêlent la foule des idées et la foule des hommes, ni de ces confidences calmes du foyer et du jardin, les trois aspects d'une grande œuvre. De tout cela la matière n'est pas encore épuisée. Que si nous attendons quelque chose de neuf, avouons-le, ce n'est pas du côté " poème " mais du côté " drame." Oserai-je rappeler la puissance *psychologique* de certains dialogues du *Cloître* et souhaiter que dans ce sens la maturité d'Emile Verhaeren s'épanouisse ?... — Mais non ! il faut suivre notre grand poète là où il lui plaît aujourd'hui de nous conduire, dans le champ d'épopée un peu universel, où chevauchait Hugo ; tant pis si j'aime mieux entendre son galop sonner sur la terre flamande... Une grande générosité verbale, entachée d'un soupçon de rhétorique, que hélas, nous le savons, la *Légende des Siècles* n'évita pas, s'étale dans les poèmes de légende antique du livre des *Rythmes Souverains*. Tous valent par l'élan ; certains, comme le *Paradis*, plutôt par le détail que par l'inspiration ; certains, comme *Michel Ange*, par la fermeté de l'exécution : un enfin, le *Saint Jean*, par la beauté profonde de l'idée... Mais j'avoue mon soulagement lorsque rentre dans son domaine le poète, parmi la foule, les fêtes, les émeutes, et que le hante l'avenir.

Dès aujourd'hui mon cœur se sent d'accord
Avec vos cris et vos transports,
Hommes d'alors
Quand vous serez vraiment les maîtres de la terre.
Et c'est du fond du présent dur
Que je dédie à votre orgueil futur
Mon téméraire amour et son feu solitaire.

Je ne suis point de ceux
Dont le passé doux et pieux
Tranquillise l'âme modeste ;

La lutte et ses périls font se tendre mon corps,
Vers le toujours vivace et renaissant effort,
Et je ne puis songer à limiter mes gestes
Aux seuls gestes qu'ont fait les morts.

(*La Prière.*)

H. G.

* * *

LE TRUST, par *Paul Adam.*

Le Trust est peut-être le roman le plus représentatif de Paul Adam, celui où il a mis le plus de soi, de sa philosophie en même temps optimiste et pessimiste, de ses qualités et de ses défauts. Jusque vers sa quarantième année, un artiste est presque timide, il recule devant lui-même, il tâtonne, il a peur de son originalité, il la mélange parfois d'influences étrangères, puis, il s'enhardit peu à peu, et enfin, il se révèle entièrement. *Le Trust* est le type même du roman tel que M. Paul Adam le conçoit. Tout le préparait à celui-ci, son goût des foules, ce besoin de sentir leur grouillement, quinze années de journalisme hâtif qui l'ont amené à se créer une vision synthétique de l'univers, son amour de la force, son sens des questions d'argent, ses rêves de conquête, ses théories sur l'interpsychologie. Ces éléments divers devaient fatalement se combiner en lui, s'amalgamer, faire ce *précipité* qui est le *Trust.* C'est un roman rapide, brûlant, qui court à travers l'univers, à travers les races, à travers les idées, tumultueux, engorgé, puissant. M. Paul Adam ne se sert pas du roman comme s'en est servi Dickens, pour la joie unique de créer des êtres, de faire vivre une humanité plus complète, plus vraie, plus absolue que celle que nous coudoyons journellement, il ne s'en sert pas, comme Balzac, pour pousser un caractère à ses derniers retranchements, le harceler jusqu'à ce qu'il devienne une des figures les plus accomplies de notre espèce, qu'il se résume tout entier dans un geste ou dans un mot prodigieux qui le montrent d'un seul dessin et qu'il se contracte en une sorte de monstre ou de dieu, également beaux, il ne s'en sert pas, comme Thackeray, pour représenter

la vie telle qu'elle est en son délicieux mélange, avec ce qu'elle a de cruel, de consolant et de mélancolique et nous donner, grâce à elle, de discrets conseils. Il ne cherche pas, comme Dostoïewsky, les incroyables, les incalculables réactions des êtres et les mille ramifications inattendues de leurs rapports entre eux, ni, comme Kipling, les moments où l'animal humain, tendu tout entier, comme un arc au moment de jeter sa flèche, va se dépasser enfin. Non, ce qui exalte, ce qui enthousiasme M. Paul Adam, c'est le spectacle des foules, des énergies confuses canalisées dans un même but, c'est l'instant où l'individu perd pied, obéit au vœu d'une agglomération, se transforme en rouage obscur dans une machine bien agencée. Ses héros mêmes sont soumis à la force qu'ils semblent créer. Ensemble instinctifs et réfléchis, ils vont devant eux, non point comme des brutes, à la façon des personnages de Zola, mais comme des locomotives ou des automobiles. Enivrés par la passion de la conquête et le désir immodéré de la puissance, ils marchent tout grisés, refondant le monde à leur image et se perdant eux-mêmes dans leur illusion créatrice. Serrés entre leur intelligence et leur sensualité, il n'y a guère place en eux pour les communes affections humaines, et la mort, dans le *Trust*, de la malheureuse Marceline Landelle laisse bien indifférents son père et son mari. Mais ils sont pris dans la foule énorme qui les entoure, comme les Termes, dans un bloc de pierre. Rien n'enchante M. Paul Adam comme de voir les êtres agir parce que des concepts philosophiques les portent; mais ils sont victimes ainsi d'une double fatalité, celle des idées et celle des grands mouvements populaires, qui les accompagnent, les sauvent ou les détruisent, et nul moins qu'eux, n'échappe au déterminisme. Le *Trust*, c'est l'histoire de la création d'un monde. Seulement, à la fin de cette création, ce n'est pas le paradis que l'on entrevoit, mais l'enfer, l'enfer de l'identité des phénomènes et de l'écrasement de l'individu par la masse. Car, malgré catastrophes et bousculades, cette société furieuse. hypnotisée par une idée fixe, s'entête, et elle représente alors à nos yeux une humanité nouvelle, une humanité en quelque sorte mécanisée, qui

aurait ses soupapes de sûreté dans la volupté et dans l'instinct et qui, hors de là, reprendrait son aspect de moteurs alimentés par des théories. Et malgré son amour du luxe et de l'effort, cette humanité n'est pas heureuse ; elle est puissante, elle est vigoureuse, et pourtant quelque chose lui manque, je ne sais quoi de libre et de spontané. Aussi, lorsque les deux protagonistes du livre découvrent une momie, sont-ils frappés de la ressemblance de son expression avec la leur, devant l'universel Néant. Toutes les idées, toutes les réussites de M. Paul Adam sont dans *Le Trust*, plus encore que dans *La Force*, que dans *Le Mystère des Foules*, mais ce livre fort, ce livre vivant, nous donne l'impression d'évoquer un monde de damnés, parce que le travail moderne, le travail forcené qu'il dépeint avec un ardent lyrisme impose, plus qu'aucun autre, l'impression du châtiment.

E. J.

***

DERNIERS REFUGES, par *Jeanne Termier* — Préface de *Léon Bloy.* (Bernard Grasset, éditeur).

" La Mort, notre très précieux patrimoine, " a dit Paul Claudel.

Il semble que cette jeune fille, l'auteur des *Derniers Refuges*, n'ait pas reçu d'autre héritage. Dès ses premiers pas sur la terre, elle a découvert cette mystérieuse porte noire; et elle s'est assise au coin de cette porte, comme une mendiante qui attend.

Elle n'a pas même regardé le monde. C'est à peine si ses poèmes jettent de loin en loin, comme des trains qui passent, une lueur blafarde sur les "gares" et les "auberges". Elle n'a trouvé sur la terre que misère, et, tout de suite, c'est auprès de Dieu qu'elle a choisi son refuge. Le monde, tel que le décrit son livre, me fait penser à cette épicerie moisie qu'il y avait à la porte de l'église dans le village de mon enfance : une femme austère rangeait, à l'étalage, des choses obscures et poussiéreuses qui ne donnaient point de tentation.

On allait s'y asseoir quelquefois pour attendre la messe, mais je n'ai jamais vu personne y rien acheter.

Tout de suite elle s'est auprès de Dieu réfugiée : C'est ici un éloge et un reproche. La foi la plus inquiétante n'est pas celle qui triompha sans combat. Si le poète m'emmène à Dieu, je veux que ce soit par les routes où je chemine moi-même, les longues routes terrestres, pleines d'embûches et de tentations. Il faut, pour me séduire, qu'il ait, ainsi que moi, le visage d'un homme et non pas celui d'un ange. Plus que la certitude paisible d'une Enfant de Marie m'émeut cette terreur mystérieuse qui saisit à la vue des espions de l'Éternel, au soir, sur la muraille de la ville, la prostituée Rahab.

Peut-être aussi la littérature de ce livre me semble-t-elle un peu *passée*. La régularité monotone de la forme, l'abus des personnages symboliques, tels que " la Désespérance " et " les Autrefois " s'accordent bien avec la pâleur austère du sujet : je crains pourtant qu'ils ne fassent classer trop vite Mlle Jeanne Termier, parmi les disciples oubliés de Rodenbach, Samain ou du premier Verhaeren.

Mais sans doute faut-il préférer une belle âme à un beau livre. Celle que nous découvrons ici a la pureté presque monstrueuse d'un corps de pauvre femme qu'on lave et qu'on habille pour l'ensevelir. Elle est chaste et sans coquetterie, à la façon de ces grandes enfants infirmes qui sortent de l'hospice, pâles et déformées par l'immobilité. C'est en vain que, le premier jour, on cherche à leur faire joie, on les promène dans les faubourgs à travers le beau temps : leur pensée reste enfermée dans la grande salle nue où elles ont souffert; elles ne parlent que d'une compagne avec qui elles jouaient ; et si on leur demande : — " Où est-elle maintenant ? Voudriez-vous la revoir ? " Elles répondent : " Oh ! celle-là, elle est déjà morte. "

Je ne conseillerai pas à Mlle Jeanne Termier d'écrire d'autres livres. Je devine dans celui-ci l'indice d'une vocation plus belle que celle des lettres ou de la gloire : la vocation de la pitié, qui, chez une femme, peut s'appeler aussi la vocation maternelle. Je devine à cette âme le visage sévère et doux

d'une mère que le malheur accable, mais qui donnera du moins à ses petits

Une enfance, une petite enfance heureuse.

A.-F.

***

L'ÉCOLE DES MÉNAGES par *H. de Balzac* (Odéon).

On n'a pas prêté à la pièce de Balzac toute l'attention qui convenait. Ce drame qu'on croyait perdu et que M. de Lovenjoul eut la bonne fortune de retrouver, n'ajoute pas grand'-chose, a-t-on dit, à la gloire de Balzac. Les qualités n'en diffèrent guère, somme toute, de celles que, pour prendre un exemple, on découvre en *César Birotteau*.

C'est raisonner de façon bien américaine. Si *l'Ecole des Ménages* n'ajoute point au bilan, elle précise les valeurs. Elle laisse entrevoir combien par son instinct dramatique Balzac eût été un précurseur. Sa pièce ne fut pas acceptée et sans doute déplut pour ses qualités mêmes. Il est probable que, jouée, elle eût hâté de quinze ou vingt ans l'apparition du drame naturaliste. Ce milieu de gros boutiquiers est peint par menues touches précises, qui durent choquer par leur prosaïsme, mais qui sont d'un choix admirable. Constatation singulière : ce qui communément se fane le plus vite, la peinture du milieu reste ici saisissante. Ce sont les caractères qui ont souffert davantage, non pas ceux qui sont faits de ces détails minutieux, inventés sans doute, mais de vraisemblance quotidienne, silhouettes de domestiques, figure en pied du vieux caissier ratatiné sur son livre de comptes. Les plus éprouvés, ce sont les personnages de grande invention, de haut jet, ceux que l'auteur ance en avant et abandonne à leur propre logique. Les deux héros, le marchand de drap et Mlle Angèle, son employée ont, si l'on ose dire, les pieds sur le sol et le front dans les nuages. Leur amour contrarié les mène à la folie l'un et l'autre, folie où tous deux restent épris, mais ne se reconnaissent pas — idée tragique, mais idée de poème tragique plus que de tragédie. On ne se défend point d'admettre qu'Yseult meure

parce qu'est mort Tristan. On accepte à la rigueur que Mlle Angèle devienne folle parce que son patron l'est devenu. Mais que ce soit précisément d'une même folie si particulière, voilà qui est demander beaucoup à la crédulité la mieux disposée.

D'où vient que l'on accorde beaucoup plus à Shakespeare et si facilement ? Ne serait-ce pas que le *fantastique* est ce qu'un auteur français atteint le plus malaisément ? Le mystère y manque. Le fantastique n'est chez nous qu'une outrance qui n'échappe pas à la raison.

J. S.

* * *

L'EXPOSITION DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE, *à Bruxelles.*

Chassagnol, le personnage de *Manette Salomon* que les Goncourt avaient inventé pour leur servir de porte-parole, dit quelque part que les seuls grands peintres du XIXe siècle sont les paysagistes. Peut-être les paysagistes ont-ils un peu abusé de ces lettres de noblesse que contresignait d'ailleurs Thoré-Burger. Ils ont infecté l'art tout entier de ce réalisme étroit, qui ne demande au peintre que de faire ressemblant, qui s'accommodant à merveille de l'appauvrissement de l'imagination décorative, ravale la peinture au rang de la photographie et vise à en éliminer cette part d'interprétation personnelle et de généralisation stylisée qui en constitue tout l'intérêt. Pourtant, qui nierait que c'est de leur effort vers l'interprétation lumineuse et sincère de la nature que nous avons dû d'échapper à l'ennui d'un art académique et archéologique, où la grande peinture romantique s'embourgeoisait. Ce sont leurs recherches qui ont déterminé le mouvement impressionniste.

C'est ce que l'exposition de la *Libre Esthétique*, à Bruxelles, démontre à merveille. Cette société, que M. Octave Maus dirige et centralise, prend volontiers depuis quelques années un certain tour pédagogique. Elle forme des ensembles, elle raconte, elle instruit, elle établit des filiations : c'est fort intéressant.

L'exposition de cette année donc est consacrée à l'évolution du paysage en France et en Belgique. Rien de plus légitime que cette association des deux écoles, car si les paysagistes belges empruntèrent toute leur esthétique et toute leur technique au paysage français, si l'école de Tervueren n'est qu'une brillante succursale de l'école de Fontainebleau, du moins les maîtres de Belgique apportèrent-ils à suivre leurs devanciers français une vigueur, une sincérité, des dons de coloristes qui leur font une originalité véritable. Aussi bien l'évolution est-elle parallèle dans les deux pays. Il suffit de parcourir ce Salon où les œuvres sont très heureusement mises en valeur pour se rendre compte du lien qu'il y a entre un Corot, un Daubigny, un Rousseau, un Courbet, et un Baron, un Fourmois, un Boulenger, entre un Lépine, un Guillaumin, un Sisley, un Pissarro et un Heymans, un Claus, un Lemmen. D'autre part, on suit très bien, le long de ces cimaises, la lente évolution des peintres vers la subordination de la réalité objective à l'impression fugitive qu'elle fait naître ; on voit très bien comment, de l'excès même de ce naturalisme étroit qui, à une certaine époque, a fait proscrire aux paysagistes tout ce qui pouvait paraître inventé, combiné, stylisé, est né un art d'un idéalisme essentiellement subjectif. Assurément, la démonstration n'est pas complète ; il eût fallu, pour la rendre définitive, pouvoir emprunter des tableaux au Louvre, au Luxembourg, ou du moins à quelques grandes collections parisiennes, anglaises ou hollandaises : Encore que les Corot que M. Octave Maus a pu réunir soient de fort jolis Corot, ils ne peuvent donner une véritable idée de l'œuvre exquis de ce maître ; de même pour Daubigny, pour Jules Dupré, pour Diaz ; quant à Théodore Rousseau, il n'est pas représenté du tout. Mais quoi! une exposition temporaire n'est pas un musée d'éducation. Et si ce Salon n'a pas révélé complètement les grands maîtres français à ceux qui ne les connaissaient pas, elle a du moins très heureusement rappelé leur manière à ceux qui en ont pénétré le charme.

Les maîtres belges sont mieux représentés ; j'ai vu à la *Libre Esthétique* quelques-uns des meilleurs tableaux de Bou-

lenger et de Baron. Quant à Fourmois que, d'après ses toiles du musée de Bruxelles, on considérait généralement comme un peintre très sage, très savant et très ennuyeux, il sort singulièrement grandi de cette exposition, où il est représenté par une admirable vue du Dauphiné et par une *Ruine de Vianden* qui comptent parmi les meilleurs paysages romantiques que je connaisse. De Greef aussi, si lourd d'ordinaire, se révèle un coloriste très fin, très capable d'exprimer le mystère émouvant d'un hiver brumeux. Et de même, on a très bien su choisir dans l'œuvre de Vogels, d'Isidore Verheyden, d'Eugène Verdyen, de Fritz Toussaint.

Cette rétrospective est agréable. Mais depuis sa fondation, le véritable intérêt de la *Libre Esthétique,* c'est ce qu'elle apporte de nouveauté dans ce milieu bruxellois qui retarde toujours un peu. Elle n'a pas manqué à son devoir cette année. Après un salut aux maîtres de l'impressionnisme, à Monet, représenté notamment par ses admirables *Dindons* de la collection de la princesse de Polignac, Renoir, Pissarro, Lépine, Gauguin, après l'indispensable hommage aux néo-impressionnistes pour qui elle livra ses premières batailles, elle révèle à ce public habitué aux prudentes images de ses peintres les harmonieuses hardiesses de Guillaumin et de Manguin, la flamboyante Italie de Pierre Laprade, les nobles synthèses de Flandrin, les savoureuses brutalités d'Albert Marquet, sans compter l'harmonieuse lumière de Van Rysselberghe que ce public connaît mieux.

Certes, bien peu de ces artistes nous donnent un art qui nous satisfasse pleinement. Pas un d'entre eux qui ne soit inégal. Mais c'est le propre de l'art contemporain d'être inégal. Lassé des patientes interprétations traditionnelles, il ne sait où il va, cherche à exprimer l'inexprimable, et s'il lui arrive d'atteindre à des réussites qui nous émeuvent peut-être plus profondément que ne le faisaient les tranquilles chefs-d'œuvre d'autrefois, il faut avouer que ce sont bien souvent d'heureux hasards. Il convient de nous le montrer tel qu'il est : son imperfection répond à nos imperfections, son inquiétude à nos inquiétudes, et devant cette barbarie dans laquelle il tombe

souvent à force de raffinement, nous perdons enfin cette sensation d'ennui que nous donne hélas ! toute la peinture officielle.

C'eût éte étrangement mépriser la réalité que d'oublier dans une histoire du paysage contemporain l'influence des Japonais. Aussi a-t-on joint à cette exposition de la *Libre Esthétique* une admirable collection, prêtée par M. A. D. Stoclet, des maîtres nippons de la fin du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle. Enfin, quelques sculptures sont, comme de raison, venues peupler la salle : un ensemble des œuvres de Charpentier, quelques fragments de Rodin, un bronze excellent de M. Louis Devillez, et un délicieux portrait de jeune femme du sculpteur Paul Du Bois. Il serait injuste de ne pas les signaler.

L. D. W.

* * *

A PROPOS DES INDÉPENDANTS.

Sur chaque Salon, on serait tenté de refaire tous les ans le même article. L'atmosphère s'y maintient semblable, et l'aspect attendu de l'ensemble nuit à la mise en valeur des progrès individuels. Il y a toujours là ceux dont il est inutile de parler, car eux non plus n'ont rien à dire ; ceux qui ont créé leur langage et le parlent couramment depuis longtemps; ceux qui les imitent et balbutient ; ceux qui balbutient sans rien imiter. Tous sont de vieilles connaissances : Denis, Signac, Marquet, Laprade, Sue, Urbain, Klingsor... Mais non, je n'énumérerai pas. Je saluerai quelques rares morceaux : le nu, admirablement lavé d'or, de Manguin, celui plein, stylisé et très noble de Blanchet, les paysages nets, durs, peu subtils, mais puissants et justes, de René Juste, certaines parties, d'une exécution prestigieuse, des natures mortes ingrates de Déziré, les panneaux de " poissons " de Valtat moins heureux que ses panneaux de fleurs, la " verdure " de Rousseau, si appliquée, ridicule et décorative, une nature morte étrangement

chatoyante mais insuffisamment poussée de Briaudeau, les petits panneaux de Mme Marval d'après Clodion, (un surtout délicieux, *l'Eté*), un effet de neige d'Altmann vigoureux et synthétique, enfin la composition pleine de qualités de forme et de mouvement, en dépit de son aspect " gauguinesque ", qui s'intitule *Jeux au Printemps* : elle est signée André Lhote, un nom qu'il importe de retenir. Ah ! puisse celui-là échapper à la littérature ! Non pas que cette année, le Salon des Indépendants en soit particulièrement infesté. Mais on se lasse, on s'irrite de retrouver, persistant dans la même erreur, des talents dont on espère la libération prochaine... A défaut de beauté plastique, la *belle matière* à mettre en théorie, ô Matisse, ô Rouault, ô Friesz. Que les gloses les plus intelligentes et les plus subtiles dont vos tentatives seront le prétexte, soit que vous les expliquiez vous-mêmes, soit qu'on les explique pour vous, ne vous aveuglent pas sur les réalités de votre art. Quant à moi, je ne me ferai pas complice de *la Jeune fille aux Tulipes*, d'un dessin si minable, d'une couleur sans harmonie ni rareté, et non plus de ces *Juges* que le hasard barbouille d'encre, et non plus de ce *Paradis*, de composition amusante, mais aux anatomies déformées si gratuitement. Non Friesz, non Rouault, non Matisse. Raisonnez, discutez, affirmez :... vous valez mieux que vos raisonnements.

H. G.

*
* *

ARIANE ET BARBE-BLEUE de *Paul Dukas* (Opéra-Comique).

L'originalité de Dukas ne se laisse pas définir du premier coup. Ce n'est pas qu'elle soit fort complexe. Mais elle ne prend pas souci de se distinguer d'abord de toute autre et d'éviter la ressemblance. Il y a une grande honnêteté dans la façon dont cette musique refuse de dissimuler sous l'exagération de ses différences son rapport à d'autres musiques. Elle a la franchise de ses affinités. Et comme d'être sincère lui fait une bonne conscience, elle est ferme et sage. Mais ce que

nous exigeons d'elle en secret, n'est-ce pas plus de décision à l'égard de ses vertus propres, un parti-pris plus net qui les lui fasse moins timidement employer ?

Il y a chez Dukas une brusquerie que trop souvent il atténue. Parmi la fluidité de son orchestre naissent de temps en temps une âpre et régulière cadence, un lourd battement. C'est la carrure ancienne qui reparaît. Elle est démantelée, haletante. Soucieuse de se soumettre aux enchaînements perpétuels de l'orchestration moderne, elle se fragmente, elle brise sa raideur. Mais son tressaillement abrupt anime soudain toute la musique. Je ne pense pas seulement à la rythmique pesanteur et aux soubresauts maladroits du balai dont l'*Apprenti sorcier* déchaîne la danse. Dans *Ariane et Barbe-Bleue* je surprends à plusieurs reprises cette allure déterminée. Le combat de Barbe-Bleue et des paysans est une symphonie massive et contractée, d'une uniformité essoufflée. Dure description par à-coups. Les traits s'ajoutent lourdement les uns les autres, ainsi qu'on lève les bras pour asséner un nouveau coup de bâton.

L'autre qualité de Dukas c'est le scintillement très particulier de son orcheste. J'y trouve quelque chose de doucement perçant. Il naît sans interruption avec une froideur nette ; il il est exact, clair et sec, non pas à force de dépouillement : c'est au contraire à force de volontaire densité, d'entêtement à la plénitude. Il ne cesse pas d'occuper toute son enveloppe : il se fait un devoir d'être toujours appuyé contre sa surface. Il a cette continuité de l'orchestre wagnérien qui semble vouloir emplir à chaque instant une forme invisible. — Mais Wagner, que guide un profond instinct dramatique, sait fléchir sa tension. Il y a chez lui des déclivités. Souvent il penche toute sa musique vers un moment futur. Aussi n'est-elle pas perpétuellement préoccupée de son intégrité; ayant une autre fin qu'elle-même, sa richesse s'oublie. Elle consent à montrer parfois un visage terne. Dukas au contraire — c'est en quoi il se distingue de Wagner — épanouit sans cesse au dehors toute sa trouvaille ; il n'y met pas d'affectation, mais une sorte de naïveté grave. Il ne cache rien parce qu'il ne songe pas à rien faire attendre. Aussi son orchestre sans repli se laisse-t-il

apercevoir d'abord dans toutes ses dimensions. Il est clair ; et la lumière dont il est pénétré, supprimant toute ombre et toute hésitation, lui donne cette dureté limpide, semblable à celle des pierreries qu'il chante.

Pourquoi, malgré ces qualités qui pouvaient suffire à inspirer une œuvre très belle, le drame d'*Ariane et Barbe-Bleue* nous laisse-t-il mal satisfaits ? On ne s'empêche pas de le confronter à *Pelléas et Mélisande.* C'est le propre des chefs-d'œuvre d'obséder le jugement. De plus, les deux livrets, bien que s'opposant comme le détestable et l'excellent, invitent les musiques à la ressemblance. Et si Dukas emploie une technique différente de celle de Debussy, ce n'est pas assez pour lui épargner la comparaison. Ce souterrain, cette " eau dormante et très profonde " et ce retour à la lumière, il a bien fallu qu'il les décrive. Mais qu'ils sont imprécis et arbitraires ! Dukas n'a presque aucune sensualité. Jamais de ces vibrations délicieuses, de ces paysages clairs et liquides, ou pleins de brume marine qui s'ouvrent à chaque instant sous le ciel sombre de *Pelléas.* — Il ne faut pas chercher non plus dans la déclamation d'*Ariane* la sensibilité, la pitié délicate de la déclamation debussyste. Pour exprimer les vagues moralités de son texte, Dukas a employé une mélodie aussi peu emphatique que possible. Mais jamais il ne touche.

C'est que ses véritables qualités sont la sécheresse, la dureté, la pesanteur. Le troisième acte d'*Ariane*, où il trouve à les exercer, est de beaucoup le meilleur. Il est fait pour la description tragique. On voudrait qu'il illustre un drame plein de péripéties, d'allées et venues ; il y faudrait une ville mise à sac et de lourdes danses de routiers, des foules abruptes qui porteraient un seul sentiment dans le cœur. Il ne s'agirait pas pour Dukas de renoncer aux développements purement musicaux ; pour être d'action la musique n'abdique pas toute gratuité. — Quand Bach, dans *la Passion selon St. Jean*, raconte que " le voile du temple s'est déchiré ", ce n'est que par d'austères arabesques qu'il décrit l'événement formidable : il ne songe pas à imiter ; il transpose en musique pure l'image que sa ferveur contemple.— Il serait beau que Dukas, renonçant aux docilités

d'expression pour lesquelles sa rudesse ne le dispose pas, traduise un pillage ou un exploit en une rigide " sinfonie ".

J. R.

* * *

L'ACTION FRANÇAISE ET LE CAS MORÉAS.

Toute la presse a rendu à Jean Moréas l'hommage que son haut talent méritait, encore qu'elle l'ait obstinément diminué en ne voulant voir en lui que le poète statique et désespéré des derniers poèmes. Chose singulière, c'est dans *l'Action Française* qu'on a montré le plus de juste sens. M. Charles Maurras a bien discerné la valeur proprement lyrique du poète : ce don tout personnel d'assembler suivant une musique vraiment neuve et délicate les mots les moins précieux. De ce don, M. Maurras avoue jouir aussi bien dans le " myriapode symboliste " du *Pèlerin Passionné* que dans les *Stances*. Dont acte. — On comprend du reste son attitude. Si française, si poésie de " nationalisme intégral " que paraisse la poésie des *Stances*, il est ennuyeux que le signal de ce " retour " — puisque retour il y eut, au dire des plus compétents de nos journalistes — ce soit un étranger qui l'ait donné : M. Maurras a ses raisons pour ne pas insister sur l'influence " classique " d'un " métèque ". Mais il est des grâces d'état pour un métèque " athénien ". Du moins, ajoute M. Maurras, celui-là n'était pas un " Sarmate ". Eh ! les Sarmates n'ont-ils pas des liens de parenté avec les Albanais ?... — Où la situation des néo-royalistes en face de Jean Moréas devient plus difficile encore, et là M. Maurras s'efface et laisse la parole au journal, c'est quand il s'agit des funérailles. Le " nationalisme intégral " comprend la stance, comme on sait, mais aussi le catholicisme. Or, Moréas est mort, *dans toute sa lucidité d'esprit*, sans prêtre, et a voulu non seulement des obsèques civiles, mais l'incinération !... — Ah ! par quelle ruse ces messieurs s'en tirent ! Jugez et goûtez :

" En se détachant de la nationalité grecque, Moréas se trouvait avoir abdiqué en même temps le rite national. Il

n'était plus de son église, sans être *encore* de la nôtre. Les obsèques civiles qui auraient été un scandale en d'autres cas, se sont trouvées du fait des circonstances le résultat d'une situation sans analogue et presque sans précédent. "

Je m'en voudrais de rien ajouter à ce texte.

H. G.

***

Trois traductions de Keats paraissent concurremment ; une seule complète, celle de Paul Gallimard [1] ne peut faire oublier la traduction partielle d'André Fontainas (bibliothèque de "Poésie"). Celle de la Mise de Clermont-Tonnerre[2], incomplète également, a l'avantage de nous offrir en regard de son texte, le texte original, ce qui est assez courageux, car la plus belle traduction en restera toujours très distante, et une photographie de l'admirable masque du poète " taken during life ".

***

Les *Cahiers Nivernais* consacrent à Charles-Louis Philippe leur fascicule de Février-Mars. Celui des deux portraits de Charles Guérin que n'avait pas reproduit la *Nouvelle Revue Française* ouvre cette publication. Elle contient une précieuse liste bibliographique des écrits de Charles-Louis Philippe, patiemment dressée par Paul Cornu, le directeur des *Cahiers Nivernais*. Cette liste pourra rendre de grands services lorsqu'il s'agira de réunir en volume les pages éparses de notre ami.

[1] un vol. à 3.50 ; Mercure de France.
[2] " " Maison du Livre.

MEMENTO

(20 *Mars* — 20 *Avril.*)

LIVRES PARUS :

ROMANS

H. Ménabréa : *Le Muletier et son Mulet* (Grasset).
A. Lichtenberger : *Tous Héros* (Annales).
L. Frapié : *Contes Imprévus* (Libr. Universelle).
Ch. de Pomairols : *Ascension* (Plon).

POÉSIE

S.-C. Leconte : *L'Esprit qui passe* (réimpression) (Mercure).
Tristan Klingsor : *Chroniques du Chaperon et de la Braguette* (Sansot).
Jules Romains : *Un être en marche* (Mercure)
Paul Castiaux : *La joie vagabonde* (Mercure).

THÉATRE

A. Picard : *L'ange gardien* (Illustration).
P. Hervieu : *Théâtre complet, 2e vol.* (Fayard).
A. Erlande : *Hécube* (Le Feu).

DIVERS

André Gide : *Le Retour de l'Enfant Prodigue* (Occident).
Lucien Jean : *Parmi les Hommes* (Mercure).

LITTÉRATURE

F. Brunetière : *Une correspondance inédite* (Lafolye, Vannes).
A. de Musset : *Lettres d'Amour à Aimée d'Alton* (Mercure).
S. Rocheblave : *Agrippa d'Aubigné* (Hachette).
A. Brisson : *Le Théâtre, 4e série* (Annales).
E. Faguet : *Propos littéraires, 5e série* (Libr. Française).

EXPOSITIONS :

Société des Indépendants.
Exposition Guérin (Druet).
Société de peintres et sculpteurs (G. Petit).
Exposition Bonnard (Bernheim).

Exposition Friesz (Druet).
Pastellistes français (G. Petit).
Exposition Urbain (Blot).
Société Nationale des Beaux-Arts (Grand Palais).
Exposition Dufrénoy (Druet).
Exposition Picasso (Galerie N.-D. des Champs).

EXPOSITIONS ANNONCÉES :

Copies d'après les maîtres (Bernheim).
Les cent chefs-d'œuvre (G. Petit).
Exposition Marquet (Druet).
Société des artistes français (1er Mai, Grand Palais).

ACCUSES DE RECEPTION

Louis Lormel : *Tableaux d'âme* (Sansot). — Henry Allorge : *L'Essor Eternel* (Plon). — Emile Sicard : *L'Ardente Chevauchée* (Edit. du *Feu*). — Jean Chuzewille : *La Route poudroie* (Libr. ancienne et moderne). — Nicolas Beauduin : *Le chemin qui monte* (Sansot). — Albert Fleury : *Des Automnes et des Soirs* (L. Ribaut à Pau). — Sophus Clussen : *De Thulé à Ecbatane* (trad. du danois par G.-C. Cros. Vers et Prose). — O. W. Milosz : *L'amoureuse initiation* (Bernard Grasset). — Ed. Buisseret : *Iphigénie à Tauris* (hors commerce). — Marcel Prouille : *Glumes éparses* (éd. de Chloé). — Pierre Tantare : *Les Révoltés* (éd. du Mousquetaire). — P. Beaupay : *La Source* (Grasset). — Camille Dubois : *Jeux et Blessures* (Grasset). — V. Barrucand : *D'un pays plus beau* (Floury). P. H. Devos : *Un Jacobin de l'an CVIII* (Dechenne). — G. Dupin : *Mélanges poétiques* (L'art sacré). — Barrau et Lemé : *Emile Gaucher, statuaire* (hors commerce). — Gaston Picard : *Plus rouge que les lèvres rouges* (Revue Mauve). — Marg. Comert : *Les Grimaces de l'Amour* (Calmann). — René Lauret : *Line, histoire lorraine* (Grasset). — B. Croce : *Ce qui est vivant et ce qui est mort de la philosophie de Hegel* (Giard et Brière). — Maurice Rostand : *Conversation avec la Gloire* (Schéhérazade).

Le Gerant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

SOMMAIRE du No 15.

SOMMAIRE du No 16.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :